NOUVELLES ÉDITIONS DE CLASSIQUES FRANÇAIS
IMPRIMÉES EN GROS CARACTÈRES.

PETIT CARÊME DE MASSILLON

SUIVI DES SERMONS

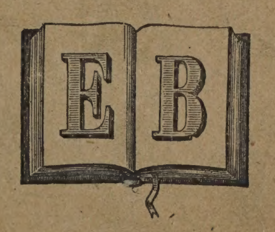
SUR LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS,

ET POUR LA BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX DU RÉGIMENT DE CATINAT.

NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉE DE SOMMAIRES ANALYTIQUES ET DE NOTES PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. L'ABBÉ F. LAGRANGE,
LICENCIÉ ÈS LETTRES.



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN
RUE DE VAUGIRARD, N° 52.

PETIT CARÊME
DE MASSILLON

Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe.

Eug. Belin

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN.

NOTICE HISTORIQUE ET ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR MASSILLON

Massillon (Jean-Baptiste) naquit en 1663 dans la petite ville d'Hyères, en Provence. Ce fut là aussi qu'il fit ses études, chez les oratoriens, une des plus célèbres de ces corporations qui, de concert avec les jésuites, se livraient alors à l'éducation de la jeunesse. De bonne heure il donna des signes de sa vocation à l'état ecclésiastique. On raconte qu'étant tout petit enfant, il se plaisait à répéter devant ses camarades les sermons qu'il avait entendus à l'église. Aussi, ses études achevées, son père, qui le destinait, sans plus d'ambition, à la profession du notariat, lui permit-il assez facilement de suivre ses goûts pour l'Eglise, et les pères de l'Oratoire, justement fiers d'un tel disciple, l'admirent dans leur congrégation en 1681 : il était âgé de 18 ans. Après son ordination au sacerdoce, quelques sermons qu'il eut occasion de prêcher lui firent redouter, comme il le dit lui-même, *le démon de l'orgueil,* et il alla s'ensevelir dans le monastère de Sept-Fonts. Il prit même l'habit des Trappistes ; mais ses supérieurs, qui ne voulaient pas perdre un sujet si rare, le firent rentrer dans la congrégation. Massillon devint alors professeur de belles-lettres, et put ainsi perfectionner, par de sérieuses études, son éminent talent oratoire.

En 1696, à 33 ans, il fut nommé directeur du séminaire de Saint-Magloire, à Paris. Ce fut là que son génie commença à se faire jour dans des *Conférences* qui sont le moins vanté, mais non le moins solide de ses ouvrages. Sa réputation grandissait tous les jours ; Bourdaloue lui-même, dont la modestie égalait le mérite, rendait hommage à son talent avec candeur, et un jour, après l'avoir entendu à Notre-Dame, il lui fit l'application de ces paroles de saint Jean Baptiste au sujet de Notre-Seigneur : « Il grandira et je diminuerai : *Illum oportet crescere, me autem minui.* » On ne sait lequel des deux orateurs ce trait honore davantage.

Massillon avait près de 36 ans, lorsqu'il fut appelé, en 1699, à prêcher le carême dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Son premier sermon eut un succès immense, et comme un père de sa congrégation l'en félicitait : « Eh ! laissez, mon père, répondit Massillon, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous. »

Ces succès firent désirer au roi de l'entendre, et la même année il

fut appelé à la cour pour prêcher l'Avent. L'exorde du premier sermon qu'il y prononça est un chef-d'œuvre d'habileté et de délicatesse. Il avait pris pour texte ces paroles de l'Evangile du jour : *Beati qui lugent!* Bienheureux ceux qui pleurent! « Si le monde, » dit Massillon à Louis XIV, « parlait ici à la place de Jésus-Christ : Heureux, vous dirait-il, heureux le prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre! Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir du fruit de sa gloire... Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde. » On ne pouvait mêler plus adroitement la leçon au compliment. Il plut tellement à Louis XIV, que ce prince, dont le jugement et le goût étaient si sûrs, et qui savait louer si délicatement, lui adressa en présence de toute la cour ces mots flatteurs : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content; mais après vous avoir entendu, je suis toujours mécontent de moi-même. » Les frémissements que sa parole excitait quelquefois sont des éloges plus irrécusables encore. On sait qu'à un passage de son sermon sur le petit nombre des élus, tout l'auditoire, à Paris et à la chapelle de Versailles, tressaillit, et que la grande âme de Louis XIV lui-même s'inclina tremblante. Après la cour, Paris l'entendit de nouveau, et pendant vingt ans qu'il occupa la chair chrétienne, jamais l'admiration ne se lassa. Bossuet et Bourdaloue étaient morts en 1704; Fléchier allait mourir six ans plus tard; Massillon restait seul des orateurs du grand siècle pour faire l'oraison funèbre du grand roi. On sait quel effet il produisit, lorsque après avoir prononcé lentement les paroles de Salomon : « *Ecce magnus effectus sum*, » il se recueillit, puis fixa ses yeux sur l'assemblée en deuil, promena ensuite ses regards autour du temple tendu de noir, les ramena enfin sur le sarcophage élevé au milieu de l'enceinte, puis après un moment de silence, s'écria : « Dieu seul est grand, mes frères ! » Ces accents sublimes ne furent pas les derniers. Massillon devait encore se faire entendre sous le règne suivant, et le régent, en l'appelant, en 1718, à prêcher devant le jeune roi Louis XV un nouveau Carême, devait lui fournir l'occasion d'un nouveau chef-d'œuvre. Il venait de le nommer à l'évêché de Clermont, et bientôt après, l'Académie française, cédant aux exigences de l'opinion publique, l'admit dans son sein. Son discours de réception, au jugement de Madame de Tencin, fut plein de bon goût, de bon ton et de bonne grâce. Mais il ne reparut plus à l'académie; il resta rigoureusement dans son diocèse, consacrant le reste de sa vie à ses fonctions pastorales et à l'instruction de son clergé, s'occupant ainsi de donner le dernier poli à ses sermons. Il occupa le siége de Clermont vingt-cinq ans, entouré de l'admiration et de l'amour de tous ses prêtres. Il mourut en 1742, âgé de près de 80 ans. Ses ouvrages, outre ses *Sermons*, sont des *Discours synodaux*, des *Mandements*, des *Paraphrases*, des psaumes, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*.

II

Nous allons essayer d'apprécier Massillon comme orateur, de constater ses différents mérites, et de lui assigner sa place dans les rangs des maîtres de l'éloquence chrétienne. Nous insisterons plus particulièrement dans cette étude littéraire sur le *Petit Carême*, qui est seul mis entre les mains des jeunes gens par les programmes officiels.

Massillon avait eu de grands devanciers dans la chaire; il succédait à Bourdaloue et à Bossuet; c'est avec eux, et non pas avec Mascaron et avec Fléchier, qu'il peut redouter d'entrer en parallèle. Massillon n'est pas un orateur de second ordre; s'il ne maintint pas la parole sainte à la hauteur où l'avait portée l'austère jésuite et le grand évêque de Meaux, il ne la laissa cependant pas tomber aussi bas que l'abbé Maury veut le dire, quand il l'accuse assez durement d'avoir commencé la décadence de l'éloquence chrétienne. Sans doute il n'a pas la puissance dialectique de Bourdaloue, ni la science profonde et les impétueux élans de Bossuet; mais à défaut de cette raison éloquente, de ces arguments savamment enchaînés; de cette élévation, de cet éclat, de cette vigueur; il a un accent plus persuasif et plus pénétrant, il rayonne d'une lumière plus douce et plus sereine, il enchante plus délicieusement les oreilles, il s'insinue plus mystérieusement et plus profondément peut-être au fond des cœurs; il a, en un mot, je ne sais quelle grâce touchante qui manque à l'austère et mâle génie de ses devanciers, et qui appartient cependant à l'éloquence évangélique, en sorte qu'il est vrai de dire que ces trois orateurs ensemble concourent à nous donner une idée complète de l'orateur chrétien, et qu'ils étaient nécessaires tous trois pour exprimer le christianisme dans toute sa sublimité, dans toute sa force, dans tout son charme, et donner vraiment à l'éloquence de la chaire toutes ses puissances,

Les différents mérites de Massillon sont si universellement connus qu'il suffira de les rappeler ici sommairement: la régularité et la fécondité du plan; l'abondance des développements, la connaissance exquise du cœur humain, l'élégance, le nombre et l'harmonie du style; les convenances de tous genres de la parole; l'onction, le pathétique, et une certaine chaleur douce et pénétrante répandue dans tout le discours. Ces qualités ne sont pas communes, et suffisent pour séparer Massillon de la foule, et le mettre au rang des véritables orateurs.

Ces mérites se font-ils plus remarquer dans le *Petit Carême*, qu'on a appelé son chef-d'œuvre, que dans ses autres sermons? En aucune sorte; et même, nous en sommes convaincus, dans les éloges affectés que faisaient de cet ouvrage les philosophes, et en particulier Voltaire, qui, dit-on, l'avait toujours sur sa table, à côté d'*Athalie*, il y avait une tactique. Massillon, dans le *Petit Carême*, parlant à un enfant, ne traite pas les grandes vérités religieuses;

parlant devant des grands, il leur rappelle sans cesse et avec force leurs devoirs à l'égard du peuple; deux raisons qui devaient faire bien venir le *Petit Carême* des philosophes, et que le mérite du style colorait parfaitement. Ces instructions purement morales, dont les mystères chrétiens ne sont que l'occasion, les philosophes s'en accommodaient au mieux; et ces invectives éloquentes contre les vices des grands, ces larmes versées sur les maux des peuples, ainsi que certaines idées politiques dont Massillon peut-être ne se rend pas bien compte, et qu'il ne voudrait certainement pas pousser très-loin, leur paraissaient tout à fait d'accord avec leurs principes de liberté et leurs déclamations sur la tolérance. Ils les prenaient, ou voulaient les faire prendre pour les inspirations de la philosophie, tandis que Massillon les avait puisées à une autre source.

C'est ce que n'ont pas bien vu ceux qui lui ont fait un crime précisément de ce que les philosophes louaient en lui. Ces critiques accordent trop aux philosophes. C'est, il est vrai, en pleine régence, que fut prononcé le *Petit Carême*, et les esprits forts qui se cachaient dans l'ombre sous Louis XIV, venaient de jeter le masque. Mais ce n'est pas à eux, c'est à l'Evangile et aux moralistes chrétiens que Massillon emprunte sa doctrine. Fénelon et la Bruyère avaient été avant lui aussi hardis que lui. Il est vrai qu'on a essayé aussi de faire passer Fénelon, et Bossuet lui-même, pour des philosophes; ils l'étaient dans la véritable acception du mot, mais non pas comme l'entendait Voltaire. Quant à lui, son influence fut nulle sur Massillon puisqu'il n'avait encore rien publié de sérieux avant 1718, à l'époque du *Petit Carême. OEdipe* fut représenté pour la première fois cette même année 1718, et la première édition de la *Henriade* ne parut qu'en 1723. Il ne faut donc pas exagérer l'influence exercée par les philosophes sur Massillon. Si après lui l'éloquence de la chaire a décliné, et s'est même totalement corrompue, si les prédicateurs ne discernent plus un temple d'une académie, si on n'entend plus en chaire que des rhéteurs au lieu d'apôtres, la faute en est moins à Massillon qu'au siècle lui-même. Ce siècle sceptique n'était pas fait pour inspirer l'éloquence religieuse; d'ailleurs, le goût de la littérature envahissait tout; on en cherchait jusque dans les chaires, et les prédicateurs eurent la faiblesse de se prêter trop à ces dispositions profanes : de pontifes qu'ils étaient, selon l'expression de M. de Barante, ils se firent littérateurs.

Massillon, même dans le *Petit Carême*, est loin de cet excès; il ne se dépouille pas un instant de son caractère sacré; il est toujours pontife, et c'est en définitive au salut des âmes qu'il tend par ces instructions morales qu'exigeaient de lui moins encore le goût de ses auditeurs que leurs besoins. Par une condescendance vraiment chrétienne, il s'accommode à leur faiblesse, et leur donne la seule nourriture qu'ils pouvaient porter. Il montre aux grands les conséquences incalculables de leurs exemples, pour le bien comme pour le mal, et les avertit de l'effrayante responsabilité qui pèse sur leurs

têtes. Entrant ensuite au fond de leurs âmes, il leur dévoile les tentations qui les attaquent, et les séductions qui les perdent; il analyse avec une science exquise du cœur les nuances les plus délicates de leurs passions, les dégoûte de leurs plaisirs coupables, leur révèle les joies plus douces et les gloires incomparables de la vertu. Sans doute, il ne s'occupe que d'eux, directement : ils sont tout son auditoire; mais indirectement, n'est-ce pas la cause du peuple qu'il plaide perpétuellement devant eux? N'est-ce pas pour le bien du peuple qu'il leur prêche l'humanité, qu'il combat l'ambition, source des calamités et des guerres, et qu'il montre à ce jeune prince, héritier d'un pouvoir absolu, les limites de ses droits dans ses devoirs ? La religion n'a pas à rougir de ces instructions données par un prêtre à un roi enfant, et si la parole humaine pouvait quelque chose, si la meilleure éducation triomphait nécessairement des influences qui la combattent, si les plus solides leçons insinuées par la plus persuasive éloquence armaient invinciblement le cœur contre les passions qui se développent avec l'âge, et que tout encourage et favorise chez les rois, Louis XV, au lieu de traîner honteusement dans les plaisirs sa vie indigne, eût montré au monde un prince accompli.

On a vu encore l'influence du XVIIIe siècle dans la politique avancée de Massillon, dans sa théorie du pouvoir : on a remarqué combien ses doctrines diffèrent de celles de Bossuet. « Bossuet, dit un critique (M. de Barante), avait fait retentir dans la chaire les maximes qui établissent le pouvoir absolu des rois. Massillon, qui ne vivait pas comme Bossuet sous un gouvernement noble et imposant, ne fut pas inspiré de la même manière. » Nous croyons qu'en effet, le langage des deux orateurs est bien différent, mais au fond leurs doctrines s'éloignent moins qu'au premier abord il ne le semble. Massillon n'est pas, comme Bossuet, un esprit vaste et rigoureux qui a discuté tous ses principes, et qui en voit et qui en adopte toutes les conséquences. Nous doutons que l'évêque de Clermont ait bien nettement précisé dans sa pensée et organisé dans sa tête une théorie du pouvoir, un système politique. Il a lu Fénelon, il s'est inspiré des sentiments de cette belle âme, et il a usé d'une hardiesse de langage qui coûta cher à l'auteur du *Télémaque*, et qui n'eût été nullement de mise en chaire sous Louis XIV ; mais s'il insiste plus directement sur les droits du peuple, il ne méconnaît pas ceux du roi, que Bossuet lui-même n'exagérait pas autant que certains écrivains veulent bien dire. On peut lire à ce sujet une lettre confidentielle de l'évêque de Meaux à Louis XIV, dans laquelle il rappelle à ce roi, alors dans toute l'ivresse du pouvoir absolu, qu'il y a des lois au-dessus de lui, et qu'il a des devoirs. « Sire, le trône que vous occupez est à Dieu, et vous y devez régner selon ses lois. Les bons rois sont les vrais pères des peuples. » Bossuet, partisan de la royauté absolue, parlant à un roi absolu, met à ce prince le seul frein que ceux qui sont au-dessus de tout

puissent avoir ; et c'est le seul précisément que Massillon mette à Louis XV : « Vous ne connaissez que *Dieu seul au-dessus de vous*, il est vrai ; mais les lois *doivent* avoir plus d'autorité que vous-même... Vous commandez à une nation aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité... Ses rois *peuvent tout sur elle*, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance ; mais il faut que ses rois en mettent *eux-mêmes* à leur autorité. » (*Sermon pour le jour de l'Incarnation, deuxième partie.*) C'est donc en définitive à la conscience du roi que Massillon, comme Bossuet, en appelle, et toutes ses hardiesses de langage laissent parfaitement subsister le pouvoir absolu. C'est l'abus du pouvoir qu'il combat, et au nom de la conscience, au nom du devoir, comme faisait Bossuet lui-même avec la réserve que lui imposaient les convenances. Plus de liberté était permise sous la régence, Massillon en a usé, voilà tout ; et ceux qui voudraient voir en lui un révolutionnaire ne se tromperaient pas moins que ceux qui en feraient un précurseur des philosophes.

Fénelon est l'écrivain dont s'est inspiré surtout Massillon, et l'on peut rapprocher de Télémaque, ainsi que nous l'avons fait dans nos notes, maints passages du *Petit Carême*. Mais sa profonde connaissance du cœur humain, à qui la doit-il ? à lui-même sans doute ; c'est dans son propre cœur qu'il a le plus appris ; toutefois la lecture des moralistes et des poëtes ne lui fut pas inutile, et les auteurs qui l'ont le plus éclairé, dont il a le plus subi l'influence, sont, croyons-nous, La Rochefoucauld, La Bruyère et Racine. C'est le même coup d'œil pénétrant, la même finesse d'observation, la même profondeur d'analyse, le même tact délicat, la même science exquise de la passion. Il n'y a pas de controverse à cet égard : Massillon, de l'aveu de tous, lève les voiles les plus épais, pénètre les plus secrets replis, éclaire les plus mystérieuses profondeurs. Rien ne lui échappe, il voit tout, il démêle tout, il saisit tout, les mouvements les plus fugitifs, les traits les plus déliés, les nuances les plus délicates, et nous présente nous-mêmes à nous-mêmes comme dans un miroir fidèle. A cette science du cœur humain, il joint l'art le plus consommé, et nul orateur peut-être n'a fait un plus heureux emploi des bienséances. Dans le *Petit Carême*, une figure, on le sent, est perpétuellement présente à Massillon, c'est celle de Louis XIV. Parlant à l'arrière-petit-fils du grand roi, c'est vers l'auguste bisaïeul qu'il regarde toujours. Mais ce modèle n'était pas sans taches : deux souvenirs surtout devaient importuner l'orateur, les scandales de la vie privée du monarque et ses guerres. Massillon était donc entre deux écueils, courant risque continuellement ou de faillir à son ministère, ou de manquer de respect à une grande mémoire. Il passe avec une habileté extrême entre ces deux écueils, ne blessant jamais les convenances, n'ôtant rien à la liberté évangélique, distinguant toujours l'homme et le souverain, en un mot jugeant avec justice et impartialité, comme jugera l'histoire. — Ces discours nous pré-

sentent encore un tableau fidèle de l'état moral des esprits à l'époque fatale de la régence.

Nous avons cherché à apprécier la portée morale, politique et historique du *Petit Carême;* nous arrivons maintenant au côté purement littéraire, à la composition et au style.

Les jeunes gens, pour acquérir le grand art de la composition, ne sauraient trop s'appliquer dans leurs lectures à saisir, par une analyse attentive, l'ordonnance et l'économie d'un ouvrage, à dégager des développements et des ornements les pensées fondamentales qui contiennent toutes les autres, et qui constituent comme la charpente solide du discours. Ils apprennent par là à mettre en œuvre leurs matériaux, à suivre la filiation logique des idées, à trouver ce *lucidus ordo* dont parle Horace, en un mot à *composer*. C'est pour les aider dans ce travail utile que nous avons mis en tête de chaque sermon le plan complet, mais sommaire, et rigoureusement dégagé des idées accessoires, des purs développements. La plupart de ces plans sont aussi simples que féconds; on a cependant reproché à Massillon de ne s'être pas toujours préservé du défaut commun aux sermonaires, et contre lequel Fénelon s'élève si fort, des divisions trop multipliées, trop subtiles, trop symétriques. Nous avons indiqué dans nos notes sur quels discours en particulier porte la critique. Il est indispensable, dans l'étude de ces sermons, d'avoir toujours le plan sous les yeux, et de tenir en mains le fil du discours : la comparaison avec les développements fait voir comment on féconde une idée; comment en la méditant, en l'ouvrant, en la creusant, on en tire tout ce qu'elle renferme. La richesse des développements est un des traits particuliers du talent de Massillon; il sait tirer d'une pensée des trésors inépuisables. Il ne peint pas d'un seul trait qui abrége l'expression en concentrant les détails, comme font Tacite et Bossuet, il aime à revenir sur la même idée, « mais il l'étend, dit la Harpe, sans l'affaiblir; il la développe sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets : c'est la lumière d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. » Un des moyens qu'il emploie fréquemment pour développer sa pensée, ce sont les contrastes, mais « ces contrastes sont des oppositions de choses et de pensées si naturelles, que les antithèses sont constamment justes, précises et brillantes, et concourent toujours au raisonnement et à l'effet total du discours [1]. » On pourra sans doute noter çà et là une antithèse subtile, mais c'est l'exception. Le style de Massillon, quoique la phrase soit artistement travaillée, ne sent nullement la recherche, et est remarquable par le naturel, par une noble simplicité dans une exquise élégance. Ce n'est pas l'audace et la magnificence de Bossuet, ni l'austérité et la vigueur de Bourdaloue; ce n'est pas non plus l'aimable abandon de Fénelon,

1. Nous empruntons cette citation à une appréciation judicieuse du talent de Massillon, que nous trouvons dans le *Recueil de compositions littéraires françaises et latines sur des sujets dictés pour le baccalauréat ès lettres*, publié par M. Marie.

ni l'élégance fardée de Fléchier. C'est un langage plein de douceur, de bonne grâce et de politesse; c'est un choix heureux et délicat d'expressions fines, élégantes et mélodieuses. « Il a la même diction dans la prose que Racine dans la poésie, disait Mme de Maintenon. Voltaire pensait de même, et on ne serait pas embarrassé de citer maints passages de Massillon qui sont véritablement du Racine. « Alors Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice, ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel ; les vieillards rassemblés dans le temple ranimaient leurs voix languissantes pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères ; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques de leurs gémissements; et le Seigneur touché de leurs larmes et de leur repentir, laissait tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle. » Cette poésie colore son style, et le fait briller d'un éclat qu'il tempère à dessein comme s'il craignait d'éblouir. Il évite les grands mouvements ainsi que les grandes images, et son discours n'est pas un torrent impétueux qui se précipite et qui gronde, mais un beau fleuve qui coule à pleins bords d'un cours égal, tranquille et doux. De temps en temps, il est vrai, Massillon s'anime et s'échauffe; il est véhément, vigoureux, il s'élève même jusqu'au sublime ; mais le plus ordinaire effet de son éloquence est d'enchanter l'oreille, de charmer l'esprit, de pénétrer le cœur, de toucher et d'attendrir par les effusions de sa belle âme. Nul orateur n'a plus d'onction, et c'est par là qu'il est véritablement orateur. S'il n'était qu'ingénieux et brillant, s'il ne joignait aux grâces de l'esprit et à l'éclat de l'imagination, l'émotion du sentiment, Massillon ne serait qu'un artisan de style, un rhéteur. Il pourrait plaire, il pourrait séduire, il ne serait pas éloquent. Ce pathétique attendrissant, qui est un des traits distinctifs de son éloquence, se fait sentir principalement dans les péroraisons du *Petit Carême:* là son âme en quelque sorte déborde, et il s'abandonne aux plus délicieux épanchements. Son regard s'arrête avec une tendresse inexprimable sur ce jeune roi, seul reste de tant de têtes augustes, orné de tant de grâces charmantes, l'amour et l'espérance de la patrie, et il en confie à Dieu la garde avec tant de larmes et de soupirs, que tous les cœurs s'émeuvent avec le sien, et forment comme lui ce vœu touchant : « Puissiez-vous être aussi grand que vous nous êtes cher ! » Qu'on restitue à ces paroles attendrissantes l'air pénétré, le ton de voix ému, le geste simple et naturel de l'orateur [1], et on se fera une idée assez juste de ce qu'était un sermon de Massillon.

Les notes dont nous avons accompagné ces sermons ont pour objet de signaler en détail les beautés de ce style que nous venons d'appré-

1. Massillon n'improvisait pas comme faisait Bossuet, comme Fénelon voudrait que fissent les prédicateurs ; il composait avec soin ses sermons, et les apprenait par cœur, comme Bourdaloue. On lui demandait un jour quel était son meilleur sermon, il répondit : celui que je sais le mieux.

cier dans son ensemble, comme aussi les négligences qu'on y rencontre quelquefois, et qui résultent peut-être de la rapidité du travail ; car Massillon, comme on sait, n'employa guère que six semaines à la composition du *Petit Carême*. Ces notes sont philologiques et littéraires. Nous avons insisté en particulier, dans les notes philologiques, sur certaines expressions qui appartiennent proprement à cette langue du XVIIe siècle, dont la nôtre s'éloigne, et à laquelle il faut revenir, car c'est la langue française ; et dans les notes littéraires, nous avons surtout cherché à faire des rapprochements qui, en présentant la même idée sous des expressions différentes, exercent le jugement et forment le goût. Nous terminerons en conseillant aux jeunes gens deux exercices qui nous paraissent utiles.

Massillon, avons-nous dit, excelle à développer une idée sous toutes ses faces, à la reproduire sous tous ses aspects. Comment saisir le secret de cette riche abondance ? par l'analyse. Il y aurait profit, croyons-nous, à prendre un passage de l'orateur, à chercher quelle est la pensée qui est au fond, à faire en quelque sorte le canevas que sa féconde imagination a orné, et à comparer attentivement ce canevas avec les développements. Massillon nous paraît se prêter plus que tout autre écrivain peut-être à ce genre d'exercice. Voici, pour mieux faire comprendre notre pensée, un exemple. Nous prenons une des péroraisons les plus touchantes du *Petit Carême*, celle du sermon pour le jour de Pâques, et en l'analysant, voici à peu près les pensées que nous y trouvons.

Vous serez, sire, l'héritier des vertus des rois vos ancêtres, comme vous l'êtes de leur couronne.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus ! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom ! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs.

Tout en vous nous le promet, votre éducation, vos qualités naturelles, votre grande naissance.

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas, si une enfance cultivée par tant de soins et des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions, déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances ! déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de votre prospérité future, déjà la majesté de vos ancêtres peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées.

C'est l'objet de tous nos vœux.

Puissiez-vous, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher !

Non pas seulement des miens, mais de ceux des saints rois vos ancêtres.

Grand Dieu, si ce n'était là que mes vœux et mes prières, les

dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre Providence au soin d'une vos Eglises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste ; si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, eh! qui suis-je, pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? Mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne qu'ils ont eux-mêmes méritée.

De votre vertueux père.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

De tous ceux qui m'écoutent.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

De la nation tout entière.

Que dirai-je encore? Ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche ; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

O Dieu, après tant de malheurs qu'elle a éprouvés

Pourrez-vous, grand Dieu, fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum convertere.* Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde, et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous vous rappelle et vous rende à votre peuple. *Et super filium hominis quem confirmasti tibi.*

Que cet enfant soit un don qui répare toutes nos pertes.

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin toutes les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous ont fait répandre : faites succéder des jours de

joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en un roi selon votre cœur.

Faites-en, grand Dieu, un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Eglise, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins, et que l'Europe entière envie plus notre bonheur et soit plus touchée de ses vertus qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu ! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Il y a là, pour les professeurs et les élèves, ample matière à réflexions. Il faut examiner d'abord ces idées en elles-mêmes, dans leur fond, tel que l'analyse le découvre, et voir si elles sont justes, amenées par le sujet, suggérées par les circonstances :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

Ensuite, il faut étudier attentivement les développements, voir où l'orateur les a puisés, et comment en passant par son cœur ces idées sèches sont devenues des sentiments ; il faut examiner les tours, les figures, les expressions ; rien n'est plus propre que cette étude minutieuse à faire sentir quelle est la puissance du style. Lire un auteur, ce n'est rien ; l'étudier, voilà ce qui seul apprend à écrire. Un professeur peut facilement par ces critiques de détail intéresser ses élèves, et leur apprendre à *étudier*, ce qui est le plus grand résultat qu'il puisse atteindre.

Cette péroraison nous servira d'exemple pour un autre travail non moins utile que le précédent, à savoir les parallèles. On peut la comparer à la péroraison fameuse de l'oraison funèbre du grand Condé, qui l'a peut-être inspirée. En étudiant ces deux passages, on voit qu'ils offrent dans le mouvement des pensées quelques ressemblances, mais qu'ils diffèrent, quant au style, profondément. Les deux orateurs s'inspirent des circonstances, s'associent toutes les âmes, mêlent leur personne à leurs discours. Mais leur accent n'est pas le même : Bossuet exprime le deuil et Massillon la tendresse ; et Bossuet est dans sa tristesse majestueux, profond, sublime ; Massillon est touchant, affectueux et plein d'onction.

Pour achever de faire connaître complétement Massillon, nous allons citer les jugements qu'ont portés sur cet orateur les critiques les plus autorisés.

JUGEMENTS
SUR LE PETIT CARÊME

I

JUGEMENT DE L'ABBÉ FLEURY.

Vous avez montré que vous possédez toutes les parties de l'orateur chrétien : la pureté de la doctrine, la solidité des pensées, la force et la noblesse des expressions, les grâces extérieures; enfin vous avez fait voir combien vous savez vous accommoder à votre auditoire dans ces sermons du carême dernier, composés exprès pour notre jeune roi. Il semble que vous avez voulu imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa pour ainsi dire, mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'enfant, et l'ayant ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie. De même vous avez su proportionner vos discours, et pour la manière et pour le style, à la capacité du prince, véritablement grand pour son âge. Vous avez su nourrir et augmenter le feu divin qui commence à éclairer son esprit et à embraser son cœur, et qui nous donne de si grandes espérances de voir revivre en lui les lumières et les vertus que nous admirons dans le prince son père et que nous lui proposons continuellement pour modèle. (Discours prononcé à l'Académie à la réception de Massillon.)

II

JUGEMENT DE LA HARPE.

Le Petit Carême, prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices dans leurs rapports avec les hommes; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle, que permettait l'âge du prince à qui l'orateur parlait et qu'on ne retrouve que dans les lettres de Fénelon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. Il faut encore remarquer d'une manière toute particulière le style, la richesse, l'harmonie de cet ouvrage. Cette dernière qualité, si importante et si recommandée par tous les maîtres, revendique à elle-seule une grande partie des effets produits par Massillon.

III

JUGEMENT DE D'ALEMBERT.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le titre de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire.

Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes, qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince, qui doit régner sur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême ; la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes même qui la cherchent; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges même les plus justes ; le danger presque égal pour eux de la faiblesse, qui n'a point d'avis, et de l'orgueil, qui n'écoute que le sien : le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir et perdre toute une nation ; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et de larmes ; l'Être suprême enfin, placée entre les rois oppresseurs et les peuples oppressés, pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris de tous les enfants destinés à régner, et digne d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner ce monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours : la bienfaisance et la bonté que les grands et les puissants du siècle doivent aux petits et aux faibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais sans examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse dans l'institution d'un jeune roi, si nécessaire surtout à faire entendre aux oreilles endurcies des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfants peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop longtemps à leur père du besoin qu'ils ont de lui et du devoir que la nature lui fait de les aimer? (Eloge de Massillon.)

IV

JUGEMENT DE BUFFON.

Si les productions de l'esprit vivent surtout par le style, qui en est le principe conservateur, les sermons de Massillon, que l'on

compte avec justice parmi les ouvrages les mieux écrits et les plus beaux monuments de notre littérature, seront immortels comme notre langue. L'Europe ne possède rien de pareil en ce genre. L'auteur du *Petit Carême* est certainement le premier de nos prosateurs, sans même excepter Bossuet [1].

V

JUGEMENT DE THOMAS.

Massillon fut le dernier des hommes éloquents du siècle de Louis XIV. On le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros et des princes, à peu près comme la tendresse et l'orgueil ont recours aux plus célèbres artistes pour élever des mausolées. Mais ses succès en ce genre ne soutinrent pas sa réputation. Cet orateur si connu par son éloquence, tantôt persuasive et douce, tantôt forte et imposante, qui développait si bien les faiblesses de l'homme et les devoirs des rois, et qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous deux d'interprètes; cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, et traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance et de l'humanité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ses éloges funèbres; on voit qu'il était plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer, tant il est vrai que les plus grands talents ont des bornes dans des genres qui se touchent.

VI

JUGEMENT DE L'ABBÉ MAURY.

L'éloquent évêque de Clermont devait exciter un si vif enthousiasme par la nouveauté de cette création oratoire, par le charme et l'onction d'une éloquence paternelle, par l'habileté avec laquelle il se prévalut de l'innocence d'un enfant roi que rien n'offense parce qu'on ne peut lui reprocher aucun tort, et fit entendre à la cour, pour la première fois, les vérités les plus hardies par une censure indirecte et alors très-applaudie du règne précédent, surtout par le mérite éminent d'un style naturel et enchanteur, plein d'imagination, d'un style, si je n'ose dire sublime, du moins vraiment oratoire, et dont le tissu dans le *Petit Carême*, mais beaucoup plus dans les compositions de Massillon, fait admirer sans cesse une pureté de goût, une élégance continue, une brillante simplicité, une abondance, une variété de ton, enfin une magie de couleur et une richesse d'harmonie si ravissante, ou plutôt si glorieusement unique dans la prose française, que notre littérature ne nous offre rien de plus ressemblant à l'élocution pompeuse et magnifique de Cicéron. En se rapprochant ainsi de l'âge et du rang du jeune prince, qu'il ne perd jamais de vue dans tous ces discours, comme

1. *Certainement* Buffon exagère.

s'il ne prêchait que pour lui seul, Massillon crut pouvoir écarter sans aucun inconvénient, de ce cours d'instructions particulières, les sujets ordinaires qu'il avait traités auparavant dans la chaire avec une si éclatante supériorité. On lui fit un très-grand mérite alors d'avoir ouvert un sentier nouveau mais très-dangereux, très-borné, il faut en convenir, et surtout beaucoup moins riche, à l'éloquence sacrée; tandis que dans la vérité il lui fermait en quelque sorte, par le triomphe inouï de cette nouveauté, son ancienne et grande route, signalée par des monuments si durables de gloire. Il se renferma donc dans la condition, dans les devoirs, dans les dangers, dans les vertus et dans les faiblesses des grands. En se restreignant ainsi à ce coin de morale, il épuisa dans un si petit espace, l'intérêt et la substance de chaque sujet, qu'il tâchait de ramener avec beaucoup d'art à la religion, et fit ainsi dans la chaire chrétienne, du principal l'accessoire, et de l'accessoire le principal de chacun de ses discours, car je n'ose plus dire de ses sermons.

Cette morale pleine de douceur et de sensibilité, sanctifiée à force d'esprit, mais presque purement humaine ; ces tableaux pathétiques non des besoins du pauvre, comme autrefois, mais de l'oppression et de la misère du pauvre ; ce ton courageux avec mesure, et réservé avec finesse ; ces censures neuves de la cour, et hardies avec les formes du respect ; ces tournures d'un courtisan qui sait voiler la vérité pour la rendre plus piquante ; cette liberté, cette doctrine, cette couleur philosophique ; présages et préludes de tant d'autres innovations toujours croissantes à la suite de la souveraineté transitoire du régent, qui semblait faire un sacrifice, tandis qu'il croyait peut-être faire une conquête, en compromettant les droits ou les intérêts du trône, excitèrent une telle explosion d'enthousiasme, ou plutôt une telle frénésie de mode et de vogue, que le *Petit Carême* s'est trouvé pendant un demi-siècle sur la toilette des femmes, sur le bureau de Voltaire, qui n'en soupçonnait peut-être pas toutes les conséquences, mais qui n'a jamais loué aucun ouvrage de prose avec tant d'amour ; enfin, continuellement, dans la bouche des parlements et des autres cours souveraines, qui en empruntaient de grands lambeaux dans leurs remontrances, pour faire répéter par Massillon devant le trône, avec l'autorité de la religion et la sanction des lois fondamentales, tout ce qu'ils n'osaient pas encore dire d'eux-mêmes à leur souverain. Tant de gloire aurait, ce me semble, étrangement inquiété Massillon, s'il en eût été le témoin. Les gens du monde étonnés de lire de prétendus sermons avec tant de charme, et les gens de lettres qui étaient ravis de cette morale hardie, mais qui appréciaient bien mieux encore le grand talent de l'écrivain, ne cessaient de prôner et de recommander ce nouveau genre d'éloquence sacrée, en invitant les jeunes orateurs à prendre pour modèle le *Petit Carême*, qu'ils lisaient et goûtaient beaucoup plus que le *Grand Carême* du même auteur.

VII

JUGEMENT DE LACRETELLE.

Les auteurs du *Télémaque* et du *Petit Carême*, Massillon et Fénelon, eurent bien des rapports. La nature leur accorda un talent et un caractère pleins de grâce et de douceur. Leur destinée les conduisit l'un et l'autre à être les précepteurs d'un jeune prince ; et dans cet auguste emploi, leur âme noble et franche les a élevés au-dessus des préjugés qui devaient naturellement les dominer. Ils se ressemblaient jusque dans l'excès de leurs défauts, qui sont peut-être de la faiblesse et des langueurs ; les beautés et les défauts dans Massillon, tiennent davantage à un art singulièrement facile, qui quelquefois abuse de lui-même.

VIII

JUGEMENT DE CHATEAUBRIAND.

L'évêque de Clermont n'a pas seulement en partage la tendresse du génie ; il sait aussi faire entendre des sons mâles et vigoureux. Il nous semble qu'on a vanté trop exclusivement son *Petit Carême*. L'auteur y montre sans doute une grande connaissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui ne bannit pas la simplicité ; mais il y a certainement une éloquence plus pleine, un style plus hardi, des mouvements plus pathétiques et des pensées plus profondes dans quelques-uns de ses autres sermons, tels que ceux sur la *mort*, sur l'*impénitence finale*, sur *le petit nombre des élus*, sur *la mort du pécheur*, sur *la nécessité d'un avenir*, sur *la passion de Jésus-Christ*.

Que l'on compare Cicéron à Massillon, Bossuet à Démosthène, et l'on trouvera toujours entre leur éloquence les différences que nous avons indiquées dans les orateurs chrétiens, un ordre d'idées plus général, une connaissance du cœur humain plus profonde, une chaîne de raisonnements plus clairs, enfin une éloquence religieuse et triste, ignorée de l'antiquité.

Massillon a fait quelques oraisons funèbres ; elles sont inférieures à ses autres discours. Son éloge de Louis XIV n'est remarquable que par sa première phrase : « Dieu seul est grand, mes frères ! » C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand.

PETIT CARÊME

DE

MASSILLON

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

DES EXEMPLES DES GRANDS

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.
Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël.
(Luc., II, 34.)

PLAN DU SERMON

Exorde qui contient la *proposition :* Les grands ne sauraient se perdre ni se sauver tout seuls.

Division. Leurs exemples ont des suites incalculables qui viennent soit des peuples (1re partie), soit de la nature même de ces exemples (2e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Le peuple est porté à imiter les grands 1° par *vanité :* il croit s'élever en les imitant ; 2° par *intérêt :* on les gagne en les flattant, et l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque.

SECONDE PARTIE. Les exemples des grands ont 1° une étendue *d'autorité ;* tous ceux qui leur sont subordonnés les subissent nécessairement ; 2° une étendue *d'éclat :* leurs actions sont exposées aux yeux du monde entier ; 3° une étendue *de perpétuité :* leur vie compose l'histoire.

Péroraison. Que le jeune roi ne donne que de bons exemples ; pour cela qu'il se rappelle les conseils de son aïeul mourant, et qu'il les suive.

SIRE,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes[1] ; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice[2] prépare aux peuples.

Oui, SIRE, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté[3] dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi[4], il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël[5], ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables ; et qu'ainsi le même Evangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule était, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale, et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenaient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu[6] !

Ainsi, mes frères[7], vous que la Providence a élevés au-

1. Massillon entre immédiatement dans son sujet : l'exorde et la proposition ne font qu'un.

2. Remarquez la correspondance des expressions *miséricorde*, *justice,* avec les mots *bienfait* et *châtiment* qui précèdent.

3. *Porté* est régi par *vous marqua.* L'inversion est permise en prose, dans le style oratoire surtout, mais il faut en user avec discrétion.

4. *Du signe sacré de la foi*, c'est-à-dire du baptême.

5. Dans le langage évangélique les *brebis* désignent les justes dont Jésus-Christ est le pasteur, et les *boucs* les méchants. — *Israël*, surnom de Jacob, désigne aussi la postérité de ce patriarche, c'est-à-dire le peuple juif, et par suite l'Église chrétienne, qui est le vrai peuple de Dieu, la vraie postérité de Jacob.

6. Il y a peut-être quelque obscurité à la fin de cette période oratoire, par suite de la répétition du pronom indéfini.

7. *Mes frères*. Massillon s'adresse ici aux personnes de la cour, seules admises à la chapelle des Tuileries ; mais le plus souvent il ne s'adresse qu'au roi, en qui toute la cour se résume.

dessus des autres hommes ; et vous surtout, SIRE, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines [1] et des débris [2] de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes, vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venait d'éteindre [3] toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même [4] : oui, SIRE, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare ; vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls [5]. Vérité capitale, qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée ; confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public ; leur perte ou leur salut se bornent à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien sé-

1. *Du milieu des ruines de la maison royale.* Le grand dauphin, fils unique de Louis XIV, l'élève de Bossuet, mourut en 1711. Il avait eu trois fils : Louis, duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon ; Philippe, duc d'Anjou, qui fut roi d'Espagne, et Charles duc de Berry. Le duc et la duchesse de Bourgogne furent enlevés en huit jours, 1712 ; ils laissaient deux fils, Louis, duc de Bretagne, qui mourut cette même année 1712, et Louis, duc d'Anjou, qui fut Louis XV. Le duc de Berry, troisième petit-fils de Louis XIV, mourut en 1714. Ainsi, Louis XIV vit s'éteindre sous ses yeux sa famille si nombreuse et si florissante. Quand il mourut, lui-même, en 1715, il ne lui restait pour héritier que Louis XV, âgé de cinq ans.

2. *Et des débris.* Ces mots nous paraissent inutiles.

3. Ces belles expressions de Massillon rappellent ce vers de Racine dans *Athalie* : Dieu en sauvant Joas
A de David éteint rallumé le flambeau.
Racine a dit aussi dans *Phèdre* :
Tandis que de vos jours, prêt à se [consumer,
Le flambeau dure encore et peut se [rallumer.
L'orateur et le poëte continuent habilement la métaphore pour l'adoucir :

4. Louis XV, âgé de deux ans, avait été attaqué en même temps que son frère de la maladie dont celui-ci mourut.

5. On ne saurait exposer plns clairement et en moins de mots un sujet.

duire[1] et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne saurait imposer et autoriser le vice[2].

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres[3]. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent: leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public[4]; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions, les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien[5], plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances.

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? Le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples[6]. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste; il perce de mille traits l'homme

1. *Peut bien séduire. Bien*, en ce sens, appelle toujours un corrélatif. *Séduire* dérive de *seducere*, détourner.

2. *Imposer et autoriser le vice.* On *impose* par le pouvoir; on *autorise* par l'exemple.

3. Le sujet de ce discours, ce sont les grands. *Les grands*, dit l'orateur, *ne semblent nés que pour les autres* : voilà ce qu'il veut prouver. Il en donne deux preuves, l'une est tirée de ce que Aristote appelle *les contraires : Les hommes ordinaires ne semblent nés que pour eux seuls;* l'autre est ce que les rhéteurs appellent *énumération des parties.* Le développement de ces deux preuves offre un bel exemple d'amplification.

4. Un poëte a dit :

Regis ad exemplar totus componitur [orbis.

CLAUDIEN.

5. Massillon ne cite pas le texte de cet ancien, et ne le nomme même pas : C'est Salluste : in maxumâ fortuna, minima licentia est (*licentia*, dans le sens de *licet, il est permis*). Moins d'un siècle auparavant, on n'entendait dans la chaire chrétienne que des textes grecs et latins. « Le sacré et le profane, dit La Bruyère, ne se quittaient point; ils s'étaient glissés jusque dans la chaire. Saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce, parlaient alternativement; les poëtes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères » (*De la chaire.*) Bossuet et les grands prédicateurs du siècle de Louis XIV bannirent de la chaire ce mauvais goût.

6. *Je dis la vanité du côté des peuples.* Ces formes méthodiques conviennent à l'éloquence de la chaire, où l'exposition de la doctrine ne saurait avoir trop de clarté, mais seraient froides et lourdes dans tout autre genre.

dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et, par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte[1] et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs[2].

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne[3] : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles ; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour[4] : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse ; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté tout reprend sa place dans

1. *En ennoblissent la honte*, assonance désagréable. *Ennoblir* se dit d'un changement d'état moral : la vertu *ennoblit ; anoblir*, d'un changement d'état social : certaines charges *anoblissaient*.

2. Montesquieu a dit (*Esprit des lois*, liv. II) que dans une monarchie, le principe d'action, ce « qui fait mouvoir toutes les parties du corps politique, » c'est l'honneur.

3. Les mœurs sont opposées aux personnes. L'antithèse porte plus sur les idées que sur les mots ; c'est la bonne, c'est celle que la Bruyère définissait quand il disait : « L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une l'autre. » Celles qui ne portent que sur les mots, Pascal les compare « aux fausses fenêtres que l'on fait pour la symétrie. »

4. *La ville* et *la cour*, expression du temps. *La ville*, c'est Paris ; *la cour*, c'est Versailles. Tous les écrivains du XVIIe siècle font cette opposition. Boileau :

> Damon, ce grand auteur dont la muse [fertile
> Amusa si longtemps et la cour et la [ville.
> (Satire I.)

Il y avait à cette époque entre les divers rangs de la société française une sorte d'abîme, mais prêt à se combler. — La Bruyère, dans ses Caractères, a des détails piquants sur la ville et sur la cour.

un Etat où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles ; on craint Dieu sans craindre les hommes ; la vertu n'est plus étrangère à la cour ; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée ; il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse ; la licence ne paraît plus revêtue de l'autorité publique, et si le vice n'y perd rien le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public ; ils deviennent une bienséance[1] que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules[2] ; mais il n'y voit plus des profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul[3] avait, par des lois sévères, puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus, qui refusent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oseraient lui refuser leurs hommages. En un mot[4], il peut être encore aisé de se perdre ; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne servirait qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des

1. Un dimanche les courtisans attendaient Louis XIV dans sa chapelle ; il n'y vint pas : les courtisans se retirèrent. Ils ne venaient donc à la messe que par bienséance, mais enfin ils y venaient.

2. Une génération d'incrédules beaux-esprits ou grands seigneurs, traversa ce XVII[e] siècle, si généralement, si sincèrement religieux. Il y avait des *libertins* auxquels Bossuet adressait ces éloquentes paroles « : Qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient pas d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. » *Oraison funèbre de la princesse palatine.* Il y avait des *esprits forts* que La Bruyère poursuivait de son bon sens et de sa fine raillerie. Mais, sous Louis XIV, les *libertins*, les *esprits forts*, n'allaient pas tête levée ; ils se cachaient dans l'ombre ; ils jetèrent le masque sous le règne suivant, et s'appelèrent les *philosophes*.

3. Louis XIV.

4. *En un mot*, etc. Massillon résume toujours avec précision ses développements dans un trait final.

dérisions et des censures, qu'à établir[1] qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître[2] et qui le conserve, que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'aurait que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire[3]!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveraient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces[4].

Le jeune roi Roboam[5] oublie les conseils d'un père, le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et, comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler; ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

1. *Etablir*, c'est-à-dire prouver.

2. *Il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître, et qui le conserve.* Il y a un argument caché dans cette phrase incidente : *qui l'a fait naître et qui le conserve.* Les bons écrivains ne remplissent pas leurs phrases de mots vides : tout va au but.— «Quel est, dit Bossuet, cet aveuglement, et qui pourrait le comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu, comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs ! » *Oraison funèbre de la princesse palatine.*

3. Magnifique période oratoire.

4. Transition. Il en fallait une ; l'orateur en effet passe à une seconde raison de l'influence des grands, à savoir l'intérêt : on les flatte et on les gagne en les imitant.

5. Roboam, fils de Salomon. C'est sous son règne que le royaume des Juifs se divisa.

Ainsi l'ambition, dont les voies[1] sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre : les passions, déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs se réunissent contre la vertu ; et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore[2] !

Tel est, SIRE, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. SIRE, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces[3] destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri[4] et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là

1. *L'ambition dont les voies*, très-belle expression pour signifier les démarches, les procédés. Les moralistes du XVIIe siècle ont souvent tracé le portrait de l'ambitieux. Voici comment Bourdaloue le représente : « Pour parvenir, l'ambitieux a besoin de prendre mille mesures, toutes également gênantes et toutes contraires à ses inclinations ; il lui faut se miner de réflexions et d'études, rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches, avoir une attention perpétuelle, soit sur soi-même, soit sur les autres, etc. »

2. *Il nous honore*, dans l'opinion.

3. Ce qui s'accorde aux talents et aux services, est-ce bien une *grâce ?* N'est-ce pas plutôt une récompense ? Mais sous une monarchie où tout dépendait du bon plaisir du roi, cette confusion d'idées et de langage s'explique facilement.

4. *Décri.* Bossuet a dit : « Dans ce grand *décri* de l'idolâtrie que commençaient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul. » *Discours sur l'hist. univ.*, II, c. 26. Malheureusement se mot vieillit. Sur les mots qui vieillissent voyez un très-intéressant passage de La Bruyère dans son chapitre intitulé : *De quelques usages.*

quel déluge de maux dans le peuple! les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur[1] des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent[2]; les bienséances, mêmes publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements[3]; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les grâces; c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit[4], et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets, que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite[5], ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'État que les hommes oiseux[6] et inutiles; la paresse

1. *La pudeur des lois.* Construction latine, c'est-à-dire le respect des lois.— *Pudor patris* signifie dans Térence respect pour un père.

2. Cette métaphore est juste et belle.

3. Cela était particulièrement vrai sous la régence du duc d'Orléans, époque si fatale aux mœurs de la France.

4. *Les honneurs vont chercher...* Remarquez la symétrie de la phrase et la vivacité des expressions.

5. *Les faveurs annoncent toujours le mérite.* La Bruyère a loué bien finement Louis XIV, dans le passage suivant, qu'il est naturel de rapprocher de ce que dit ici Massillon. « Ce prélat se montre peu à la cour; il n'assiste ni aux fêtes, ni aux spectacles, il n'est pas homme de cabale et il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son évêché où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par sa parole et à l'édifier par son exemple; il n'a que l'esprit de régularité et il est imitateur du zèle et de la piété des apôtres. Les temps sont changés et il est menacé sous ce règne d'un titre plus éminent. » *Des jugements.* Tandis que, en d'autres temps, ce mot d'un homme d'esprit est parfaitement juste : « Il méritait cette place, *cependant* il l'a obtenue. »

6. *Oiseux*, un homme *oiseux* est un homme qui a l'habitude de l'oisiveté; un homme *oisif* est simplement un homme qui a du loisir.

et la médiocrité[1] murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue[2], les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place; et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe[3] tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu[4], en s'honorant même de ses apparences.

Voilà, du côté des peuples, les suites que la vanité et l'envie de plaire[5] attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

SECONDE PARTIE

Je dis l'étendue[6], une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée!

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, SIRE, que de

1. *La paresse et la médiocrité.* On peut remarquer dans ce passage l'emploi fréquent des mots abstraits. On se plaisait, au XVIIIe siècle surtout, à nommer les choses par les termes les plus généraux; c'était, pensait-on, donner au style de la noblesse. C'est la théorie de Buffon dans son discours sur le style, et aussi sa pratique. Il ne faut rien exagérer. Pascal, Bossuet préféraient souvent le mot propre à la périphrase. Les premiers éditeurs des *Pensées* de Pascal eurent trop souvent le tort de substituer une périphase élégante aux expressions simples et énergiques du grand écrivain. Ce tort a, de nos jours, été reconnu et réparé. Voyez le *Mémoire sur les Pensées de Pascal* lu par M. Cousin à l'Institut, et l'édition des *Pensées* donné par M. Havet, la plus récente et la meilleure que nous ayons.

2. *Les vicieux laissés dans la boue;* c'est leur place. Ces mêmes expressions s'appliqueraient avec moins de justesse à la vertu laissée dans l'obscurité.

3. J.-B. Rousseau a dit aussi :

Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

et Lucrèce :

Eripitur persona, manet res.

4. La Rochefoucault avait dit avant Massillon : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » *Maximes.*

5. *Les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands.* Récapitulation de la première partie, qui sert de transition à la seconde.

6. *Je dis l'étendue.* Voyez page 24, note 6.

peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! Leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes[1] teintes du sang de tant d'innocents? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre[2]?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire[3]: cherchez à désarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises, et n'oubliez pas que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent[4] tou-

1. *Laver les campagnes*. Cette image est d'un goût douteux; elle a quelque chose d'outré.

2. Ce passage est fort éloquent. Presque toutes les expressions sont remarquables : *L'amour de la gloire les enivre :* tout *leur souffle la dissolution et la guerre ; l'idole de l'orgueil;* le sang *crie vengeance : vox sanguinis fratris tui clamat ad me* (Genèse). La Bruyère a contre la guerre un passage fort piquant, qu'il serait curieux de rapprocher de celui de Massillon : le style ferait contraste. « Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont ensemble joué de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place; ne diriez-vous pas : Voilà le plus épouvantable sabbat dont on ait jamais ouï parler; Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements! Et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous? Et après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? » *Des jugements.* — Néanmoins, on peut considérer la guerre d'un autre point de vue, comme l'accomplissement d'une grande loi providentielle. L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* a écrit sur ce sujet de belles pages.

3. Massillon reviendra souvent sur cette idée, parce que les esprits étaient encore frappés de malheurs qui remplirent les dernières années du grand règne.

4. *Les victoires traînent toujours.* « Les longues guerres entraînent toujours beaucoup de désordres; les victorieux même se dérèglent pendant ce temps de confusion. » Fénelon, *Télémaque*, livre v.

jours après elles autant de calamités pour un État, que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres[1], tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté; des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes[2] la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent[3] pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature[4] à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres, et par là les complices de leurs passions injustes. SIRE, qu'on est à plaindre dans la grandeur! les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés[5] par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même[6]. Les Nathans eux-mêmes[7], les prophètes du Seigneur, se taisent

1. *Tout s'empresse pour en être les ministres.* Tour incorrect. *Tout* est un mot indéfini avec lequel on ne peut pas mettre un pluriel. Notez de même un peu plus bas : *Tout devient les ministres...*

2. *Les auteurs profanes la chantent et l'embellissent.* Allusion à Molière principalement. Quand Louis XIV dansait ses ballets et jouait son rôle dans l'*Amour médecin,* par exemple, c'était l'époque de ses désordres.

3. *Les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs.* Belle expression. Allusion ux fêtes brillantes données par Louis XIV. « Il ne manquait à ces fêtes que des monuments construits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les Grecs et les Romains; mais la promptitude avec laquelle on construisait des théâtres, des amphithéâtres, des portiques ornés avec autant de magnificence que du goût, était une merveille qui ajoutait à l'illusion, et qui, diversifiée en mille manières, augmentait encore le charme de ces spectacles. » Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

4. *L'Auteur de la nature.* Métaphore usée. Quant au mot *nature,* il est par lui-même gros d'équivoque; le XVIIIe siècle en a étrangement abusé, et il faut s'en défier. Il ne signifie rien ou il exprime le panthéisme, s'il ne veut dire l'*auteur de la nature.*

5. *Les goûts y sont réveillés.* Massillon veut dire *excités, rappelés,* le dégoût étant une sorte de torpeur que le plaisir excite et secoue.

6. Rapprochez cette pensée de ces vers de Racine :

Ce sceptre, cet empire
Et ces profonds respects que la terreur inspire
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Esther.

7. *Les Nathans eux-mêmes.* Métonymie. Le prophète Nathan fut choisi de Dieu pour faire connaître à David son péché. « Deux hommes étaient dans une cité, dit le prophète, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des

et s'affaiblissent[1] en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil[2] sa gloire; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer, même de loin ses faiblesses[3].

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat[4]; ce n'est pas à la nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé[5] dans leur vie; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis ; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers; au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples ; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France surtout, qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe[6], est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les

bœufs en grand nombre, mais le pauvre n'avait qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrice, et qui avait été élevée chez lui avec ses enfants, mangeant son pain et buvant dans sa coupe. Et un étranger étant venu chez le riche, celui-ci ne voulut pas prendre ses brebis ni ses bœufs pour donner un banquet à l'étranger ; il prit la brebis du pauvre... Or, David irrité contre cet homme dit à Nathan : Vive le Seigneur ! l'homme qui a fait cela est un fils de mort (doit mourir)... Et Nathan dit à David : Tu es cet homme ! *Les Rois,* l. II, c. XII. Ce mot du prophète, *tu es cet homme !* est sublime.

1. *S'affaiblissent en l'approchant.* Bossuet n'eut souvent d'autres armes contre Louis XIV que l'éloquence de son silence. Mais quand il *pouvait* parler au roi des affaires de sa conscience, son langage était un admirable mélange de fermeté et de recpect. Voyez ses lettres au roi, de 1698.

2. *Sous les yeux* serait préférable. Remarquez de quel effet est ce mot *la gloire* placé à la fin du membre de phrase. Boileau a dit que Malherbe

D'un mot mis en sa place enseigna le [pouvoir,

Ce n'est pas peu de chose.

3. C'est à Louis XIV que Massillon fait allusion dans tout ce passage : mais avec quelle convenance !

4. *A l'étendue d'autorité ajoutez une étendue d'éclat.* Remarquez la gradation des preuves. Cette seconde raison de l'influence des grands, l'éclat de leurs actions ajoute à ce que l'orateur vient de dire de l'autorité de leurs exemples.

5. *Privé,* dans le sens du latin *privatus.*

6. *La France surtout fixe les regards de l'Europe.* L'Europe était encore éblouie des splendeurs du grand règne.

plus éloignées ; nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et, comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter ; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance ; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda [1] aux étrangers venus de Babylone ; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous [2], qui est le véritable trésor des souverains ; soyez le modèle des bons rois, et en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables ; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation [3] tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles ; leur vie, liée avec les événements publics [4], passe

1. *Ce roi de Juda.* C'est Ezéchias. Dieu le punit de cette vanité.

2. *Votre amour pour vos sujets, leur amour pour vous...* Fénelon reproduit cette pensée à toutes les pages de son *Télémaque*. Racine l'a exprimée en vers touchants :

Quel plaisir de penser et de dire en [moi-même :
Partout en ce moment on me bénit, [on m'aime ;
On ne voit point le peuple à mon nom [s'alarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend pas nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon [visage,
Je vois voler partout les cœurs sur [mon passage.

Britannicus, acte IV, sc. 3.

3. *Le jour de la manifestation.* Le jugement dernier.

4. *Leur vie, liée avec les événements publics.* «Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes : il n'y a pas de

avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité [1]: le monde est encore plein d'écrits pernicieux [2] qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes : les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux [3], et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, SIRE, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu! quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité [4]! quelle gloire mieux placée que de ne se point livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles! quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que de nos cendres

meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent.» Bossuet, *Hist. univ. Préface.* Et dans l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre : « Là, notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire.»

1. *Vont préparer des piéges à la dernière postérité.* Magnifiques expressions. Boileau a dit aussi :

Et qu'enfin votre livre *aille*, au gré de [vos vœux,
Faire siffler Cotin chez *nos derniers* [*neveux*.
Sat. IX.

et dans la même satire :

Et déjà vous croyez dans vos rimes [obscures
Aux Saumaises futurs *préparer* des [tortures.

2. *Écrits pernicieux*, les *mémoires* dont cette époque abonde. « Les mémoires de la dernière régence deviennent à la mode, dit Saint-Simon, et tournent toutes les têtes. »

3. *Nos plus reculés neveux.* Voyez plus haut les vers de Boileau.

4. *Le livre de la postérité*, l'histoire. Métaphore un peu usée aujourd'hui. Les métaphores s'usent par l'usage, comme les monnaies par le frottement.

même il renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables !

Telle est, SIRE, la destinée des bons rois, et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle : hélas [1] ! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais les derniers moments où cet héroïque vieillard[2], comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles [3], et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale [4], quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyaient l'enfant miraculeux que Dieu réservait encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

SIRE, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois [5] mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte ; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire [6] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs ; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince [7] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang ; à l'illustre maréchal[8] qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle ; au prélat fidèle[9] qui après avoir gouverné sagement l'Église, lui formera en vous son plus zélé protecteur ; enfin, à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père [10].

1. Cet *hélas!* est un regret jeté en passant à la mémoire du grand roi.

2. *Cet héroïque vieillard.* Louis XIV, en effet, supporta d'une manière héroïque les malheurs domestiques et les calamités publiques qui marquèrent la fin de son règne. C'est peut-être le moment de sa vie où il fut le plus grand.

3. Ce souvenir est attendrissant, Massillon semble avoir été inspiré à la fois par l'Evangile et par la Genèse, par Siméon et par Jacob.

4. *Ce reste précieux de sa race royale.* Voilà un beau vers. On en trouve assez souvent dans la prose de Massillon.

5. *Ce père des rois*, expression oratoire, car aucun des fils de Louis XIV ne régna ; il n'y eut que son petit-fils, Philippe d'Anjou (roi d'Espagne), et son arrière-petit-fils, Louis XV, qui parvinrent au trône.

6. Madame la duchesse de Ventadour.

7. Le duc du Maine.

8. Le maréchal de Villeroi.

9. Le précepteur du jeune roi, l'ancien évêque de Fréjus, Fleury (qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*), plus tard cardinal et ministre.

10. *Le précieux pupille et le père.*

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre[1], et vous exhorta de[2] ne pas suivre là-dessus son exemple: soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur: marchez devant lui dans l'innocence; vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! Ainsi soit-il.

Il y a de la délicatesse dans ce rapprochement.

1. *Il vous inspira l'horreur de la guerre.* Louis XV a toujours conservé écrites au chevet de son lit les paroles remarquables que son aïeul lui dit en le tenant entre ses bras. Voici ces paroles fidèlement copiées : « Vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus fortement est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre. » Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

2. *Vous exhorta de.* On dit mieux *exhorter à.*

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

SUR LES TENTATIONS DES GRANDS

Jesus ductus est in desertum à spiritu, ut tentaretur à diabolo[1].

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

(Matth., IV, 1.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Le démon tente Jésus-Christ dans le désert.

Proposition. De même il s'attaque principalement aux grands.

Division. Il les tente comme il a tenté Jésus-Christ, par le plaisir (1re partie), par l'adulation (2e partie), par l'ambition (3e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Le plaisir. Les grands :

Subdivisions. 1° Ont tous les moyens de se procurer du plaisir ; 2° n'en sont ni empêchés par les censures du peuple qu'ils ne craignent pas ; 3° ni distraits par des préoccupations de travail ou de besoin qu'ils n'ont pas.

SECONDE PARTIE. L'adulation.

Subdivisions. 1° Excuse et fortifie leurs vices ; 2° corrompt leurs vertus par l'orgueil ; 3° les trompe, quelquefois même par l'organe des ministres de la vérité.

TROISIÈME PARTIE. L'ambition :

Subdivisions : Rend les grands malheureux ; 2° les avilit, et les dégrade ; les pousse à l'injustice et à la cruauté.

Péroraison. Puisse Dieu préserver le jeune roi de ces trois écueils.

SIRE,

Les signes éclatants qui avaient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ, ne

1. Ce texte que Massillon applique aux grands peut s'appliquer à tous les hommes. Aussi Massillon a-t-il moins l'intention de tirer de l'exemple de Jésus-Christ une preuve rigoureuse de ce qu'il avance, qu'une comparaison qui mette en lumière sa pensée. Il veut plutôt dire : le démon a attaqué Jésus-Christ par le plaisir, l'adulation et l'ambition, *de même* il attaque les grands... que ; *donc* il attaque les grands... — Remarquez la beauté du plan, la gradation des subdivisions. « Semper augeatur et crescat oratio. » Quintilien.

permettaient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçaient, que dans les derniers temps, Dieu susciterait de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple, tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ, arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, SIRE, sont les premiers objets de sa fureur; plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges[1], il commence de bonne heure à leur en préparer; et comme leur chute lui répond de celle de presque tous ceux qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

« Changez ces pierres en pain, » dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

« Puisque vous êtes le fils de Dieu, ajoute-t-il, il enverra ses anges pour vous garder. » Il continue par l'adulation; et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur âme.

Enfin: « Je vous donnerai les royaumes du monde, et toute leur gloire; » il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur faiblesse.

Ainsi le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mû-

1. *Plus exposés... il commence.* Inversion. Voyez notre remarque, p. 22, note 3.

rissent[1], pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme; c'est lui qui efface sa première beauté[2], et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié[3] de la vie des grands. Dans les autres hommes[4], cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire; les obstacles la traversent[5], la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent[6]. Hélas ! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique? Les occasions préviennent presque leurs désirs: leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent[7]; l'indécence du siècle[8] et l'avilissement des cours honorent même d'éloges publics les attraits[9] qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration, et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, SIRE, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein

1. *Mûrissent.* Expression pleine de poésie.
2. *Un trait qui blesse... qui efface... de qui coulent;* il y a de l'incohérence dans ces images.
3. *L'écueil privilégié.* Expression un peu recherchée.
4. *Dans les autres hommes.* Remarquez l'emploi fréquent que fait Massillon de la preuve par *les contraires.*
5. *Les obstacles la traversent...* Ces trois idées forment la subdivision de la première partie. Massillon va les reprendre et les développer l'une après l'autre.
6. *L'enflamment et l'irritent.* Ce dernier verbe a le même sens que son correspondant latin dans cette phrase : « Neque magis *irritatus esset* Antonius regno Cæsaris, quam ob ejus mortem deterritus... » *Lettre de Brutus à Cicéron.*
7. Quand on a lieu de craindre qu'une expression ne soit trop hardie, on l'adoucit par un correctif.
8. *L'indécence du siècle. Le siècle,* les hommes du monde; *et l'avilissement des cours.* Remarquez avec quelle vigueur et quelle réserve, comme il convenait à un prêtre parlant devant un enfant, Massillon attaque les scandales de la cour, en face des courtisans.
9. *Les attraits;* c'est-à-dire les personnes; métonymie.

que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime : l'élite de son armée est bientôt sacrifiée[1] : et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte; il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher, et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre : il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui le gênent; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté[2], et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux[3] qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug; ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures; les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint[4] et qui les respecte; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné qu'ils le regardent comme s'il n'était pas[5]; ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauraient venir jusqu'à eux; et, presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi, plus on est grand, SIRE, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et

1. Allusion à la mort d'Uri, que David, pour épouser Bethsabée, exposa à un poste périlleux, où il fut tué.

2. *Il fait des leçons publiques du vice et de la volupté.* Aux théâtres principalement.

3. *De ceux qui*, c'est-à-dire *de la part de ceux qui*.

4. *Ils ne craignent pas un public qui les craint.* Belle antithèse.

5. *Ils le regardent comme s'il n'était pas.* « Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité. » LA BRUYÈRE, *Des grands*.

plus éclairés de nos vices; il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par leur soumission: ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, SIRE, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands; ils vivent comme s'ils n'avaient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre[1].

Enfin, l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir; les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté; le désir de parvenir suspend du moins des passions qui, de tout temps, en ont été l'obstacle: on ne saurait allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté, et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice; en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; et jusqu'ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné : ils n'ont plus qu'à jouir[2], pour ainsi dire, d'eux-mêmes: leurs ancêtres ont travaillé pour eux; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus[3] : l'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule

1. *Ils sont tous seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.* En transportant cette pensée morale dans le domaine de la littérature, on comprendra pourquoi les personnages de la tragédie doivent être pris nécessairement sur les hauteurs de la société.

2. *Jouir d'eux-mêmes.* Belle expression. Remarquez encore ici la riche abondance de Massillon.

3. *Successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, ils ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus.* Massillon a mis une restriction (d'ordinaire) en faveur des exceptions. La Bruyère a dit de l'aïeul du prince devant qui parle Massillon : « Un jeune prince d'une race auguste, l'amour et l'espérance des peuples, donné du ciel pour prolonger la félicité de la terre; plus grand que ses aïeux, fils d'un héros qui est son modèle, a déjà montré à l'univers, par ses divines qualités et par une vertu anticipée, que les enfants des héros sont plus proches de l'être que les autres hommes. » *Des jugements.* Cela eût été plus vrai du fils du grand dauphin, que du grand dauphin lui-même.

de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paraît inutile de s'en faire un à eux-mêmes; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume[1] : le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté : la nature[2] a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien à faire au mérite; et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race devient un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre : les exemples là-dessus[3] sont de toutes lès nations et de tous les siècles.

Salomon avait porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre; l'éclat et la magnificence de son règne avaient passé celle de tous les rois d'Orient : un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se choisir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu[4]; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

SECONDE PARTIE

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice; l'adulation[5] achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône, soufflent[6] de toutes parts la volupté; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant[7]; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule

1. *Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume.* Antithèse brillante.

2. *La nature.* Voyez ce que nous avons dit sur ce mot, page 32, note 4.

3. *Les exemples là-dessus...* Voyez Boileau, Sat. v.

4. *Les enfants de la gloire et de la magnificence.* Mots abstraits qui donnent ici plus de noblesse à la pensée. Voyez page 30, note 1.

5. *L'adulation.* Cicéron a dit : Sic habendum est nullam in amicitiis pestem esse majorem, quàm adulationem. Racine :

Détestables flatteurs, présent le plus [funeste
Que puisse faire aux rois la colère cé- [leste.
Phèdre.

6. Des *attraits* ne *soufflent* pas.

7. *Le ver dévorant.* Le remords; belle périphrase, et qui sauve de la répétition.

ressource qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

SIRE, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux de la guerre et des stérilités[1] sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance: les peuples en sont affligés; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'État, qui en promet toujours de nouvelles; l'oppression des peuples, déguisée au souverain, ne leur annonce que des charges plus onéreuses; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique[2], passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur[3], disait autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire!

SIRE, défiez vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois[4], leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie[5] florissante, il est vrai, mais que les pertes passées[6] ont accablée: le zèle de vos sujets est inépuisable; mais ne

1. Ces comparaisons ne sont pas de pures phrases de rhéteur; au fond elles renferment contre l'ambition un argument *à fortiori*.

2. *Les gémissements touchants que forme la misère publique.* Un écrivain moderne aurait probablement préféré une expression plus éclatante à ce mot *forme*, mais la langue du XVIIe siècle aimait cette belle simplicité. « La voilà, s'écrie Bossuet, malgré son grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! La voilà telle que *la mort nous l'a faite!* » Quelle énergie dans ce simple mot!

3. Disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam. Ps. II, v. 4.

4. Allusion cachée aux trop grandes dépenses de Louis XIV, une des causes de la crise financière qui fut le signal de la révolution.

5. *Vous succédez à une monarchie.* Latinisme. On succède à une personne, on hérite d'une chose.

6. *Les pertes passées.* La fin du règne de Louis XIV fut marquée par de grands revers: Hoschtett, Ramillies, Malplaquet; la guerre de la succession fut fatale à la France.

mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de longtemps à leur zèle ; les nécessités de l'État les ont épuisées ; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Écoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul ; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda[1] dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon, son père, était redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseillaient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume[2] se former des débris de celui de Juda ; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devaient, il perdit leur amour, et leur fidélité qui lui était due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient ; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient ; et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons mêmes qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui[3] nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent ; c'est l'expérience de tous les siècles, disait Assuérus[4] : les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous

1. *Ce jeune roi de Juda*, Roboam.
2. Le royaume d'Israël, formé de dix tribus.
3. *Tout ce qui nous environne.* Bossuet a dit de même : « Tout fondait en larmes. » *Or. fun. du prince de Condé.*
4. *Assuérus*, qui épousa la Juive Esther, est Darius, fils d'Hystaspe, ou Artaxerxès Longue-Main.

en fournissent des exemples: *et ex veteribus probatur historiis... quomodo malis quorumdam suggestionibus regum studia depraventur*[1]. C'était un roi infidèle qui fit cet aveu public à ses sujets; les conseils spécieux et iniques d'un flatteur [2] allait souiller toute la gloire de son empire; la fidélité du seul Mardochée [3] arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avait données; il change en sources de vice des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu [4]: le courage dégénère en présomption; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres[5], devient une vanité insensée, qui voudrait voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés: l'humanité, si aimable dans l'élévation [6], et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse[7]

1. *Esth.*, ch. XVI; v. 7.

2. *Un flatteur*. Aman, qui avait obtenu l'arrêt de mort des Juifs.

3. *Mardochée*, oncle d'Esther. Il avait découvert un complot formé contre le roi. Voyez l'*Esther de Racine*.

4. *Il change en sources... des penchants*. Mauvaise métaphore.

5. *Qui coule en eux avec le sang de ses ancêtres*. Belle poésie.

6. *L'humanité, si aimable dans l'élévation*. Ces mots rappellent le portrait que fait Bossuet de l'*humanité* du prince de Condé. « Loin d'affaiblir la bonté, la grandeur qui vient par-dessus n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix, et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront éternellement privés du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince (de Condé) : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. »

7. On ne peut pas dire : *l'humanité... ne leur laisse... plus qu'une insensibilité...* il faudrait : *il ne leur reste plus...*

plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs même de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs et qui avaient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paraissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non[1], SIRE, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devraient être; l'adulation toute seule les a faits tels qu'ils sont.

Gâtés[2] par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devraient connaître; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre; les discours flatteurs assiégent leur trône[3], s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire et il en ignore les événements les plus publics ; on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques; on le joue à force de le respecter[4] : il ne voit plus rien tel qu'il est; tout lui paraît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, SIRE, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joaïda[5], ce sage tuteur de son enfance, et

1. Le ton de voix de l'orateur devait déterminer le sens de cette négation amenée ici par la suite des pensées.

2. *Gâtés par les louanges, on n'ose plus leur parler.* Inversion hardie et élégante.

3. *Assiégent leur trône.* Excellente métaphore.

4. *On le joue à force de le respecter.* Trait énergique. Remarquez comme chaque détail ajoute à la pensée.

5. Racine, qui l'appelle Joad, le fait ainsi parler à Joas :

Loin du trône nourri, de ce fatal hon-[neur,
Hélas! vous ignorez le charme empoi-[sonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'i-[vresse
Et des lâches flatteurs la voix enchan-[teresse.
Bientôt ils vous diront que les plus [saintes lois,
Maîtresses d'un vil peuple, obéissent [aux rois...
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa vo-[lonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur [suprême;

le seul homme par qui la verité allait encore jusqu'au pied de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres faiblesses : *delinitus obsequiis eorum, acquievit eis*[1].

C'est l'adulation qui a fait d'un bon prince un prince né[2] pour le malheur de son peuple ; c'est elle qui fait du sceptre un joug acablant, et qui, à force de louer les faiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, SIRE, quiconque flatte ses maîtres, les trahit; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte devrait être destinée à l'adulation; la sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auquels elles décernent[3] des supplices ; car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi[4] des princes qu'à leur personne sacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité ; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité[5]. Allez, dit le Seigneur à l'esprit du mensonge; entrez dans la bouche des prophètes du roi

Qu'aux larmes, au travail, le peuple [est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gou- [verné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il [opprime ;
Ainsi, de piége en piége, et d'abîme [en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable [pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité.
Athalie, acte IV, sc. 3.

1. II. Paral., ch. 24, v. 17.
2. *Qui fait... un prince né.* Négligence. Les mots se contredisent.
3. *Décerner* se prend ordinairement en bonne part.
4. *Attenter à la bonne foi.* Très-bonne expression.
5. Massillon ne songe pas ici à se faire l'accusateur de Bossuet ni de Bourdaloue, qui n'ont certes pas rougi de l'Evangile devant Louis XIV. Il rappelle son devoir, pour rappeler en même temps son droit, et justifier devant la cour cette hardiesse évangélique de langage qu'il a déployée dans ce discours.

Achab[1]; vous réussirez, vous le tromperez,et sa séduction est inévitable: *decipies et prævalebis* [2]. Hélas! si l'adulation a tant de charmes lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences même de la vertu! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si, dans ces chaires même destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur [3] trompeuse qui leur aide à se méconnaître; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auraient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où ils auraient dû trouver des Ambroises [4]!

O vous, Sire! que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables: fermez l'oreille aux discours qui vous flattent; le flatteur hait votre personne, il n'aime que vos faveurs: écoutez les louanges qui nous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables; souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain: les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie; il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers: la haine publique se cache d'ordinaire

1. Achab, roi d'Israël, célèbre par son impiété.
2. III Reg. c. II, v. 22.
3. Un *canal* qui ne porte *qu'une lueur*, images incohérentes.
4. Saint Ambroise, évêque de Milan, eut le courage de refuser l'entrée de l'église à Théodose après le massacre de Thessalonique.

sous l'adulation [1]. Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez les louanges.

TROISIÈME PARTIE

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité; mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achève de creuser le précipice; c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ: « Je vous donnerai les royaumes du monde et toute leur gloire.»

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la gloire insensée et mal entendue de l'ambition; et ce désir insensé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre!

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite, et le dégrade; enfin, elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable: tels sont les caractères honteux de l'ambition [2], de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence [3].

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse: la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève; elle seule sait former de grands hommes: on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité: ainsi la mollesse et l'oi-

1. *La haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation.* C'est très-bien dit. Remarquez le trait final.

2. Selon sa méthode (voyez page 24, note 6), Massillon trace ici à grands traits ce qu'il va développer plus bas.

3. Précaution oratoire nécessaire pour prévenir une objection qui se présente naturellement.

siveté blessent également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Evangile que par la société [1].

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines même des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des Etats, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est encore un vice plus pernicieux aux empires que la paresse même [2].

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien ; ni de sa gloire, il l'a trouve obscure [3]; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance [4]; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même [5]; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé [6] à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

1. Ce passage est fort remarquable. La Bruyère a exprimé à sa manière les mêmes pensées : « Il y a une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je ? qui nous place plus haut que les riches, que les grands, que les puissants, qui nous fait négliger les postes et ceux qui les procurent, qui nous exempte de demander, de prier, de solliciter... Et il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure. » *Des Jugements.*

2. Preuve par la *définition.*

3. Exemple du raisonnement que les rhéteurs appellent *épichérème*, qui consiste à faire suivre chaque proposition énoncée de sa preuve. Il est très-oratoire.

4. Voltaire a exprimé cette pensée en de beaux vers :

Mon cœur lassé de tout demandait [une erreur,
Qui vînt de mes ennuis chasser la nuit [profonde,
Et qui me consolât sur le trône du [monde.
Alzire.

5. L'orateur analyse la passion ; écoutez comme le poëte la fait parler :

O douleur ! ô supplice affreux à ma [pensée !
O honte qui jamais ne peut être effacée ?
Un exécrable juif, l'opprobre des hu- [mains,
S'est donc vu de la pourpre habiller [par mes mains !
Esther, acte III, sc. 1.

6. *Un seul honneur refusé.* Ce trait n'a pas échappé à Racine :

Mes richesses des rois égalent l'opu- [lence ;
Environné d'enfants, soutiens de ma [puissance,

L'ambition le rend donc malheureux; mais, de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation [1], on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassèsse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts [2] et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de dérèglement, devenir les complices, et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée [3]; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes; c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant: c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous amener à la gloire: celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement [4] eux-mêmes: *si cadens adoraveris me*. On reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rap-

Il ne manque à mon front que le ban- [deau royal;
Cependant, des mortels aveuglement [fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur [passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte [légère;
Mais Mardochée, assis aux portes du [palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce [mille traits;
Et toute ma grandeur me devient in- [sipide,
Tandis que le soleil éclaire ce per- [fide.

Esther, act. II, sc. 1.

1. Il y a beaucoup d'éloquence dans cette pressante accumulation.

2. Malherbe a dit:

En vain, pour satisfaire à nos lâches [envies,
Nous passons près des rois tous le [temps de nos vies,
A souffrir des mépris, à ployer les [genoux.

L'expression de l'orateur: *dévorer des rebuts*, est encore plus forte.

3. *Une peinture imaginée.* Imaginaire qu'on mettrait aujourd'hui serait une expression moins juste; car ce n'est pas la peinture mais l'objet dépeint qui est de fantaisie, imaginaire.

4. *Et qui se dégradent honteuse-*

pellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche ; il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui font aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise ; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre ; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place ; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat ; et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiète ; honteuse, injuste. Mais, SIRE, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince ; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des provinces que de régner sur les cœurs ; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple ; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires [1] ;

ment eux-mêmes. L'harmonie sourde de cette phrase est parfaitement en rapport avec le sentiment de l'orateur. Vous remarquerez toujours dans les bons écrivains cet accord des sons et des affections de l'âme, la plus belle espèce d'*harmonie imitative.*

1. *Si le deuil et la désolation de ses*

s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie[1], l'idole de sa grandeur[2], que sur les larmes et les débris des peuples et des nations, grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! quel présent[3] faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang[4] : quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil[5], dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel ; sa tête aura touché dans les nuées, ses succès auront égalé ses désirs ; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

sujets est le seul chant de joie. Belle antithèse.

1. Peut-on *élever une statue sur des larmes?* Ce mot gâte une fort belle image.

2. *L'idole de sa grandeur.* Allusion à la statue que Nabuchodonosor avait fait élever. C'est pour avoir refusé d'adorer cette idole que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions.

3. Le mot *présent*, détourné de son sens ordinaire, est plein d'énergie.

4. *Sa gloire sera toujours souillée de sang.* Ce passage est cité comme un des plus beaux exemples d'amplification oratoire. Ce qui en fait l'éloquence, c'est moins encore la beauté des images que le sentiment vrai qui anime l'orateur ; on voit qu'il est encore sous l'impression des désastres des dernières guerres. Ces pensées en elles-mêmes sont communes, mais Massillon s'en est emparé par son style, et les a rendues siennes. — *Le style, c'est l'homme.*

5. Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit, quasi sterquilinium in fine perdetur. Job, c. 20, v. 6.

Grand Dieu ! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde ! Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre cœur : « Mon père et ma mère m'ont abandonné [1]. » A peine avais-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde [2] qui m'avait porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage ; et au prince pieux de qui je tiens la vie [3], et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me*. Mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes [4] et de votre bonté paternelle : *Dominus autem absumpsit me*.

Grand Dieu ! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne ; faites-la croître avec son âge ; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *custodi innocentiam* [5].

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son âme ; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paraît être né avec lui ; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur ; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *et vide æquitatem*.

Qu'il règne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux ; que son titre le plus chéri soit celui de bienfaisant et pacifique ; il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des

1. Ps. 26, v. 10.

2. Adelaïde de Savoie.

3. Le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon.

4. *Sous l'ombre de vos ailes*. Belle image empruntée à la Bible.

5. Ps. 36. — Massillon commente ici l'Ecriture sainte à la manière de Bossuet.

princes qui lui ressemblent : *quoniam sunt reliquiæ homini pacifico*[1]. Recevez ces vœux, ô mon Dieu! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future! Ainsi soit-il.

1. Cette péroraison est pathétique, comme presque toutes celles du *Petit Carême*. Remarquez comme les sentiments exprimés par l'orateur sont en rapport avec les pensées développées dans le discours. Il est probable que Voltaire s'est inspiré de Massillon dans ce passage sur Louis XV :

Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre coupé jusque dans ses racines ;
Les enfants de Louis descendus au tombeau
Ont laissé dans la France un monarque au berceau.
De l'Etat ébranlé douce et frêle espérance !
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance.
Conduis ses premiers pas, cultive sous nos yeux
Du plus pur de mon sang le reste précieux.

Henriade, chant VII[e].

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME

SUR LE RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION

Et ecce apparuerunt illis Moïses et Elias cum Jesu loquentes.
En même temps ils virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec Jésus.
(Matth., XVII, 3.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Moïse, Elie, deux précurseurs de Jésus-Christ, viennent en ce jour lui rendre hommage au Thabor.

Proposition. A leur exemple, les grands doivent rendre hommage à la religion.

Division. Ils lui doivent un respect de *fidélité* figuré par Moïse (1re partie), et un respect de *zèle*, figuré par Elie (2e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Ils lui doivent un respect de fidélité :

Subdivisions. 1° Au nom de la reconnaissance : ils ont reçu plus que les autres, ils sont en quelque sorte les privilégiés de la Providence ; 2° au nom de la justice : Dieu leur demandera de ses dons un compte sévère ; 3° dans leur propre intérêt : la piété des grands peut seule rendre leur autorité aimable et durable ; 4° à cause de leur naissance, qui les prédispose au bien.

SECONDE PARTIE. Ils lui doivent un respect de zèle, c'est-à-dire, ils doivent protéger :

Subdivisions. 1° La majesté de son culte ; 2° la sainteté de ses maximes ; 3° le dépôt sacré de la vérité confié à sa garde.

Péroraison. Exhortation aux grands. Prière pour le jeune roi.

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte [1] rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ.

1. *La montagne sainte.* Le Thabor,

Moïse, ce Dieu[1] de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur.

Elie[2], cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvait faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévorait que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avaient été grands que parce qu'ils avaient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avaient figuré, et rendre à ce divin original[3] la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul, et dont ils n'avaient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, SIRE, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parce qu'ils sont les images[4] de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu, dont ils représentent la majesté, et respecter la religion, qui seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes; et un respect de zèle, représenté dans Elie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité[5].

Fidèles dans l'observance de ses maximes; zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Être né grand, et vivre en chrétien, n'ont rien d'incom-

1. *Ce Dieu de Pharaon.* La Bible elle-même donne ce titre à Moïse, parce qu'il agissait au nom de Dieu.

2. *Elie*, grand prophète, qui vivait au temps d'Achab et de Jézabel.

3. *Ce divin original.* Cette expression est expliquée par celle qui précède: *Celui qu'ils avaient figuré.* Le rapprochement de ces prophètes, figures du Messie, et des grands, images de Dieu sur la terre, est ingénieux.

4. Images de Dieu sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre,
Que leur grandeur doit éclater ?
J.-B. Rousseau. *Ode à la Fortune.*

5. Que Moïse représente particulièrement le respect, et Elie le zèle, cela est peut-être un peu subtil. Mais la division du discours n'en est pas moins complète et féconde : tous les devoirs des grands sont renfermés dans ces deux idées.

patible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion; ce serait dégrader l'Evangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis [1], de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars, et les puissants selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ : mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvait que leurs vices; il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes; que le crédit et l'autorité du siècle étaient inutiles à une doctrine descendue du ciel; qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devaient l'affermir; et que, si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis [2], elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples [3].

La loi de l'Evangile est donc la loi de tous les états [4]; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles vous avait destiné cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines [5]. Que lui aviez-vous fait pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume [6]? Ne sont-ils pas, comme vous, l'ou-

1. Tacite, Pline, Lucien, et surtout l'épicurien Celse, si bien réfuté par Origène; le philosophe platonicien Porphyre, Julien l'apostat.

2. *Si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis.* Presque tous les Pères de l'Église ont fait cette remarque.

3. Voici comment la fière éloquence de Bossuet a exprimé les mêmes idées : « L'Eglise a commencé par la croix et les martyres; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au père céleste. Quand après trois cents ans de persécutions, parfaitement établie et parfaitement gouvernée, durant tant de siècles, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme : venez, maintenant, ô Césars ; il est temps. » *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

4. *La loi de tous les états*, c'est-à-dire de toutes les conditions.

5. En effet, la providence de Dieu n'est pas seulement générale, elle est encore spéciale ; elle s'étend sur chaque homme en particulier, comme sur l'humanité tout entière.

6. *Un pain de larmes et d'amer-*

vrage de ses mains, et rachetés du même prix? N'êtes-vous pas sortis de la même boue? N'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? Le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée [1] qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence : ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur [2], pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence [3]. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous, a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas ! vous exigez de vos créatures [4] une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race.

tume. Belle expression empruntée aux psaumes.

1. *La source empoisonnée qui a infecté... Infecté,* de *inficere,* souiller. Pour bien comprendre la langue du XVIIe siècle, il faut souvent recourir à l'étymologie latine.

2. *Le poids du jour et de la chaleur ;* expression empruntée à l'Evangile. *Pondus diei et æstûs.* (St. Matth., ch. XX, v. 12.)

3. Energiques expressions. Argument *ad hominem,* sans réplique.

4. *Vos créatures,* ceux que vous avez élevés.

Quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles[1]!

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnaissance que tout ce qui nous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les murs de vos palais[2], sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur[3]! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même: ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude[4], et les débris de votre élévation[5] seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera[6] de nouveaux bienfaits; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres: mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence[7].

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères

1. Remarquez comme le style oratoire, par l'emploi des figures, donne de la force aux pensées.

2. *Sur les murs et sur les portes de vos palais.* Imitation d'un passage éloquent de saint Chrysostome dans le discours sur la disgrâce d'Eutrope: «Cette parole (*vanité des vanités, tout est vanité*) il faut l'écrire partout, sur nos murailles, sur nos vêtements, sur les places sur les chemins, etc. Et surtout, il faut la graver dans nos cœurs pour la méditer éternellement.»

3. *Ecrite dans votre cœur.* Expression biblique.

4. *Vos descendants expieront peut-être...* Prophétie qui ne devait pas tarder à se réaliser. Voyez de Maistre, *Considérations sur la France.*

5. *Les débris de votre élévation,* on dirait mieux de votre grandeur.

6. *Il vous accablera de nouveaux bienfaits.* Comparez avec ce vers de *Cinna :*

Je t'en avais comblé, je t'en veux ac-[cabler.

7. Ces trois substantifs donnent de la force à la pensée, et de l'harmonie à la période.

de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné [1]; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la reconnaissance qui vous y engage, plus tout allume [2] les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus[3]: la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs, sur quoi [4] prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles? Avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes; et elle adoucirait votre pénitence! Vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez trouver là-dessus, dans la religion, des exceptions qui vous soient favorables [5].

Quelle idée de la Divinité avons-nous, mes frères! quel Dieu de chair et de sang [6] nous formons-nous! Quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand [7], où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exercerait que des jugements favorables envers ces hom-

1. Cui multùm datum est, multùm quæretur ab eo. Saint Luc, ch. 12, v. 8.

2. *Plus tout allume*. Tour étrange.

3. *Il faut aux grands de grandes vertus*. Pensée frappante par sa simplicité et sa concision.

4. *Sur quoi*, fondés sur quel raisonnement.

5. Il y a entre le langage des prédicateurs et celui des philosophes du XVIIIe siècle cette différence que les premiers, tout en attaquant les vices des grands, ne ménagent pas dans l'occasion ceux du peuple, tandis que les seconds, en rappelant au peuple ses droits, oublient trop de lui rappeler ses devoirs. — D'ailleurs, Massillon ne parle pas devant le peuple.

6. *Un Dieu de chair et de sang*. C'est-à-dire semblable à nous, aussi petit que nous.

7. *Dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand*: Ces paroles rappellent le début sublime de Massillon dans l'oraison funèbre de Louis XIV: « Dieu seul est grand, mes frères! »

mes que nous appelons grands! ces hommes qu'il avait comblés de biens, qui avaient été les heureux de la terre, qui s'étaient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avaient vécu que pour eux-mêmes! et il s'armerait alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avait toujours affligé ! et il réserverait toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses[1] sur la terre, et qui souvent l'avaient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume ! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables[2].

Mais, SIRE, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageraient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes[3] !

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disait autrefois un jeune roi[4], que je deviendrai illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront ma jeunesse; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront ; que je serai aimé dans la paix et redouté dans la guerre : *Per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis*. C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *Per hanc disponam populum tuum justè, et ero dignus sedium patris mei*[5].

Non, SIRE, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'é-

1. *Nuits laborieuses*. Belle expression.

2. *Vous êtes justes, Seigneur, et vos jugements seront équitables*. Que de vivacité dans ce tour ! — On pourrait rapprocher de ce passage l'exorde tant cité de Bridaine : « Jusqu'ici, j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain. Qu'ai-je fait, malheureux ? j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ! Ah ! c'est ici surtout, où mes regards ne tombent que sur des riches, sur des grands, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, que je devrais faire retentir la parole de Dieu dans toute la force de son tonnerre, etc. »

3. Transition.

4. *Un jeune roi*. Salomon.

5. Sap., c. VIII, v. 13.

tendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance; mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus. Les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes : les peuples souffrent toujours des vices du souverain[1]. Tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade[2] : les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres : le gouvernement n'a plus de règle, quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions : le caprice et le goût forment les décisions que devait dicter l'amour de l'ordre; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence[3] de l'empire. Oui, SIRE, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur des sujets, et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, SIRE, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disait encore un sage roi[4], me sont venus avec elle, et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *et innumerabilis honestas per manum illius*[5]. Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois, qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban[6] et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez[7]; son élévation va lui creuser elle-

1. Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
HORACE.

2. *Tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade.* Pensée profonde.

3. *Le grand ressort de toute la prudence*, c'est-à-dire de la politique. Un peu vague.

4. Le même Salomon.

5. Sap., c. 7, v. 11.

6. Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Esther, act. III, sc. 9.

7. *Mais attendez :* tour familier et éloquent, à la façon de Bossuet.

même son précipice [1] : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès ; on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée ; il finira par l'ignominie. Dieu aura son tour [2], et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau [3].

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disait autrefois un prince juif à ses enfants, *cogitate generationes singulas* [4] ; et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine [5] ; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants ; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants [6] et efféminés, et que l'histoire des crimes et des excès des grands est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

1. Une *élévation* ne *creuse* pas. Bossuet a mieux dit, et plus simplement : « Considérons ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est cause. » *Or. fun. de Madame.*

2. *Dieu aura son tour.* Même remarque que tout à l'heure : *mais attendez.* Corneille :

En vain vous me montrez partout ce [vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et flo- [rissants.
Il étale *à son tour* des revers équita- [bles,
Par qui les grands sont confondus ;
Etc.

Polyeucte, act. IV, sc. 2.

3. *La gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.* Expression empruntée à la Bible. — Ici les rapprochements abondent. Nous citerons seulement ce fragment de Bossuet : « L'homme puissant tombera d'une grande chute, comme le cèdre du Liban. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine. Et l'on dira en levant les épaules : Est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre ? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder la terre ! Je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement ? »

Sermons.

4. Macch., c. II, v. 26.

5. Massillon parle comme Racine :

Le ciel même peut-il réparer les rui- [nes
De cet arbre séché jusque dans ses [racines ?

Athalie, act. I, sc. 1.

Qu'il soit comme le fruit en naissant [arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur [a séché.

Ibid.

6. *Princes fainéants.* On a donné ce nom aux derniers rois de la dynastie mérovingienne, qui abandonnaient toute l'autorité aux maires du palais.

Mais enfin, SIRE, en quoi [1] les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu que le peuple [2].

J'étais encore enfant, disait le roi Salomon, mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé, et je sentais que je devais à ma naissance une âme bonne et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes: *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum amimam bonam* [3].

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jettent dans le cœur des grands et des princes des semences et comme une tradition naturelle de vertu [4]. Le peuple, livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même: les bienséances, inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions: l'éducation fortifie le vice de la naissance ; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur [5]. et les sentiments ; il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Evangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre : la religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît faite que pour elles ; et il faut être grand, ou le devenir, pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grâce supplée à la nature; que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu ; que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple; que les vases de boue, entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence [6], et que tout chrétien est né grand, parce qu'il est né pour le ciel.

1. *En quoi.* Nous dirions aujourd'hui, plus lourdement peut-être : *Ce en quoi.* La Bruyère croit qu'il y a « avantage à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. » *De quelques usages.*

2. Ici l'orateur cherche à plaire, mais en disant toujours la vérité; et il prend habilement ses auditeurs par leur faible.

3. Sap., ch. VIII, v. 19.

4. *Une tradition naturelle de vertu.* Très-heureuse expression.

5. *Lui abattent le cœur.* Forte expression. — Mais Massillon, dans cette peinture du peuple, exagère.

6. *Des vases de gloire et de magnificence.* Expression empruntée aux Epitres de saint Paul.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang plus pur s'élève plus aisément [1], il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires : le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne saurait nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune [2] au dessus de la leur, et qui tiennent en leurs mains la fortune et la destinée publique. Le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une âme que la naissance destine à de grandes choses : la règle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la règle parmi les peuples. S'ils sont entourés de piéges, ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources : la nature toute seule a environné leur âme d'une garde d'honneur et de gloire [3] : enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu ; et ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice [4]. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes ; mais ils lui doivent encore un respect de zèle qui les rendent défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

1. *Un sang plus pur s'élève plus aisément.* Expression ingénieuse ; image tirée de la physique. Ce n'est pas l'habitude de Massillon. Aujourd'hui que les sciences naturelles sont plus cultivées, quelques orateurs, entre autres le P. Lacordaire, aiment à leur emprunter des images et des comparaisons. En voici une fort heureuse, par laquelle, il représente l'homme, sans la révélation, errant comme un *vaisseau* sans pilote sur l'immensité de l'Océan : « Que votre vaisseau est grand et magnifique ! Il a trois ponts ; il est armé de canons ciselés et puissants ; vous avez créé la poudre pour en porter au loin l'effet et appeler à vous tous les rivages. Mais, infortunés ! le silence seul vous répond ; le phare de votre raison ne vous apparaît jamais ; la terre vous fuit comme elle fuyait Colomb ! »

2. Cicéron : Quanta ista pecunia fuit, quæ potuerit hominem locupletem, minimè avarum, ab humanitate, a pietate, ab religione deducere ? *De Signis*, c. VI.

3. *Une garde d'honneur et de gloire.* Magnifique expression empruntée au cérémonial de la cour.

4. Tout ce passage respire une grande élévation morale. — En littérature, les mêmes pensées sont vraies, et seraient le commentaire de ce mot de Longin : Le sublime est le son d'une grande âme ; et de celui de Vauvenargues : Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. La Bruyère a dit à peu près dans le même sens : « Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. »

SECONDE PARTIE

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre[1] : tout ce qu'il a fait ici bas, il ne l'a fait que pour elle ; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin dans l'ordre des conseils éternels doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité ; les incrédules et les libertins[2] l'éprouvent et l'affermissent par les scandales : les justes sont les témoins[3] de sa foi ; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine ; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité[4].

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois ; c'est le devoir de tout fidèle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité, doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte[5]. Rien, Sire, n'honore plus la religion que de voir les grands et les princes confondus au pied des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la foi[6] : c'est à eux à opposer leurs hommages publiques et respectueux dans le temple saint aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paraître sans pudeur et sans contrainte au pied du sanctuaire, devant lequel les princes et les rois eux-mêmes

1. C'est sur cette pensée que repose l'ouvrage de saint Augustin : *De la cité de Dieu,* et le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. C'est la clef de la philosophie de l'histoire.

2. *Les libertins.* Ce mot ne signifiait au XVIIe siècle que libre penseur.

3. *Les justes sont les témoins de sa foi*, c'est-à-dire lui rendent témoignage ; prouvent par la sainteté de leurs œuvres la divinité de leur religion.

4. Ce dernier trait rattache le principe général, posé plus haut, au sujet du discours.

5. Cette manière de reprendre les subdivisions est particulière aux orateurs de la chaire.

6. Chaque jour tu le vois devant toi [prosterné,
Humilier ce front de splendeur cou- [ronné,
Et confondant l'orgueil par d'augustes [exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes tem- [ples.

Prologue d'Esther.

s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas ! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiraient souvent se dégrader en paraissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion ! Ils se font un interêt d'Etat de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle : l'Eglise est-elle donc moins intéressée[1] que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection[2]. Hélas ! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée ; et s'ils sont nécessaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler : de tous les besoins publics, c'est celui qui court le moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paraît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, on perd tous les jours de son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain[3] des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe et languit, si la religion du prince et des grands ne le[4] soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'Etat, où il importe au souverain de maintenir, et les dehors augustes de la religion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'église le respect et la soumission qui leur sont dus, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de

1. *Intéressé que*. Solécisme. Il faudrait *à ce que*... tournure d'ailleurs peu élégante.

2. Encore une preuve par les contraires. Massillon l'emploie sans cesse.

3. *Le pain de la parole* est une expression familière aux orateurs sacrés. Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei : voilà son origine.

4. *Le*, se rapportant à *tout* comme à un substantif, incorrection. De même dans la phase suivante : *C'est ici où*, pour *c'est ici que :* faute assez fréquente chez Massillon.

ceux de l'Etat; on ne respecte guère le joug des puissances quand on est parvenu à secouer le joug de la foi [1] ; et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte [2]; en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires [3] ; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles : elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté ; sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples ; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles [4]. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés [5]; ils prouvèrent non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission [6] : on devait les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables : ils respectaient le sceptre dans les mains même profanes et idolâtres; et ils auraient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion [7]. Aussi c'est à eux que le culte

1. M. de Maistre, dans une lettre remarquable à M. de Bonald, expose ainsi le plan des révolutionnaires. « Le christianisme ayant épousé la souveraineté en Europe, point de succès si on n'amène pas un divorce entre ces deux puissances. Nous ne pouvons pas attaquer directement la souveraineté, qui nous ferait pendre ; commençons donc par la religion, et faisons-la mépriser... Voilà ce que le roi très-chrétien a laissé faire dans ses propres Etats pendant plus d'un siècle : il s'en est bien trouvé. La première monarchie du monde mise en l'air est tombée par son propre poids, comme je tomberais si le fauteuil qui me soutient venait à s'anéantir sous moi. »

2. *Elle est née dans la révolte.* C'est ce que Bossuet démontre dans son histoire des variations.

3. *En ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes.* C'est ce qui explique l'intervention du pouvoir séculier dans les questions religieuses.

4. Mot bien connu de Tertullien dans l'*Apologétique*.

5. « Mitto vos sicut agnos in medio luporum. » (Saint Math., ch. x, v. 16.) Remarquez avec quelle habileté Massillon fond sans cesse l'Ecriture dans son style.

6. Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. » *Pensées.*

7. Comparez avec ce passage la seconde partie du *Sermon sur l'Unité de l'E-*

doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David[1] que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les Césars, sous l'Evangile, tirèrent l'Eglise de l'obscurité où les persécutions l'avaient laissée. Les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur règne en relevant celui du culte ; et les monuments publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et que nous respectons encore parmi nous[2], font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à soutenir la majesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes : il faut qu'ils apprennent aux peuples à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent ; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, SIRE, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires : c'est pour eux seuls[3] que Dieu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix justes dans Sodome[4], le feu du ciel ne serait jamais tombé sur cette ville criminelle. L'Etat périrait, le trône serait renversé, nos villes abîmées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe, si Dieu ne voyait encore au milieu de nous des serviteurs fidèles, s'il ne nous laissait encore une semence sainte, si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux[5], la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtait les foudres que la dissolution publique de nos mœurs aurait dû déjà attirer sur nos têtes :

glise, de Bossuet. Bossuet et Massillon parlaient à une époque d'intime alliance entre le trône et l'autel.— Cette alliance, l'Eglise peut s'en passer, beaucoup mieux que les rois.

1. *Les plus grands rois de la race de David :* Salomon, Josaphat, Ezéchias.

2. La cathédrale d'Aix, bâtie par Charlemagne ; la Sainte-Chapelle, par saint Louis.

3. *C'est pour eux seuls.* Question profonde et obscure, et qui touche au mystère de la prédestination des hommes. En quelque sens qu'on l'entende, il ne faut pas perdre de vue que Dieu accorde des grâces suffisantes à tous les hommes.

4. Lisez dans la Genèse, c. XVII, le Dialogue sublime de Dieu et d'Abraham.

5. *L'enfant auguste et précieux,* Louis XV. Remarquez avec quelle tendresse l'orateur en parle.

Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus [1]. Les princes, SIRE, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires et les monarchies, et le monde entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, SIRE, par un simple respect que les princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance ; ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui sont fidèles à Dieu [2] : c'est par les emplois publics ; l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui le craignent : c'est par des préférences ; les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne ; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteraient même nos rebuts et nos mauvais traitements ; c'est enfin par les grâces ; nos bienfaits ne sauraient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attachent.

Quel bonheur, SIRE, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété [3] ! Par eux [4] croissent et s'animent les talents utiles à l'église : par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles, destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales [5] du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par les ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés : par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnaissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts [6] et qui les rendent les héros de tous les siècles.

1. Ep. ad Rom., c. IX, v. 29.
2. Nouvel exemple et nouveau modèle d'épichérème.
3. Allusion fine et délicate au règne de Louis XIV.
4. Remarquez l'effet de la répétition.
5. *Arracher les scandales,* comme on arrache les mauvaises herbes : ce verbe est à lui seul une métaphore.
6. *Qui mettent la postérité dans*

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés sera, ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur aura déférés ; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée ; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore [1], de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes [2] où la valeur d'un côté, et la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques [3], sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion : mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité ; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles ; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu [4], et que, dès le temps même de Salomon [5], où le souvenir des merveilles du Seigneur en Egypte et dans le désert était encore si récent, ils proposaient déjà, contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité [6].

leur intérêt ; expression ingénieuse qu'on peut comparer à ce vers :

Tout le monde sera *du parti* de ses larmes.
Racine, *Britannicus.*

1. Louis XIV.

2. L'Hôtel des Invalides et la maison de Saint-Cyr.

3. *Publiques,* dans le sens latin, *aux frais de l'État.*

4. *Blasphémer qu'il n'y a point de Dieu.* Hellénisme plus vif que le tour français *dire en blasphémant que.*

5. Voyez dans la Sagesse, ch. v, v. 6, le langage des impies, terminé par ces mots : *Ergo erravimus.*

6. *Le langage vulgaire de l'incrédulité. Vulgaire*, c'est-à-dire *ordinaire, accoutumé*, dans le sens de l'adverbe latin *vulgo*; et non pas *commum, peu distingué. — L'incrédulité*, métonymie.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire; c'est un titre qui honore; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse[1]. Aujourd'hui, c'est un mérite qui donne accès auprès des grands, qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance, qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple[2], un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent[3]; et l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie[4]; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères! Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance : ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple : ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable; et Socrate[5]

1. *Tandis que la conscience nous le refuse. Le* est amphibologique, mais l'ironie est amère. Cet impie est celui de Boileau :

Qui fait l'homme intrépide, et tremblant de faiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse,
Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des faibles humains;
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde
Et règle le ressort de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout du moins, ce qu'il n'avouera pas.
Satire I.

Pascal a dit : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. » *Pensées.*

2. *Des princes du peuple.* Expression de l'Evangile pour dire les chefs.

3. *Dont nos mœurs rougissent.* Hardiesse heureuse. — Il est difficile de ne pas voir ici une allusion à Dubois.

4. Les grands seigneurs, en effet, par une imprévoyance qui leur coûta cher, s'étaient faits les patrons du philosophisme. — Ce passage est le tableau fidèle de l'état des esprits sous la régence.

5. Socrate, maître de Platon, calomnié et condamné comme athée, parce qu'il ne croyait pas aux dieux, mais à un seul Dieu, ordonna en mourant, pour témoigner son respect aux lois,

lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres auxquels ses citoyens[1] devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille ! et sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel, et on applaudit à l'impiété ! et, dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois[2], l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets ! Les vaines idoles auraient donc eu le ministère public[3] pour vengeur contre les savants et les sages, et le seul Dieu véritable ne l'aurait pas contre les libertins[4] et les insensés !

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être[5] par conséquent les premiers défenseurs ; éloignez l'impie d'auprès de vous ; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avilisse devant eux la foi de leurs pères ! Ce doit être, pour vous[6], manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez ; c'est un langage indécent qui blesse les égards et les attentions qui vous sont dus : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indi-

qu'on sacrifiât en son nom un coq à Esculape.

1. *Ses citoyens ;* nous dirions concitoyens.

2. Le roi de France ajoutait à son nom le titre de *roi très-chrétien.*

3. *Le ministère public.* Ces expressions ne s'appliquent plus aujourd'hui qu'aux magistrats chargés de surveiller l'exécution des lois.

4. *Les libertins.* Voyez la note 2 de la page 68.

5. *Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont les ancêtres en ont été... et dont vous devez être...* Voilà une phrase d'une marche pénible et d'une construction tout à fait vicieuse ; les pronoms conjonctifs *dont, et dont* se rapportent à des substantifs différents.

6. *Ce doit être pour vous.* C'est-à-dire à vos yeux, dans votre pensée. *Te judice.* — L'orateur doit toujours chercher à remuer dans le cœur de l'auditeur la fibre sensible. Massillon parle d'*honneur* à la noblesse : il voudrait l'attacher à la religion par le même sentiment qui l'attachait à la monarchie.

gnation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission[1] ; l'incrédulité est le vice des esprits faibles[2] et bornés : c'est tout ignorer que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi[3] ; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug[4], qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près ; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône ; que le zèle pour la défense de l'Église, qui coule en lui avec le sang[5], soit encore réveillé et animé par vos exemples ; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre[6] ; et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu ! devienne celle de l'Église ; que les troubles qui l'agitent[7] soient calmés avant qu'il puisse les connaître ; que la concorde et l'union, rétablies parmi nous, préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle ; que

1. Pascal a dit avec profondeur : « Un peu de science éloigne de la religion ; beaucoup de science y ramène. » *Pensées*.

2. La Bruyère commence son chapitre des Esprits forts par ces mots ; « Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? »

3. Voyez le passage fameux de Bossuet dans l'Oraison funèbre de la princesse palatine : « Qu'ont-ils vu ces rares génies ? » Vous trouverez les mêmes pensées, quelquefois les mêmes expressions, mais vous sentirez la différence des deux styles.

4. *Secouer tout joug ;* assonance désagréable.

5. *Un zèle qui coule avec le sang* présente un image étrange.

6. Mais les mœurs changeaient ; ce changement devait amener la tolérance politique.

7. *Les troubles qui l'agitent.* Le jansénisme.

son règne soit le règne de la paix et de la vérité; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire; et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages : *et puer parvulus minabit eos*[1]. Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions; et que s'ils entendent encore des clameurs[2] autour de l'arche[3], ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire. Ainsi soit-il.

1. Isaïe, c. XI, v. 6.
2. *Clameurs* se prend ordinairement en mauvaise part.
3. Allégorie. L'arche, c'est l'Eglise; les Philistins, les incrédules.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

SUR LE MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point.

(Luc., XI, 24.)

PLAN DU SERMON

Exorde. L'esprit immonde qui s'en va par les lieux arides chercher du repos, et qui n'en trouve pas, est l'image fidèle des grands.

Proposition. Sans la piété, plus les grands sont élevés, plus ils sont malheureux.

Division. Parce que leurs passions sont plus violentes (1re partie), et que l'ennui (2e partie), et la bizarrerie (3e partie) sont pour eux inévitables.

PREMIÈRE PARTIE. Leurs passions (l'amour du plaisir, l'ambition, la jalousie, l'orgueil) sont plus violentes, parce que tout les favorise.

DEUXIÈME PARTIE. L'ennui les dévore, parce que, d'un coté, ils se blasent vite sur les plaisirs, et que de l'autre ils ne connaissent pas les seules joies véritables, les joies de l'innocence.

TROISIÈME PARTIE. La bizarrerie, suite inévitable de leur état, les tourmente : témoin Saül.

Péroraison. Prière à Dieu pour le jeune roi : qu'il lui accorde la sagesse, source du vrai bonheur.

SIRE,

Cet esprit inquiet[1] et immonde, qui sort et rentre[2] dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu;

1. *Inquiet*, ennemi du repos.
2. *Qui sort et rentre :* grammaticalement il faudrait *et qui rentre*. L'orateur a pris, pour plus de rapidité, cette tournure un peu libre.

qui essaye de toutes les situations[1], et ne peut se plaire et se fixer dans aucune, qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides, qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité si envié du monde[2], et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, SIRE, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie. Ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera[3]. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos, et point de repos où Dieu n'est point[4].

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur. Au contraire, plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le sujet de ce discours[5]. implorons, etc. *Ave, Maria.*

SIRE,

Si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occuperait de place, et plus il serait heureux.

1. *Essaye de toutes les situations.* On a eu tort de retrancher *de* dans quelques éditions; ce mot peint mieux les tâtonnements de l'inquiétude.

2. *Si envié du monde,* (Invidenda aula. » Horace, *Odes*, l. II, ch. 10.

3. Endormi sur le trône au sein de la [mollesse,
Le poids de sa couronne accablait [sa faiblesse.

4. Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te. SAINT AUGUSTIN, *Conf.*, l. I, ch. 1. Comparez un magnifique passage de Pascal, trop long pour être cité ici. Intr. aux Pensées, p. VII. Il se termine ainsi : « L'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle. »

5. Remarquez avec quelle clarté le sujet est exposé dans cet exorde.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier serait sa possession et son partage, qu'il sentirait toujours qu'il se dégrade, et ne se satisfait pas en s'y fixant; tous les objets qui l'attachent ici-bas l'arrachent[1], pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude[2] dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation; et tout ce qui altère son union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Évangile[3], après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés[4], par la possession d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, un nouveau désir nous jette dans la même illusion; et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre mépris devient lui-même[5] l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La bassesse[6] de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe

1. Tous les objets qui l'*attachent* ici-bas l'*arrachent*. Allitération, figure qui fait de l'effet quand elle est bien employée, mais dont il faut user sobrement. Les rhéteurs du temps de saint Augustin, et saint Augustin lui-même, en ont fait abus.

2. *Une plaie de remords et d'inquiétude*. Expression hardie.— Remarquez comme Massillon reproduit heureusement sa pensée.

3. *Comme l'esprit de notre Évangile*. Celui dont il est question dans le texte.

4. *A peine détrompés*. Inversion.

5. *Tout ce qui... devient lui-même*. Mauvaise phrase. *Lui-même* ne peut se rapporter à un sujet indéterminé.

6. *La bassesse de sa fortune*. *Fortune* dans le sens de *condition*. Remarquez la corrélation de cette expression avec celles qui suivent : Un espace immense *au-dessus* de lui... Situations élevées où il ne peut *atteindre*.

bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes; plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône[1]. Le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les passions plus violentes. Oui, SIRE, les passions font tous nos malheurs; et tout ce qui les flatte et les irrite[2] augmente nos peines. Un grand voluptueux[3] est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille; ses désirs croissent avec ses crimes. Plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans[4] : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *et dulcedo*

1. Dans tout ce passage Massillon est poëte. Ses comparaisons sont aussi justes que riches. On reconnait la trace d'Horace :

...Timor et minæ
Scandunt eodem quo dominus, neque
Decedit æratâ triremi, et
Post equitem sedet atra cura.
Odes, l. III, ch. 1.

Et Boileau :

Le chagrin monte en croupe et galope [avec lui.

2. *Irrite*, c'est-à-dire excite. Nous avons déjà remarqué cette expression.

3. *Un grand voluptueux*. Un grand qui est voluptueux.

4. *Les Sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans*. Voilà ce qu'on appelle de l'*esprit*.

illius vermes[1]. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses désirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs[2], tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang : plus il est élevé[3], plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique; ses bienséances : plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures, sont cruelles; ses devoirs : parce qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non[4], Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains[5] aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez : le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur[6]; elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même ; les rois ne sont que les conducteurs des peuples[7] : ils ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur[8] dans nos annales; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants[9]; il semble que, n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui; loin de décorer nos

1. Job, xxiv, 20.

2. Gradation.

3. Epichérème.— Remarquez comme ces phrases sont artistement travaillées, et comme Massillon redouble admirablement sa pensée, et va toujours renchérissant.

4. *Non*. Expression plus logique que grammaticale, se rapportant plus à l'idée qu'à la phrase.

5. *Tout leur tend les mains*. Les mains de tout !

6. *Infecter* votre cœur, le souiller, de *inficere*.

7. *Les conducteurs des peuples*. Locution homérique.

8. *Un vide obscur*. Expression heureuse et spirituelle.

9. *Les rois fainéants*. On désigne sous ce nom les derniers rois de la dynastie mérovingienne.

histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser; et ils sont plus connus par les grands hommes[1] qui ont vécu sous leur règne que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas! le citoyen obscur[2] vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux[3], mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son âme est toujours aride et altérée, et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes[4].

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes[5]; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux

1. *Les grands hommes :* les maires du palais, qui gouvernaient de fait.

2. *Le citoyen obscur.* Tous les poëest ont exprimé ces pensées : Virgile, *Georg.;* Horace, *Auream quisquis mediocritatem;* Racan, *Stances sur la vie champêtre;* Malherbe; Racine, *Iphigénie :*

Heureux qui, satisfait de son humble fortune, etc.
Acte, I, sc. 1.

Voltaire, Delille, etc.

3. *Le loisir d'un esprit oiseux,* dans le sens du latin *otiosus,* et non dans le sens défavorable qu'on attache ordinairement à ce mot en français.

4. *Jouir de ses malheurs.* Expressions qui rappellent ce beau vers de Racine :

Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
Esther.

Et cet autre :

Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.
Phèdre.

5. *Dévorantes.* Epithète poétique. Remarquez dans le tableau qui suit le bel effet de la répétition.—Relisez la première satire d'Horace, où vous trouverez épars beaucoup de traits semblables à ceux que Massillon emploie ici.

des grâces qui tombent[1] à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine, de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique : les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman[2], est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures; enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes[3] : plus leur orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte[4] toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la

1. *Les grâces qui tombent à côté d'eux*. Belle image.

2. Massillon excelle à fortifier ses raisonnements par des exemples.

3. Encore une riche énumération, et un bel exemple d'épichérème, argument excellent pour prouver, et qu'à cause de cela Massillon emploie souvent.

4. *La plus légère douleur déconcerte*, c'est-à-dire trouble, dérange *toute leur félicité*.

condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent[1] le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes. L'excès des attentions[2] achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur[3] et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle[4].

Oui, mes frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, et ne lui laisse de sensibilité que pour la peine[5]. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! que l'élévation, qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

SECONDE RÉFLEXION.

Je dis leur ennui; et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

1. *Précipitent le reste de leurs années.* Très-belle expression.

2. *L'excès des attentions*, c'est-à-dire des soins minutieux.

3. *L'humeur*, c'est-à-dire la fantaisie.

4. C'est l'usage de Massillon de terminer une énumération par une pensée qui résume tout : on a sans cesse occasion de le faire remarquer.

5. *Ne lui laisse de sensibilité que pour la peine.* Fénelon : « La vieillesse viendra vous rendre insensible à tout, excepté à la douleur. » *Tél.*

Oui, mes frères, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout [1]. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui [2]. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques; c'est une vivacité d'ostentation [3]; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides [4], ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille : et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée; *et spes illorum abominatio animæ* [5].

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui [6], et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent [7]. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément [8] pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'âme; tout ce qui la souille l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac

1. *C'est comme leur ombre qui les suit partout.* Comparaison populaire, mais vive.
2. *Ils diversifient leur ennui.* Expression ingénieuse.
3. *Une vivacité d'ostentation.* Expression neuve et piquante.
4. *Insipides*, du latin *in, sapere,* sans saveur.
5. Job, c. XI, v. 20.
6. *Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui.* Quelle précision et quelle énergie !
7. *Tout est délassement pour un cœur innocent.* Il faut éviter les vers dans la prose.
8. *Agrément.* Mot très-employé au XVII[e] siècle, et qui disait plus qu'aujourd'hui.

et de Rébecca dans la cour du roi de Gérare[1], suffisaient à ces âmes pures et fidèles. C'était un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre[2] les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte. Les festins d'hospitalité faisaient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisait pour les délices de ces tables innocentes[3].

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur[4]; elle se répand[5] de là sur les objets les plus indifférents : mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous; il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les empoisonnera[6]. Raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset[7]; de toutes ces transformations il n'en sortira et résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu ! ce qui nous éloigne de vous est cela même qui devrait nous rappeler à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu ! parce qu'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et

1. *Gérare.* Ville où habitaient Abraham et Isaac, et qui fut plus tard comprise dans la tribu de Juda.
2. *Chanter sur la lyre.* David est l'auteur des psaumes. *Danser autour de l'arche sainte,* ce qu'il fit, dans un pieux transport, quand on transféra l'arche de la maison d'Obédedon à Sion.
3. Il y a de l'action dans ce passage. On songe à Fénelon. « Les bergers se virent plus heureux que les rois, et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. » *Tél.*
4. *Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur.* Pensée fine. Mais il y a une incorrection dans la phrase : on ne fait pas rapporter un article à un adverbe.
5. *Elle se répand,* image parfaitement en rapport avec ce qui suit : *la source de la joie véritable.*
6. A cause de « cet inexorable ennui, qui fait le fond de la nature humaine. » Bossuet, *Lettre sur les spectacles.*
7. Ces comparaisons, prises de la physique, ne sont pas dans la manière ordinaire de Massillon. (Voyez page 67, note 1).

le fond d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassassié, dit Job, son esprit paraîtra triste et agité ; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son âme : *Cùm satiatus fuerit, arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum* [1].

Telle est, SIRE, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes : leurs projets se détruisent les uns les autres [2] : et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer ; leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes [3]. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit-Saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, et investigabiles* [4]. On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant [5]; ils changent de sentier ; on s'égare avec eux, et on les manque encore [6] : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter [7] eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui les servent.

1. Job, c. XX, v. 22.

2. *Leurs projets se détruisent les uns les autres.* Racine :

Comme on voit tous les vœux l'un l'autre se détruire !
Phèdre.

3. Il y a dans tous ces détails une grande finesse d'observation, et une précision de style admirable. — Comparez le chapitre *Des grands*, dans la Bruyère.

4. Prov., c. V, v. 9.

5. Remarquez la vivacité du style.

6. *On s'égare avec eux et on les manque encore.* On les manque, expression simple et énergique, dans le goût de Pascal et de Bossuet.

7. L'antithèse ne vaut rien, parce que le verbe *porter* est pris dans deux sens différents : d'abord dans le sens de *subir, endurer*, puis dans celui de *supporter avec patience*.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire[1]. Quel homme aurait dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée, il s'était vu élever sur le trône : son règne avait commencé par des victoires : un fils, digne de lui succéder, semblait assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissaient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissaient comme un seul homme. Que lui manquait-il pour être heureux, si l'on pouvait l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connaît plus, et il ne se connaît plus lui-même. La harpe d'un berger[2], loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres. Il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paraissant au pied de son trône, et, s'en éloignant, il est encore plus sûr de déplaire. Touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnaît moins juste et moins innocent que lui; et le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils[3] l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourrait adoucir son humeur sombre[4] et bizarre : soins inutiles! lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort. Il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule[5] pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu; ils regardent comme

1. Modèle de narration oratoire.

2. *La harpe d'un berger*. David. « Quandocumque spiritus Domini (envoyé par le Seigneur) malus corripiebat Saül, David tollebat citharam, et percutiebat manu suâ. »

3. *Son propre fils*. Jonathas, fidèle ami de David.

4. *Humeur sombre*. Ce que nous appelons mélancolie, mot qui ne se trouve guère dans Massillon.

5. *Et il est assez crédule*. Pascal : « Incrédules les plus crédules. » *Pensées*.

une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées ; ils refusent au Très-Haut la connaissance de l'avenir et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles ; et ils ont la faiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse [1].

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvaient être heureux, ils le seraient au moins sur le trône. Mais quiconque, dit un roi lui-même [2], quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il [3] s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est* [4].

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout [5], et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes [6] : vos bizarreries deviennent l'unique ressource [7] de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur ; et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la

1. *Une pythonisse*, la magicienne d'Endor. Le trépied sur lequel s'asseyait la prêtresse de Delphes était couvert de la peau du serpent *Python*. De là le nom de *pythonisse*, donné à cette prêtresse, et par extension aux magiciennes.

2. Salomon.

3. Il y a deux sujets dans la phrase : *il* et *quiconque*. Incorrection, fréquente au XVIIe siècle.

Qui se dit gentilhomme, et ment [comme tu fais,
Il ment quand il le dit.
CORNEILLE, *Le Menteur*.

Cette incorrection est peut-être dans le vers de Corneille une beauté.

4. Sap. c. III, v. 11.

5. *Vos passions ayant essayé de tout ;* l'orateur personnifie les passions.

6. *Vous dévorer vous-mêmes*. Expression d'une remarquable énergie.

7. *Vos bizarreries deviennent l'unique ressource*, hardiesse heureuse.

ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli[1] dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu[2]. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quels fonds de chagrin et de caprice! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent ; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs [3].

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés; les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événements, et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources[4] des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux, et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile si Dieu n'est point avec elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs[5], et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disait autrefois un jeune roi[6], et qui dès l'enfance comme vous, SIRE, était monté sur le trône; Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre

1. *Vieillie dans...* métaphore souvent employée par Corneille.

2. *Inhabiles et au vice et à la vertu.* Boileau a dit de même :

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse [abuse.
Art poétique.

3. Massillon fait ici une profonde analyse du cœur humain.

4. *Les ressources des sens et des plaisirs.* Nous venons de rencontrer cette expression heureuse.

5. *Les premiers martyrs.* Les premières victimes.

6. Salomon.

peuple, et juge des enfants d'Israël. Au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône ; et en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo*[1]. Vous m'avez environné de gloire, de prospérité, d'abondance ; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés ; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids[2] de ma couronne : *Ut mecum sit et mecum laboret :* elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle[3] ; *et erit allocutio cogitationis et tædii mei*. Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ*. Les plaisirs finissent par l'amertume[4] ; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain[5], est le siége des noirs soucis : mais votre crainte et la sagesse ne laissent point de regret après elle : on ne s'ennuie point de les posséder ; et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elles : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium.*

Heureux donc le prince, ô mon Dieu, qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui

1. Sap., c. IX, v. 7 et seq. Admirez encore le bonheur avec lequel Massillon paraphrase l'Ecriture.

2. *Elle seule m'adoucira les soucis et le poids.* On *allége* un poids, on ne l'*adoucit* pas.

3. *Les ennuis que la royauté traîne après elle.* Image qui se trouve avec plus de tristesse, dans cette phrase de Bossuet : « L'homme marche au tombeau, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances brisées. » Voyez *Télémaque*, passim.

4. *Les plaisirs finissent par l'amertume.*

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid...

LUCRÈCE.

5. *Si vous n'y êtes assis avec le souverain.* Belles expressions.

regarde comme un malheur de commander aux autres s'il ne vous est pas soumis lui-même !

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement[1] au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois. Vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui, par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux[2], et des leçons d'un auguste bisaïeul[3] : réparez ces pertes par l'accroissement de vos grâces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père : que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde[4] et de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers[5] de votre protection. La faiblesse de son âge, et les grâces qui brillent déjà dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse[6]. Rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourraient menacer sa vie; et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte, qui seule fait le bonheur des peuples et des rois. Assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son âme et autour de son diadème pour lui en adoucir le poids ; qu'il

1. *Votre jugement*, c'est-à-dire discernement. — *Au roi, cet enfant de tant de rois.* C'est toujours Louis XV, à qui Massillon applique le verset entier du psaume.

2. *Un père pieux.* Le duc de Bourgogne.

3. *Un auguste bisaïeul.* Louis XIV, L'épithète d'*auguste* cache à peine ce que le mot de *bisaïeul* a de vulgaire.

4. *Les entrailles de votre miséricorde.* Expression biblique : *Per viscera misericordiæ Dei nostri.* Saint Luc, ch. I, v. 78.

5. *Singuliers*, dans le sens du latin *singularis*, c'est-à-dire *tout particuliers.*

6. *Nous arrachent tous les jours des larmes.*

O mon fils, de ce nom j'ose encore [vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez [aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop [justes alarmes.

Athalie, act. IV, sc. 3.

Cette péroraison est extrêmement touchante. — Pectus est quod disertos facit.

ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité [1] aux misères publiques; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre ! Ainsi soit-il.

1. *Qu'il ne sente... que par sa sensibilité...* Négligence.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum...

Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venait à lui...

(Joan., VI, 5.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Jésus-Christ fait éclater en toute occasion son humanité envers les peuples.

Proposition. A son exemple, les grands doivent être humains et bienfaisants.

Division. Cette humanité est le premier de leurs devoirs (1re partie), et l'usage le plus délicieux de la grandeur (2e partie).

Première partie. C'est le premier de leurs devoirs. Il renferme :

Subdivisions. 1° l'affabilité : c'est le vrai caractère de la grandeur; 2° la protection; sans cela, leur affabilité serait vaine; 3° les largesses : leur superflu est le patrimoine des pauvres.

Deuxième partie. C'est l'usage le plus délicieux de la grandeur, parce que :

Subdivisions. 1° C'est le seul agrément de la grandeur; 2° c'est sa gloire la plus durable.

Péroraison. Prière à Dieu pour que la bonté croisse avec l'âge dans le cœur du jeune roi.

Sire,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout était fait pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige, n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *Vidit turbam multam, et misertus est eis* [1].

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples [2]. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes [3].

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres [4].

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible ; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapprochent [5].

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes ; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands ; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur [6].

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands

1. Matt., c. XIV, v. 14.

2. Pertransiit benefaciendo. « Ses miracles tenaient encore plus de la bonté que de la puissance. » BOSSUET, *Disc. sur l'hist. univ.*, 2e partie.

3. Videns civitatem, flevit super illam. Saint Luc, ch. XIX, v. 41.

4. Nescitis cujus spiritus estis. Saint Luc, ch. LV, v. 9.

5. Sinite parvulos ad me venire. Saint Matth., ch., IX, v. 5.

6. *L'usage le plus délicieux de la grandeur*. Expression pleine de goût. — Remarquez la simplicité et la fécondité du plan.

seraient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux : ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples [1].

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits.

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits : c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence [2] ; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands ; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité [3]. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue [4], de s'enfler [5], de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil [6], de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort

1. Grandes et belles pensées. « Les bons rois sont les vrais pères des peuples ; ils les aiment naturellement ; leur gloire et leur intérêt le plus cher est de leur bien faire, et les autres n'iront jamais en cela si avant qu'eux. » Bossuet, *Lettre à Louis XIV*.

2. *Ils ne sont que les ministres de sa Providence*. Expression de saint Paul, *Epître aux Romains*. *Ministri enim Dei sunt*. La Bruyère : « Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir. » *Des grands*.

3. *Je dis l'affabilité*. Nous avons déjà fait nos remarques sur cette manière particulière à la chaire de reprendre les divisions.

4. *Ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue*. Le correctif était bien nécessaire.

5. *De s'enfler*. Image familière et expressive.

6. *L'enflure secrète de l'orgueil*. Cette

par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion[1], que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever[2], vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer[3] leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité[4] est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur éléva-

expression a été assez préparée pour être parfaitement claire.

1. On ne dit pas : *se flatter d'une persuasion.*

2. Allusion à la *Jacquerie,* guerre des paysans contre les seigneurs, pendant la captivité du roi Jean en Angleterre. Remarquez que Massillon emploie le mot *joug* dans le sens de *sujétion à une autorité légitime,* et non dans le sens figuré de *servitude.*

3. *Conjurer,* dans le sens du latin *cum jurare,* jurer ensemble. Il a d'autres acceptions en français.

4. *Il est vrai que l'affabilité.* « Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, cemme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. » *Or. fun. du prince de Condé.* Relisez tout le passage. La Bruyère : « La Fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier ; mais elle ne perd pas à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. » *Du mérite personnel.*

tion que par une noble simplicité : il se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche [1], croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres [2]; et, en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire [3] qu'il n'était pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes [4]; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache ; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près [5] : on couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil [6].

Aussi les plus grands hommes, SIRE, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme Thécuite [7] venait exposer simplement à David ses cha-

1. *Dans la bouche.* Nous dirions *à la bouche.*

2. *Mettent la fierté à la place des titres.* Expression pleine d'énergie.

3. *Quiconque... c'est-à-dire qu'il n'était pas.* Construction peu usitée.

4. *Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes.* Bossuet a dit de la reine d'Angleterre : « Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. » Et on a dit de Bossuet lui-même : « Rien n'est au-dessus ni au-dessous de cet homme. »

De Maistre, *Lettres.*

5. *On perdrait en se montrant de trop près.* Voyez page 98, note 4.

6. *Le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.* Expression pleine de justesse.

7. *Thécuite*, de Thécua, dans la tribu de Juda.

grins ; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône[1].

Nos rois, SIRE ; ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres[2], ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, SIRE, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables ; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance[3].

Ces princes invisibles[4] et efféminés, ces Assuérus, devant lesquels c'était un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants[5], n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves, séparés de tout commerce comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une es-

1. Modèle d'antithèse.

2. *La nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres.* Cela était vrai autrefois ; mais la révolution a changé nos mœurs.

3. La leçon est habilement mêlée aux compliments, qui servent à la faire passer.

4. *Ces princes invisibles.* Tous les rois orientaux ont vécu au fond de leur palais, pour rendre leur majesté plus redoutable.

5. Voyez l'*Esther* de Racine, acte II, scène 7 :

> Sans mon ordre on porte ici ses pas!
> Quel mortel insolent vient chercher le trépas ! etc.

pèce de valeur et de courage pacifique[1] : c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier[2].

D'ailleurs, SIRE, en quoi[3] les princes et les grands, qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux, sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort, ni étude : une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Ecriture, est la vie et la félicité des peuples, et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides : *In hilaritate vultûs regis, vita ; et clementia ejus quasi imber serotinus*[4].

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? N'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser[5] à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes[6]?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? Faut-il encore leur aggraver le joug[7] par le mépris et par une fierté qui en est si digne[8] elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? Faut-il encore les en faire rougir comme

1. *Courage pacifique.* Belle alliance de mots.

2. Voyez comme Massillon pénètre les replis secrets du cœur humain : quelle finesse d'analyse !—Remarquez encore son adresse à prendre son noble auditoire par la noblesse même des sentiments.

3. *En quoi les princes... c'est que.* Voyez notre remarque page 66, note 1.

4. *Prov.* c. XVI, v. 15. Massillon paraphrase admirablement l'Ecriture. Quelle poésie !

5. On peut signaler une nuance entre *dépriser* et *mépriser*. *Dépriser*, ne pas estimer, par indifférence ; *mépriser*, dédaigner formellement, avec réflexion. *Mépriser* eût été trop fort.

6. *Mérite-t-on le nom de grand quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?* Pensée profonde. Louis XIV s'est fait remarquer par un tact exquis. On sait à quel point Napoléon savait connaître et employer les hommes.

7. *Aggraver le joug.* Métaphore juste. *Aggraver*, rendre pesant, de *gravis*.

8. *Qui en est si digne. En* est amphibologique.

d'un crime? Et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables : c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût[1] : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touchés, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? N'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on[2] en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent : ils seraient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit[3], et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privi-

1. « Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité; de même les princes loués sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans, en seraient plus vains, s'ils estimaient davantage ceux qui les louent. »

LA BRUYÈRE, *Des grands*.

2. *N'est-ce pas déclarer que... quand on*. Tour de phrase négligé.

3. *A qui tout rit*. Peu harmonieux.

lége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! serait-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands[1], et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité[2], qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et ne nous rendait plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines[3].

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des faibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux; c'est à eux[4] à porter au pied du trône les plaintes et les gémis-

1. *Les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands :* « Il y a un pays (la cour) où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels... Le jeu de la cour est un jeu sérieux, mélancolique. » LA BRUYÈRE, *Des grands.*

2. *Mais l'affabilité.....* Délicieuses expressions.

3. Bel exemple d'*allitération* : si elle ne nous rendait plus *accessibles* à leurs prières que pour nous rendre plus *insensibles* à leurs peines. — Mais dans la même phrase, *ouvert* et *fermait* forment une antithèse de mauvais goût.

4. *Pour eux; c'est à eux...* Ces deux pronoms si près l'un de l'autre se rapportent à deux substantifs différents : négligence.

sements de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication[1], et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple[2].

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs ; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles ; grand Dieu ! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous ; vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres sur les géants ; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux ; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines[3].

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté[4] que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière[5] ; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

1. *Le canal de communication.* On employait volontiers cette métaphore au XVIIe siècle. Nous la retrouvons dans une lettre de Bossuet à M. de Bellefonds : « Je suis bien aise que mes lettres vous aient édifié. Dieu m'a donné cela pour vous, et vous en profiterez mieux que moi, *pauvre canal* où les eaux du ciel passent, et qui en retient à peine quelques gouttes. »

2. *Ne sont que les hommes du peuple.* Fénelon : « Ce n'est point pour lui que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples. C'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection. » *Tél.* V.

3. Ce passage est plein d'éloquence. — Toutes ces fortes images sont empruntées à la Bible.

4. *Porté*, c'est-à-dire *apporté*, *produit.*

5. Vive image empruntée encore à l'Ecriture.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance, forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère[1]? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout était fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court[2]. N'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement; vous avez reçu ici-bas votre récompense[3].

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités[4] de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même; vous êtes pour ainsi dire, leur providence visible[5] : ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur terre.

SECONDE PARTIE

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que

1. *Sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère.* Nous avons déjà rencontré ces belles expressions.

2. Racine a traduit le même passage de la Sagesse :

Rions, chantons, dit cette troupe [impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en [plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est [incertain;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de [la vie ;
Qui sait si nous serons demain?
Athalie, act. II, sc. 9.

3. *Vous avez reçu ici-bas votre récompense.* « Receperunt mercedem suam, vani vanam, » dit saint Augustin (sur le ps. 118). Bossuet s'est servi de ces expressions dans le passage suivant du sermon sur la profession de Mme de la Vallière : « Ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur, et tous ces hommes ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs. »

4. *Les ressources et les facilités.* C'est la même chose.

5. *Leur providence visible.* Remarquable expression.

le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand[1], il ne mérite pas même d'être homme[2]. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas.*

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur[3]. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il me semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères;

1. *Quiconque... il n'est pas né.* Encore un double sujet. Nous avons déjà fait remarquer que cette tournure était permise au XVIIe siècle.

Qui se dit gentilhomme et ment [comme tu fais,
Il ment quand il le dit.

CORNEILLE, *Le Menteur.*

2. *Il ne mérite pas même d'être homme.* Mot énergique, qui rappelle le beau vers de Térence :

Homo sum, humani nihil à me alie- [num puto.

3. Selon sa méthode, Massillon va encore ici recourir à un contraste heureux.

que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages[1]? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier[2] à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins[3] qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez[4], dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices; la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide[5] et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie[6], mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job[7], que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit

1. Remarquez quelle vivacité l'interrogation donne ici au raisonnement.

2. Il faudrait *se multiplier*.

3. *Ce sont des témoins*. Racine :

Triste destin des rois! esclaves que [nous sommes,
Et des rigueurs du sort et des dis- [cours des hommes!
Nous nous voyons sans cesse assiégés [de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer [le moins.

Iphigénie, act. I, sc. I.

4. *Vous vous édifiez des solitudes*. Hardiesse biblique. *Qui ædificant sibi solitudines*. Job, XIII.

5. Comparez ce passage avec un autre du sermon précédent (*seconde réflexion*) : vous verrez comment Massillon se répète sans se copier.

6. *Ils vous montreront la joie*, etc: Expressions délicates.

7. Job, c. V, v. 3.

éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands[1], vous goûterez la véritable douceur de votre état; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre[2] qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seuls. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir[3]. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs[4], le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, SIRE, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces[5]? que serait la puissance des rois, s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls? Une triste solitude, l'horreur des sujets, et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir[6]; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison. Outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant[7] de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre ; *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris*[8].

Non, SIRE, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les

1. *Le plaisir d'être nés grands.* On peut opposer ces paroles au sarcasme de Beaumarchais sur les grands *qui se sont donné la peine de naître.*
2. *Montre,* ostentation.
3. Melius est dare quàm accipere.
4. *Le long usage...* Nous retrouvons les mêmes expressions dans M. de Frayssinous : Vous êtes jeunes, pour la plupart; votre cœur n'est pas desséché par les calculs de l'intérêt, ni endurci par le long usage des plaisirs. » *Conf. sur l'existence de Dieu.* — Remarquez l'onction de ce morceau.
5. *Faire des grâces,* c'est-à-dire en accorder.
6. *C'est l'usage de l'autorité.* Combien de fois ces idées sont reproduites, et toujours sous une nouvelle forme ! Mais elles reviennent peut-être trop souvent.
7. *Nous paye comptant.* Expression familière, qui passe à cause de sa justesse.
8. *Eccl.*, c. III, v. 19.

talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains, et les peuples n'aiment guère, dans les souverains, que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang[1]; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires[2].

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux n'est environné que de la joie et de l'abondance : il ne faut point élever des statues et des colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze[3], parce que l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort[4]. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation[5] qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais, de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez

1. Massillon a déjà dit : Sa gloire sera toujours souillée de sang.

2. Il y a ici peut-être une allusion aux larmes de Titus sur Jérusalem.

3. *Un monument plus durable que le bronze.* « Exegi monumentum ære perennius, » disait Horace de ses odes.

4. Fortis est ut mors dilectio. *Cantique des cantiques.*

5. *Le premier choix de la nation.* Massillon ne prévoyait pas quelle application la révolution allait faire de cette doctrine.

par gagner les cœurs de vos sujets; cette conquête vous répond de celle de l'univers[1]. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert; ils veulent l'établir roi sur eux : *ut raperent eum, et facerent eum regem*[2]. Ils lui dressent déjà un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda ses ancêtres; ils ne reconnaissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne serait ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient; ce serait les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu! à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux présages semblent nous le promettre; la clémence et la majesté, peintes sur le front de cet auguste enfant, nous annoncent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu! ces premiers gages de notre bonheur : rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre[3]. Il ne voulait régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos misères étaient ses misères, nos afflictions étaient les siennes, et son cœur ne faisait qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux! que la douceur et la majesté de son front soit toujours une image de celle de son âme! que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-

1. *Cette conquête vous répond de celle de l'univers*. Hyperbole oratoire.

2. Joan., c. VI, v. 13.

3. Le duc de Bourgogne, « prince sage et juste, dit Voltaire, né pour rendre les hommes heureux, » mourut à l'âge de 32 ans.

Ostendent terris hunc tantum fata.
VIRGILE, *En.*, VI.

Voltaire a imité ce vers en y ajoutant une périphrase banale :

Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, *ouvrage de vos mains*.
Henriade, VII.

même cher à son peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION

SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

Hic erit magnus.
Il sera grand.
(Luc., I, 32.)

PLAN DU SERMON

Exorde. La véritable grandeur est celle de Jésus-Christ

Proposition. A l'exemple de Jésus-Christ, les grands doivent avoir :

Division. Une grandeur de sainteté (1re partie), une grandeur de miséricorde (2e partie), une grandeur de perpétuité et de durée (3e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Une grandeur de sainteté. Notre titre de chrétien fait notre grandeur véritable ; mais pour être véritablement chrétien, il faut l'être par ses œuvres. Cette naissance selon la foi est infiniment au-dessus d'une naissance même royale.

SECONDE PARTIE. Une grandeur de miséricorde ; c'est-à-dire que les grands doivent, à l'exemple de Jésus-Christ, apporter la liberté, la paix et l'abondance.

TROISIÈME PARTIE. Une grandeur de perpétuité ; la grandeur qui passe, la gloire qui finit n'est rien ; mais les bienfaits des grands leur survivent : ils doivent donc immortaliser leur gloire par des bienfaits.

Péroraison. Prière à Dieu pour que le jeune roi soit le père de son peuple.

SIRE,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires [1] et des prospérités temporelles ; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics ; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages sinis-

1. *Ne réveille que des victoires*, c'est-à-dire, n'éveille que des idées de victoire. Négligence.

tres [1], qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange [2] annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme [3].

Jésus-Christ sera grand, parce qu'il sera le Saint, et le Fils de Dieu, *Sanctum vocabitur Filius Dei* [4]; parce qu'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum* [5]; parce que son règne ne finira plus, *et regni ejus non erit finis* [6]. Tels sont les caractères de sa grandeur; une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité que les princes et les grands doivent la chercher ; ils ne seront grands comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils seront saints [7], qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles, c'est-à-dire qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée [8].

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

L'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de

1. *Comme des présages sinistres.* Métaphore tirée des comètes, dont l'apparition fut longtemps regardée comme un pronostic de calamités.
2. *L'ange.* C'est Gabriel.
3. *Et Dieu ne parle point comme l'homme.* Comparez ce tour avec le fameux exorde du sermon pour le jour de la Toussaint. « Heureux, vous dirait le monde, le roi... Mais, Sire, l'Evangile ne parle pas comme le monde. »
4. Luc., c. I, v. 35.
5. Matt., c. I, v. 21.
6. Luc., c. II, v. 33.
7. *Ils ne seront grands qu'autant qu'ils seront saints.* « Sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? » « La piété est le tout de l'homme. » Bossuet. *Ex. de l'Or. fun. du pr. de Condé.*
8. Ces trois idées forment la subdivision du discours. Massillon, faisant des instructions continues à un même auditoire, n'avait pas besoin d'un long exorde ; il est entré immédiatement dans son sujet.

Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand, parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines; il est grand, parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu, d'où il est sorti; et le grand mystère de ses voies éternelles[1], qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde[2]. On oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux[3]. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; et cet amas de gloire[4] dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable[5].

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne pos-

1. *Le mystère de ses voies éternelles* : sa génération éternelle. Egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis; quelquefois cette expression *les voies de Dieu* signifie les desseins de la Providence.

2. Voyez Juvénal, *Sat.* 8. — Boileau, *Sat.* 5. Molière, *Don Juan,* IV, v. 6. La Rochefoucauld : « Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les soutenir. » *Maximes.*

3. Massillon ici imite Boileau :

Ce long amas d'aïeux que vous diffa- [mez tous,
Sont autant de témoins qui parlent [contre vous.

Et Boileau lui-même imite Juvénal :

Incipit ipsorum contrà testare paren- [tum
Nobilitas, clarumque facem præferre [pudendis.

4. *Cet amas de gloire:* Boileau a dit aussi :

Que sert ce vain amas d'une inutile [gloire?

5. La honte *flétrit*, un poids *accable* : les deux expressions sont justes.

sèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines [1].

Sans doute une haute naissance est une prérogative à laquelle le consentement [2] des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage ; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire [3], ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur ; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite ; mais elle manque [4], et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux [5] ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne [6].

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce [7] et de son esprit qu'il y a mis lui-même ?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus

1. Autant de traits que de mots. Ce beau passage, plein de tristesse chrétienne, doit nécessairement être rapproché d'un fragment de la péroraison de l'Oraison funèbre du prince de Condé, d'où Massillon s'est peut-être inspiré : « Jetez les yeux de toutes parts, etc. » Le dernier trait de notre orateur : ils peuvent produire *plus de titres* que les autres hommes *de la vanité des choses humaines*, rappelle *ces colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant.* Massillon est ici bien éloquent, mais Bossuet est incomparable.

2. *Le consentement des nations*, dans le sens du latin *consensus*, le sentiment unanime.

3. *Un engagement à la gloire.* On disait au moyen âge : *noblesse oblige.*

4. *Elle manque.* — *Deficit.*

5. *Des hommes nouveaux.* — A Rome, les hommes nouveaux, *novi homines*, étaient des hommes nouvellement parvenus aux honneurs. Massillon, on le voit, entend autre chose.

6. *Et la roture pour notre personne.* Toujours un trait énergique pour terminer.

7. *Que les dons de sa grâce*, transition heureuse qui rattache la pensée que Massillon vient de développer : *Notre naissance temporelle n'est rien*, à celle qu'il va exposer à présent : *notre naissance, selon la foi, fait le plus glorieux de nos titres.*

glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu [1], et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres, que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, SIRE, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne [2] et le plus saint de vos prédécesseurs [3] n'allait pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, SIRE, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *ut filii Dei nominemur et simus* [4]. Si les enfants des rois dégénérant de leur auguste naissance, n'avaient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se proposaient la fortune [5] d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur, et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connaissent rien de plus que de ramper dans la boue [6] et d'être confondus par leurs sentiments et leurs occupations avec la vile populace, quel opprobre pour leur nom et pour la nation qui attendrait de tels maîtres!

1. Ce passage, ramarquable par la chaleur du style et la grandeur des pensées, n'est que le beau développement de ce texte de saint Paul : Filii Dei sumus; si Filii, et hæredes; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. »

2. Les rois de France s'honoraient du titre de *rois très-chrétiens*.

3. Saint Louis. On sait qu'il signait quelquefois *Louis de Poissy*, en mémoire de son baptême.

4. Joan., Ep. I, c. 3, v. 1.

5. *La fortune*, la condition, l'état *d'un vil artisan*. *Vil* est hyperbolique. Il ne faut pas prendre toutes les expressions d'un orateur à la lettre.

6. *Ramper dans la boue*, c'est-à-dire, dans le vice, métaphore énergique.

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu, quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle[1]. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel[2]. La première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu[3]. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans votre majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne serait rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel[4] vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes[5]; si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tâche qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes : si le monde exige tant des enfants de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel? Quelle innocence, quelle pureté de désirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus[6] des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas

1. *Les enfants du siècle*, ceux qui vivent conformément aux maximes du monde.

2. *L'autre vous rend héritier d'un royaume éternel.* Les auteurs mystiques ont beaucoup cité cette parole d'une pauvre femme à qui on parlait de sa pauvreté : moi, pauvre, moi, la fille d'un grand roi et l'héritière d'un grand royaume ! — Le christianisme, on ne saurait trop le remarquer, élève les âmes, sans les enorgueillir.

3. Ces antithèses, dans les bornes où Massillon s'arrête ne sont pas à blâmer.

4. *Lequel*, au lieu de *qui*, déjà employé dans la phrase. On en trouve des exemples :

Car goûte bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, *lequel* est des plus forts.
Molière.

5. Raisonnement heureux, tiré de *la personne* même à qui Massillon s'adresse.

6. *Supériorité au-dessus* : pléonasme. Supériorité sur.

éternel ! Qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine ! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur.*

SECONDE PARTIE

Mais, en second lieu[1], il y sera grand, parce qu'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum;* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction ; et il vient rompre nos chaînes, et nous mettre en liberté[2]. Nous étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses et il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre concitoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance. Nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu, dans ce monde ; et il vient être[3] notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était souillé, fortifier ce qui était faible, sauver ce qui était perdu, réunir ce qui était divisé. Quelle grandeur ! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur[4] où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doivent aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse

1. *Premier caractère... mais en second lieu.* Transition brusque, usitée dans la chaire.

2. *Rompre nos chaînes et nous mettre en liberté;* c'est la même chose : redondance.

3. *Et il vient être notre loi.* Simplicité de style remarquable.

4. *Et telle est la grandeur...* Tour familier à Massillon. Voyez l'exorde de ce sermon : *Et voilà les caractères de la véritable grandeur.*

que ce funeste libertinage [1], et la règle des mœurs [2] est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle [3] encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre [4]. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance [5], le gouvernement n'a plus de règle ; chacun veut être à lui-même sa loi ; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance ; et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité [6], et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, SIRE, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois [7]. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets ; mais vous ne pouvez [8] en disposer que selon les lois. Vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai ; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même. Vous ne commandez pas à des esclaves [9], vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée

1. Ce funeste *libertinage*. Ce mot est employé dans le sens d'*indépendance d'esprit*, comme dans cette phrase de Pascal : « Il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en est bien qui ne croient pas, mais par *libertinage*. » *Pensées.*
Molière :
Je le soupçonne encore d'être un peu [*libertin*,
Je ne remarque pas qu'il hante les [églises.

2. *Et la règle des mœurs...* La loi ; *Et* a le sens de *tandis que*. Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.* emploie la même périphrase pour désigner les lois.

3. *Ce n'est pas celle... qui veut partager celle.* Ces deux pronoms se rapportent à deux substantifs différents : négligence.

4. *L'anéantir et l'éteindre.* Eteindre plus faible qu'*anéantir* aurait dû être placé avant.

5. *Le point fixe de l'obéissance.* Expression très-juste.

6. *Et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux...* Bossuet. « Le respect des majestés est nécessaire au bonheur des sociétés. » Grande parole.

7. *La liberté que les princes doivent :* ces mots, dans la bouche d'un orateur sacré, sont l'indice du changement qui se faisait alors en France dans les idées.

8. Vous *ne pouvez* en disposer. Massillon veut dire : vous ne devez.

9. Vous ne commandez pas à des esclaves. « Le respect des Perses pour l'autorité royale allait jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêlaient de l'adoration, et paraissaient plutôt des esclaves que des sujets. C'était l'esprit des Orientaux, et peut-être que le naturel vif et violent de ces peuples demandait un gouvernement ferme et absolu. » BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. univ.*, 3e partie.

sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes[1] à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point[2] d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus les rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un règne long et glorieux[3] l'avait affermie; sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes. Cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, SIRE, qui doit régner sur les peuples[4]. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres[5] quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage

1. On voit qu'au fond, malgré ses idées libérales dont il ne se rend pas bien compte, Massillon entend la monarchie comme l'entendait Bossuet : réciprocité de devoirs entre le roi et les sujets, mais point d'autre garantie pour les sujets que la conscience du roi.

2. *Et que plus son amour ne connaît point... plus...* Construction pénible, mauvaise.

3. *Un règne long*, de 1643 à 1715, 72 ans; *et glorieux*, au moins jusqu'aux grands désastres des dernières années, et même alors, la belle contenance de Louis XIV en face de l'Europe conjurée la montre *grand* jusqu'à la fin.

4. *C'est la loi qui doit régner sur les peuples.* « La liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, » BOSSUET. Mais, ainsi que le roi absolu, les Grecs n'avaient contre la loi d'autre barrière qu'eux-mêmes. Peut-être y a-t-il excès dans les deux systèmes; comme le dit le comte de Maistre, on est entre deux abîmes. Peut-être y a-t-il un milieu.

5. *Les hommes croient être libres.* Ils le sont réellement, autant qu'ils peuvent l'être. Massillon fait entendre qu'il ne faut pas vouloir une liberté illimitée.

de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent [1] : ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et, quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes [2].

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants; un Jupiter, roi de Crète; un Osiris, roi d'Egypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples, et les avaient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif qu'il dégénéra même en culte [3].

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire [4], si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publiques. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes [5]; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont

1. *Les passions, les volontés injustes... loin de l'étendre, l'affaiblissent.* « Louis XIV s'étant permis un jour de dire devant quelques hommes de sa cour qu'il ne voyait pas de plus beau gouvernement que celui du Sophi (le Sultan), le maréchal d'Estrées, qui avait été longtemps ambassadeur à Constantinople, eut le courage de lui répondre : oui, sire; mais j'en ai vu étrangler trois dans ma vie. » De Maistre, *Du Pape.*

2. Voyez le sermon précédent.

3. *Il dégénéra en culte.* Expression hardie et très-juste.

4. *Mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire.* Tour spirituel et élégant.

5. Massillon analyse finement la pas-

les sources secrètes ; car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux, et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux ; mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, SIRE, un prince qui n'a eu que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui ; il n'a rien fait pour ses peuples ; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets ; il aura conquis des provinces étrangères ; mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets [1].

Mais, SIRE, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité [2] ; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples [3], qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets [4] ; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son État, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place [5], réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes ; rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité, qui en perpétuent le respect parmi

sion subtile de l'amour-propre ; mais il faut prendre garde ici de ne rien exagérer, et ne pas en venir, comme la Rochefoucauld, à douter de toute vertu.

1. Ces antithèses sont communes, et reviennent trop souvent.

2. Il y a trop de *qui* dans cette phrase.

3. *L'homme de ses peuples.* Voyez page 104, note 2.

4. *Que ses trésors les plus précieux...* Massillon s'est souvenu peut-être de la belle réponse du martyr saint Laurent au persécuteur, en lui montrant les pauvres : « J'ai promis de vous livrer les trésors de l'Eglise, les voilà. »

5. *Maintenu chacun à sa place*, à la place qu'il occupe dans la hiérarchie de l'État. La révolution a bien porté atteinte à cette hiérarchie.

les peuples ; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets[1] ; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpetuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles[2].

Non, Sire, ce ne sont pas les statues[3] et les inscriptions qui immortalisent les princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants ; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours[4].

1. Le malheur des temps a forcé le pouvoir de substituer à cette protection de l'Eglise la tolérance politique.

2. Voilà une belle poésie et digne de Racine ; mais si Massillon mettait quelquefois, comme disait Voltaire, les vers de Racine en prose pieuse, ne pourrait-on pas dire que Voltaire, de son côté, a mis quelquefois en vers la prose de Massillon ? Les vers suivants en sont la preuve :

Le vieillard expirant
De ce prince à ses fils fait l'éloge en pleurant ;
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux la bonheur de leurs pères,
Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

3. *Ce ne sont pas les statues.* « Dès les premiers temps, les Romains eurent des statues pour honorer soit les dieux, soit les hommes. On voulut que le plus grossier plébéien pût reconnaître au premier coup d'œil les citoyens recommandables : voilà pourquoi le forum romain fut choisi de préférence pour cette espèce d'apothéose des vivants, et sur cette place les lieux les plus célèbres, tels que les *rostres* et le *comitium*. S'il fallait compter toutes les statues qu'on y voit, on en trouverait un nombre considérable. Il serait peut-être plus difficile encore d'énumérer toutes celles qui n'ont fait que passer sur cette place célèbre, le temple, tout à la fois, et les gémonies de quantité d'illustrations humaines. » Dezobry, *Rome au temps d'Auguste*.

4. Voyez comment Massillon a exprimé les mêmes pensées dans le discours précédent, page 109 : Est-il pour les princes, etc.

TROISIÈME PARTIE

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *Et regni ejus non erit finis*. Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance. Les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours[1] pour nous à son père : il sera même le prince de l'éternité[2], il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'église triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus ; c'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire était le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles[3]. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge[4] ; on ajoute encore cette vaine décoration[5] à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler : on en voit presque rougir[6] les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les

1. *Qui s'offre toujours*, au sacrement de l'autel.

2. *Il sera le prince de l'éternité.* Expression biblique qu'il ne faudrait pas transporter dans un sujet profane.

3. *Il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles.* « Le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. » BOSSUET, *Orais. fun. de Madame.*

4. *D'un reste d'éloge*, se rapporte à *on honore*. Il y a de la poésie dans cette image.

5. *Cette vaine décoration*, la pompe funèbre. Bossuet : « Nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. » (*Or. fun. de Madame.*)

6. *On en voit presque rougir les monuments.* Métaphore d'un goût douteux.

désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros; et les éloges mercenaires [1], loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et malgré la gloire de Marignan [2], on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur [3] sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants. C'est là que la postérité toujours équitable, ou les dégrade [4] d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs, et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir; c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel comme le règne de Jésus-Christ : *Et regni ejus non erit finis*.

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce

1. *Les éloges mercenaires*. Le mot *mercenaire*, qui ne se dit ordinairement que des personnes, est appliqué ici aux *éloges* d'une façon neuve et hardie. — Massillon a dit plus haut : Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes.

2. François Ier, vainqueur des Suisses à Marignan, en 1515.

3. Louis XII, surnommé le Père du peuple.

4. *Les dégrade*, dans le sens étymologique du mot (*de gradu*), comme dans Bossuet : « Les plus grands rois, dégradés à jamais par les mains de la mort. » (*Or. fun. de Madame.*)

ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs : Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes[1] qui venaient de la part de Dieu, l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses, et les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que, dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires, que vous deviendrez un grand roi ; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire ; et que ces mêmes paroles si souvent portées à vos oreilles trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins, et vous serez un grand roi ; et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour

1. Le prophète Nathan avertit David de sa faute, par le mot sublime : *Tu es ille vir*... Voyez page 32, note 7.

ainsi dire, bons sujets [1], il faut que les souverains, en naissant, naissent bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous [2] : SIRE, l'amour ne peut se payer que par l'amour ; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois; leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples; ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes [3]. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets; d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, SIRE, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba [4] le disait de Salomon : Heureux [5] ceux qui le virent, et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! Heureux l'âge qui montre à la terre un si bon maître! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples ; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie. Son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes. Il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achève [6]. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé; et que cette prière, si souvent ici renouve-

1. *Bons sujets.* Cette expression, triviale maintenant, était alors du style noble.

2. *Vous voyez tous les cœurs voler après vous.* Massillon imite Racine :

Leur sombre inimitié ne fuit pas mon visage.
Je vois voler partout les cœurs sur mon passage.
Britannicus.

3. *Ce sont eux qui perpétuent....* Massillon l'a déjà dit bien des fois.

4. La reine de Saba (en Arabie) vint visiter Salomon, qu'elle trouva encore au-dessus de sa renommée.

5. *Heureux ceux...* Prosopopée touchante : c'est l'onction de Fénelon.

6. *Il n'est pas encore sorti.* Métaphore empruntée à l'art du statuaire ou du potier.

lée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée !

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles[1] ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité ; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt[2], voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce ; et que tous les cœurs, déjà réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde au pied des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu ! de ces traits[3] heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples ; que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe ; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé[4], en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale, que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare. Il est comme Moïse[5], l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race ; qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple ; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire. Ainsi soit-il.

1. *Que les esprits rebelles ne trouvent plus de protection que dans l'unité...* Allusion à la révocation de l'édit de Nantes.

2. *A la conservation du dépôt* de la foi. Mais les idées étaient changées, et la tolérance politique allait devenir une nécessité.

3. *Ces traits heureux. Traits,* expression familière aux écrivains du XVIIe siècle.

4. Massillon aime à revenir sur ce souvenir touchant. Le jeune roi ayant été atteint d'une maladie dangereuse, la désolation avait été générale. Bientôt aux gémissements et aux alarmes succédèrent des transports de joie : l'habile médecin Helvétius lui avait rendu la vie. Chacun voulut s'assurer de cette guérison. Le duc d'Orléans présenta Louis XV au peuple assemblé : on le salua avec enthousiasme : l'allégresse publique fut au comble ; elle se manifesta pendant plusieurs jours par des fêtes.

5. *Comme Moïse ;* très-heureux rapprochement. Moïse, exposé sur le Nil, fut miraculeusement sauvé des eaux.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

(Joan., VIII, 54.)

PLAN DU SERMON

Exorde. La gloire de Jésus-Christ, si au-dessus de toute gloire, ne serait rien cependant, c'est lui qui nous l'atteste, s'il ne la rapportait à son père.

Proposition. De même la gloire humaine, si elle n'est rapportée à Dieu, n'est rien.

Division. Cette gloire, le monde la fonde sur la probité, sur les talents, sur les succès; or la probité (1re partie), les talents (2e partie), les succès (3e partie), sans la crainte de Dieu ne sont rien.

PREMIÈRE PARTIE. La probité, sans la crainte de Dieu, n'est rien parce qu'elle est : 1° ou fausse; 2° ou peu sûre.

SECONDE PARTIE. Les talents ne sont rien, parce qu'ils deviennent dangereux : 1° ou à ceux auprès de qui on en fait usage, conquérants, hérésiarques, poëtes, politiques ; 2° ou à ceux qui les possèdent.

TROISIÈME PARTIE. Les succès ne sont rien, parce que : 1° ou ils viennent du crime; 2° ou ils ne sont eux-mêmes que des crimes éclatants.

Péroraison. Prière à Dieu pour le jeune roi.

SIRE,

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, était quelque chose de réel, quel homme jusque-là avait paru

sur la terre qui eût plus de [1] lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avait-il pas paru dans le monde!

Suivez-le dans tout le cours de sa vie [2] : toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges; il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples; personne avant lui n'avait parlé comme il parle; et, charmé de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'était jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme; et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu [3]. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

Il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire, ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

1. *Qui eût plus de lieu.* Nous dirions aujourd'hui *plus lieu.*

2. *Suivez-le dans tout le cours de sa vie.* Ce tableau est à remarquer pour la rapidité et la précision du style.

3. Comparez l'exorde de l'Oraison funèbre du prince de Condé, où Bossuet développe admirablement cette pensée; il conclut ainsi : « *La piété est le tout de l'homme.* »

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, et où du moins[1] il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avait élevé ces idoles de boue[2], les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; et à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue[3].

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, aurait-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia*[4].

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes frères, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité[5], dans l'éminence et la distinction[6] des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or, sans crainte de Dieu, toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre[7] : les plus grands

1. *Et où du moins.* Au lieu de *et*, le sens demanderait *ou;* mais l'harmonie s'y opposait.

2. *Ces idoles de boue.* Expression familière à Massillon. Nous la retrouverons encore dans ce discours. *Le lendemain*, mot simple qui, par la précision du détail, ajoute beaucoup à l'énergie.

3. *Elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer.* Métaphore hardie, mais dont la hardiesse est tempérée à propos par un correctif.

4. Judith, c. XVI, v. 19.

5. *Les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité*, c'est-à-dire ont placé, ont fait consister *la gloire dans l'honneur.*

6. *L'éminence et la distinction des talents.* On ne voit pas assez l'opposition de ces deux idées.

7. *Est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre.* Incorrection. La grammaire demande : *ou est fausse, ou du moins n'est pas sûre. Elle* n'est pas bien nécessaire.

talents deviennent dangereux, ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage; et enfin les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine, sans la crainte de Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité[1] indépendant de la religion : il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société sans avoir celles qu'exige l'Évangile; et, en un mot, être honnête homme sans être chrétien[2].

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même, et, puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris[3] des restes d'honneur et de droiture; que, malgré les vices et les passions qui les dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes[4] fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs[5] de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse : en

1. *Fantôme d'honneur.* Un honneur qui n'est qu'apparent. Image familière aux orateurs sacrés.

2. Massillon attaque une erreur capitale et bien répandue.

3. *Du débris*, c'est-à-dire de la ruine; cette expression est amenée par celle qui précède : *la décadence des mœurs publiques.*

4. *Paraissent encore des hommes.* Inversion qui rend le tour plus vif. Ces mots : *sous ses étendards*, rappellent l'éternelle guerre du bien et du mal sur la terre.

5. *Amateurs*, dans le sens latin, et non dans le sens vulgaire qu'il a aujourd'hui.

un mot, partisans[1] du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Évangile. Il les dégrade pour élever son idole : il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui[2]. Il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers et tout le faux de la vertu[3], et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il serait aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole ! il n'y aurait qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les faibles vestiges[4].

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux[5] ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lient, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes[6]. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent[7] en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire ; ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice ; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la faiblesse ; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur

1. *Partisans du plaisir...* Antithèse un peu ironique, avec intention.

2. *Ne résident que chez lui.* Exagéré. Le monde ne nie pas les vertus chrétiennes ; seulement il croit pouvoir s'en passer.

3. *Tout le faux de la vertu.* Ellipse hardie et belle, c'est-à-dire *tout ce qui n'est pas la vertu même.*

4. *Souffler sur cet édifice d'orgueil.* Image biblique, que Massillon emploie souvent, et qui approche du sublime.

5. *Je le veux.* Je l'accorde ; exemple de la figure que les rhéteurs appellent *concession.* — Rien de plus pressant que cette réfutation des idées du monde.

6. *Dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes.* Pensée bien rendue, mais qu'il ne faudrait pas exagérer. — Massillon a dit ailleurs : « On ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié. »

7. *Qui nous reviennent.* Expression familière très-bien choisie.

générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miséricordieux : ils ont toutes les vertus pour le public ; mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur ; virum autem fidelem quis inveniet*[1] ?

Mais quand la probité du monde ne serait pas presque toujours fausse, il faudrait convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre[2]. La religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seraient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien. Sa vie même serait en péril, qu'il ne voudrait pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint, et le reproche de sa conscience la seule peine qui l'afflige. La gloire même et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste[3], qu'il préféreraient le devoir et la règle qui la condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste, le monde peut varier à son égard : les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui peuvent demain le dégrader et l'abattre ; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune[4].

Il ne s'agit point ici de nous alléguer des exemples où la

1. *Prov.*, c. xx, v. 6. — Ce que dit ici Massillon n'est vrai que pris en général. On voit qu'il fouille bien avant dans le cœur humain. On lui demandait un jour où il avait étudié les hommes, lui, prêtre, vivant loin de la cour et de la société ; il répondit : En moi-même.

2. *Elle n'est jamais sûre. La religion seule assure. Assure*, fortifie. *Sûre* et *assure* sont trop près l'un de l'autre. Un peu plus bas : *Ne sont pas pour lui des attraits pour.* Répétition qu'il faut éviter. — Le travail du style est un travail minutieux ; que les jeunes gens ne l'oublient pas :

Polissez-le sans cesse et le repolissez.
BOILEAU.

Si on dédaignait ces *minuties* sous prétexte que la pensée est tout, on se tromperait fort : la perfection du style ajoute singulièrement à la puissance de la pensée, ou plutôt la pensée et le style sont inséparables, et *le style c'est l'homme*.

3. Il y a dans ce passage une grande élévation morale. — Comparez ces vers si connus d'Horace :

Justum et tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium, etc.

4. Horace :

Virtus...
Incontaminatis fulget honoribus,
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.

piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux justes[1], et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu, ç'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. Le juste peut tomber : mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes ; elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes. Les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles. La lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres. En un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau[2]. Formée par les regards publics, elles vont s'éteindre[3] le lendemain comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les[4] tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin, le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle[5] une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter[6] un concurrent, pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que[7] sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il

1. *De faux justes.* Tout à l'heure Massillon disait : *Tout le faux de la vertu.* Massillon se commente lui-même.

2. *Nées dans l'orgueil, elles y trouvent un moment après leur tombeau.* Cela sent un peu la recherche.

3. *Elles vont s'éteindre...* Style brillant, qu'il faut imiter avec discrétion.

4. *Les tristes fruits...* Dans cette phrase et dans la suivante, il serait plus élégant de supprimer l'article.

5. *Ce vertueux du siècle.* Expression légèrement ironique.

6. *Supplanter.* Mot très-bien fait. De *sub planta*, passer sa jambe sous le pied de son rival.

7. *Que sa vengance...* Supposé que sa vengeance. La pensée est admirablement rendue.

puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir. En un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être[1].

Tout Israël paraît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon[2] : Achitophel[3], cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique[4], et dont les conseils étaient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir[5].

Non, mes frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu[6] ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère : vous pouvez être utile au public, mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes, mais en ferez-vous jamais une véritable vertu ? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle) ; et connaître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu, c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité et la source de la véritable gloire[7] : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei*[8].

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine : on n'est grand que par le cœur[9], et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

1. *En un mot...* Phrase qui résume parfaitement toutes ces pensées.

2. *Absalon*, fils de David, qui se révolta contre son père.

3. *Achitophel*. Ami de David et son conseiller, qui prit part à la révolte d'Absalon.

4. *Vertueux dans l'estime publique*, c'est-à-dire regardé comme vertueux.

5. Montaigne a un passage piquant qu'il sera intéressant de rapprocher de celui de Massillon : « La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse ; meslée et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente... ; celuy qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule ou qu'il advance, voire qu'il quitte le droit chemin, selon ce qu'il rencontre. » (*Essais.*)

6. *La vertu de Dieu*. Au sens latin, *virtus*, la force.

Benjamin est sans force, et Juda sans [*vertu*.
RACINE.

7. *La racine... et la source*. Métaphores incohérentes.

8. *Sap.*, c. XIII, v. 1.

9. *On n'est grand que par le cœur*.

SECONDE PARTIE

Mais peut-être que les vertus civiles[1] toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas ! SIRE, que sont les grands talents, que de grands vices, si[2], les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? Souvent l'instrument des malheurs publics[3] ; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs[4] brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère ? Un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui : ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course ; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice ; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes ; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime ; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire ; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes ; il épuisera et renversera ses propres États pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples et les nations ; il troublera la paix de

Belle parole, qui explique ce mot de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

1. *Mais peut-être que les vertus civiles.* Transition.

2. *Que sont les grands talents, que de grands vices, si...* Remarquez que Massillon condamne ici l'abus des talents, et non pas les talents eux-mêmes. — Quant à la tournure, comparez avec ces vers du *Misanthrope* :

...Je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

3. *Souvent l'instrument des malheurs publics.* Montesquieu a dit : « Les talents sans la vertu sont des présents funestes. »

4. *Un souverain... dont les éclairs.* Il y a de la recherche et du mauvais goût dans ce style.

l'univers : il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ; et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à [1] lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle [2]. Les vastes connaissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils [3] n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre [4].

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des États et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civils et les malheurs domestiques ont été les théâtres [5] lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur [6], avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever les siècles passés sur les débris de sa patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse [7], si jalouse de ses lois et de sa liberté ; se faire rendre des hom-

1. *S'il y a... il n'y a.* Petite négligence. Voy. page 134, note 2.

2. Cette phrase est écrite avec négligence. — Tout ce passage est inspiré à Massillon par le souvenir des guerres de Louis XIV. Voyez *Télémaque*, passim.

3. *Ils* est inutile.

4. Massillon, en parlant ici probablement des écrivains du XVIe siècle, songe aux philosophes de son temps.

5. Des *malheurs*, des *dissensions*, ne sont pas des *théâtres*.

6. Olivier Cromwell. Voyez le portrait fameux qu'en fait Bossuet dans l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*. — *Obscur*, relativement, car il était d'une famille assez distinguée.

7. *Voisine et belliqueuse*, deux épithètes qui n'ont aucun rapport entre elles.

mages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône et donner à l'univers le spectacle d'un souverain [1] dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache [2]; et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice, et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talents et de leur force [3]. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! Et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail, que des vents favorables poussent à pleines voiles, plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi [4] que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on était né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissements publics [5]; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'État, ne sont plus, dit Job, que de faibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres même les plus brillantes du sanctuaire [6] s'avilir et se traîner

1. *Le spectacle d'un souverain.* Charles Ier, que Cromwell fit condamner à mort en 1648.— Voyez dans l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* comment Bossuet parle de cet événement.

2. *Qui tournent sans cesse...* Image très-ingénieuse.

3. Cela est bien vrai. On dirait que Massillon a eu sous les yeux la révolution.

4. Pour soi. Expression un peu défectueuse.

5. *Ces hommes si vantés expient...* Bien beau langage!

6. *Les pierres même du sanctuaire.* Les prêtres. Dans un passage fameux du sermon *sur le petit nombre des élus*, Massillon s'écrie : « Le sel même de la terre s'est affadi; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple! » Il ne faut pas perdre de vue que Massillon parle en orateur. Le clergé français,

indignement dans la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes faiblesses[1] : *qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat*[2]..

TROISIÈME PARTIE

Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte[3] ces marques de la reconnaissance publique : tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnaissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne pèse que les actions; il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public. Tout ce qui l'embellit doit être glorieux, et les mœurs ou les motifs qui ne déshonorent que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie[4].

pris en masse, était encore à cette époque bien recommandable par sa science et ses vertus.

1. *Et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes faiblesses.* Admirable précision.

2. Job, c. XII, v. 19.

3. *Je ne veux pas qu'on abatte...* Prétermission, figure adroite.

4. *Les mœurs... qui ne déshonorent que la personne ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.* On ne saurait trop étudier les bienséances oratoires dans Massillon. Certainement il fait allusion ici à Louis XIV, qu'il ne perd jamais de vue en parlant à son arrière-petit-fils : mais avec quelle délicatesse et cependant quelle force il rappelle la vie privée du grand roi ! Du reste l'orateur est dans le vrai, et ce que dit ici Massillon est la meilleure réponse à faire à ceux qui s'indignent des louanges données par les orateurs chrétiens à Louis XIV, malgré les scandales de ses amours.

Mais, s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même ! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ses traits [1] ; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connaître : et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice ; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même [2].

Et, en effet, je ne vous dis pas : Percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements. Tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros : entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même : c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius* [3].

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent, et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devait peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire ; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes [4].

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres ; souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom ; l'homme désavouait le héros [5] ; leur réputation rougissait [6] de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants ; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès ; il fallait rappeler l'é-

1. *Ceux que la distance, Major e longinquo reverentia.* TACITE.

2. *Il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même. Habemus confidentem reum.* CICÉRON. Cette réflexion de Massillon est fine et spirituelle.

3. *Sap.*, c. XV, v. 10.

4. *Nous en dégradent elles-mêmes.* C'est le sens étymologique de *dégrader, de gradu.*

5. *L'homme désavouait le héros.* Excellente antithèse de mots et d'idées.

Eripitur persona, manet res.
LUCRÈCE.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.
J.-B. ROUSSEAU.

6. *Leur réputation rougissait*, expression hardie et poétique, comme la suivante : *La familiarité trahissait la gloire de leurs succès.*

poque de leurs grandes actions, pour se persuader que c'était eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs [1], l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi [2], est en possession de la véritable gloire : celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *Gloriam sapientes possidebunt; stultorum exaltatio ignominia* [3].

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes; une conscience pure et à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement [4], tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne serait plein de merveilles [5], vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seraient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentirait de vos louanges [6]; si Dieu n'était point avec vous, si l'orgueil, plutôt que la justice et la piété, était l'âme de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seraient des crimes,

1. *La règle des mœurs*, les mœurs réglées, expression de la vieille langue française qu'il importe de remarquer.
2. *Un grand roi.* Salomon.
3. *Prov.*, c. III, v. 35.
4. *Si vous frappez ce fondement*... Admirable poésie!
5. *Votre règne serait plein de merveilles*... Encore le souvenir de Louis XIV. Etudiez cette magnifique période.
6. *L'univers entier retentirait*... Expression bien amenée.

vos triomphes, des malheurs publics: vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple; vos passions seraient vos seules vertus ; et, malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous aurait donnés, aux yeux de Dieu, et peut-être même de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices[1].

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant auguste; elle paraît déjà peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros: c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété : ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux: laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde: nous ne vous demandons, grand Dieu, que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son règne : mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse, qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes : qu'il vous craigne, grand Dieu ! ses ennemis le craindront, ses peuples l'aimeront; il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles; et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

1. Massillon résume avec précision et énergie dans ce passage tout le discours. Remarquez la force de toutes ces antithèses. — La péroraison qui commence ensuite reproduit des idées exprimées déjà bien des fois par Massillon ; l'orateur est touchant, mais un peu monotone.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.
(Matth., xxi, 5.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Jésus-Christ était roi, et a paru comme tel dans son entrée triomphante à Jérusalem ; il est donc le modèle des rois.

Proposition. Par cette manifestation de sa grandeur, il apprend aux grands que les vertus privées ne leur suffisent pas ; il leur faut encore les vertus publiques ; c'est-à-dire que leur piété ne doit pas être :

Division. 1° Trop contemplative ; 2° trop timorée ; 3° trop crédule et trop bornée.

Première partie. Leur piété ne doit pas être trop contemplative, parce que : 1° leur devoir est d'agir, de procurer le bien des peuples, de qui ils tiennent leur puissance ; 2° une piété oisive laisse en souffrance tout l'Etat, et la religion elle-même ; les plus grands rois, David, Josaphat, saint Louis ont tous donné l'exemple d'une piété active.

Seconde partie. Leur piété ne doit pas être trop timorée, parce que : 1° elle jetterait le trouble et l'indécision dans toute leur conduite ; 2° la piété peut très-bien se concilier avec les devoirs des rois ; témoin Salomon.

Troisième partie. Elle ne doit pas être bornée, parce qu'une piété de cette sorte : 1° reçoit facilement tous les préjugés : préjugés de crédulité, préjugés de conscience, préjugés de zèle, 2° s'obstine dans le préjugé.

Péroraison. Vœux pour le roi. Que sa piété soit préservée de ces écueils, et ressemble à celle des rois ses ancêtres.

Sire,

Partout ailleurs [1] Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère [2]. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône : il choisit le sommet solitaire [3]

1. *Partout ailleurs.* Dans les autres circonstances de sa vie. Opposé à *aujourd'hui*, que l'orateur mettra plus bas.

2. *Son ministère.* La prédication de l'Evangile.

3. *Le sommet solitaire d'une montagne.* Allusion à la transfiguration sur le Thabor.

d'une montagne écartée, pour manifester sa gloire à trois disciples : les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui [1] il paraît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire. Il souffre [2] des hommages publics; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe [3] : *Dicite quia Dominus his opus habet* [4]. Il entre dans le temple; et, par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avait ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics; c'est le fils de David, qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême, et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas; il leur faut encore les vertus publiques. Ce serait peu de les avoir jusqu'ici exhortés à la piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Évangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état; plus il est élevé, plus ils se multiplient : plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques; et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes [5].

Or, la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics.

Secondement, une piété faible, timide, scrupuleuse [6], qui jette l'indécision dans leurs entreprises et dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule et bornée, facile à recevoir [7]

1. *Aujourd'hui.* Dans l'évangile du dimanche des Rameaux.

2. *Il souffre,* c'est-à-dire il permet, il autorise.

3. *L'appareil innocent de son triomphe*, périphrase élégante pour désigner l'ânesse et l'ânon dont Jésus-Christ se servit dans son entrée triomphante à Jérusalem.

4. *Matth.*, c. XXI, v. 3.

5. Massillon traite ici un grand sujet, et réfute des préjugés bien répandus dans le monde au sujet de la piété.

6. *Scrupuleuse*, en mauvaise part, méticuleuse à l'excès. Du mot latin *scrupulus*, petit caillou qui se met dans les souliers, et gêne la marche.

7. *Facile à recevoir l'impression*

l'impression du préjugé, et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire, qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir ; le courage et l'élévation qui font décider et entreprendre ; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir, dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise [1].

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

La piété véritable est l'ordre de la société : elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut : ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous ; ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire propre de [2] chaque état. L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet; et le souverain en lui [3] peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics, et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus

du préjugé. Hellénisme, qu'on rencontre souvent dans la poésie d'Horace. Audax omnia perpeti. Indocilis pauperiem pati. Cereus in vitium flecti. Boileau :
Facile à recevoir l'impression des vices.
Art poétique.

1. Cette phrase est à étudier, parce qu'elle reprend en les précisant les idées exposées plus haut, et qui forment la division du discours.

2. *Une piété propre de chaque état.* Nous dirions aujourd'hui propre à chaque état.

3. *Le souverain en lui,* c'est-à-dire le souverain en tant que souverain.

incorrigible quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement [1] de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, SIRE, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets. Les peuples, en l'élevant [2], lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant [3] qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre : ce ne sont pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point [4]; ce sont de ces dieux qui les précèdent [5], comme parle l'Ecriture, pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu [6], les ont faits tout ce qu'ils sont : c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, SIRE, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire [7], et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur nais-

1. *Réveiller l'assoupissement.* Ne vous lassez jamais de remarquer dans Massillon la correspondance des substantifs et des verbes, et la propriété des termes. *La paresse assoupit*, et on *réveille l'assoupissement.*

2. *Les peuples, en l'élevant.* Massillon répudie ici la doctrine du *droit divin* des rois, telle que l'entendait Bossuet.

3. *Un surveillant.* C'est le sens des mots grecs ἔφορος, ἐπισκοπος.

4. *Oculos habent, et non videbunt, manus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt.*

5. Faites-nous, disaient les Juifs à Moïse, des dieux qui marchent devant nous.

6. *Par l'ordre de Dieu*, ces expressions sont à méditer. Massillon, en répudiant le droit divin des rois, ne nie pas l'origine divine du pouvoir. Le pouvoir vient de Dieu, par l'intermédiaire du peuple, c'est-à-dire de la nation : telle est sa doctrine. Voyez cependant notre remarque, page 120, note 1.

7. *Le bouclier militaire.* Les historiens disent *le pavois.*

sance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions [1]. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et si je l'ose dire [2], vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets ; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus ; tout vous est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité [3], loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté ; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et au souverain, de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics ; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes : le choix des sujets [4] est la première source du bon-

1. Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses d'un vil peuple, obéissent aux rois,
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême.
Racine (*Athalie*, act. IV, sc. 3).
Et encore :
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Ibidem.

2. *Si je l'ose dire.* Ce correctif n'est pas inutile. Les idées de Massillon étaient alors assez hardies. — Cette expression *la France qui vous attend* a été fournie à l'orateur par son cœur.

3. *Tout vous est permis, mais....* Déjà Fénelon avait écrit dans le Télémaque ces mots prophétiques : « La puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue est l'avant-coureur du renversement des rois et des empires. » Liv. XVII.

4. *Le choix des sujets*, c'est-à-dire le choix que le prince fait des sujets. « Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous son nom ; il ne faut pas qu'il fasse le détail. » Fénelon, *Tél.* XXII.

heur public ; et, pour les choisir il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un État où le prince ne juge pas par lui-même [1] : le mérite est négligé, parce qu'il est ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses : l'intrigue supplante [2] les plus grands talents ; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places [3], et les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'État, n'emploie sa valeur dans l'oisiveté des champs que contre des animaux sauvages, tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire, seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout, et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics et non les en détourner ; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples : les grâces de leur état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète : *Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere* [4]. Ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes : Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous ; et le calme où nous

1. *Nul n'est à sa place dans un état.* Massillon établit cette proposition d'abord directement, par des preuves tirées du développement de la pensée même, puis indirectement par des exemples très-heureusement choisis. Toutes les rhétoriques citent ce passage.

2. *L'intrigue supplante ;* sub plantâ, donner un croc en jambe. Excellente expression, qui convient parfaitement à *l'intrigue.*

3. *Des hommes souples et bornés.* Massillon pense peut-être à Dubois.

4. Très-heureuse application du texte. Les prédicateurs ont le droit *d'accommoder* ainsi l'Ecriture à leurs pensées : c'est un ornement pour leur style. Mais ils doivent le faire avec beaucoup de discrétion. Le sens *accommodatice* n'est pas la parole de Dieu, et ne prouve rien.

nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource : une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade [1].

Eh quoi ! SIRE, tandis que celui que son rang et sa naissance, établissent dépositaire de l'autorité publique, se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets [2], les soins publics seraient abandonnés, les affaires demeureraient [3], les subalternes abuseraient de leur autorité, les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seraient comme des brebis sans pasteur [4], tout l'État dans la confusion et dans le désordre ! et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse ! et les peuples, exposés à la merci des flots, n'auraient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disaient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse ? *Magister non ad te pertinet quia perimus* [5] ? La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne [6] !

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public ? Elle tombe ou s'affaiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la faiblesse des lois ; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des

1. Rapprochez de ces paroles le passage suivant du *Télémaque*. « Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples quelquefois pendant plusieurs siècles ; il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne pas faire le mal ; il faut encore qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. » Liv. XIX.

2. *Se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs.* Belle expression qui se rencontre aussi dans Bossuet. « Il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. » *Or. fun. de la reine d'Angleterre*.

3. *Les affaires demeureraient*, c'est-à-dire *ne marcheraient pas, languiraient, ne se feraient pas.*

4. *Comme des brebis sans pasteur.* Expression de l'Evangile.

5. Marc., c. V, v. 38.

6. Exemple de la figure appelée *exclamation*. Remarquez quelle force elle donne ici au style.

peuples qu'au bonheur des empires ; le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes ; l'observance des lois de l'État doit préparer les voies à celle de l'Évangile. L'Église ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe ; aussi les États où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain [1], sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères : les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs ; et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile [2] ; elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité ; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques. Les règnes les plus faibles et les plus agités ont toujours été parmi nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance ; et dès que l'harmonie civile se dément [3], toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, SIRE, mêlaient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté [4]. Le pieux Josaphat au sortir du temple, où il venait tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyait, dit l'Écriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte, que les malheurs des règnes précédents avaient fort altérées.

David lui-même, malgré ses pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paraissait sans cesse

1. *Les États où la multitude gouverne.* Les républiques démocratiques. *Et ceux où elle partage le pouvoir avec le souverain.* Les monarchies constitutionnelles, telle qu'était alors déjà l'Angleterre.

2. *Où l'hérésie.* Massillon a surtout en vue le protestantisme. Ses expressions sont remarquables. Il y a en effet une affinité naturelle, et on ne saurait trop le constater, entre l'anarchie dans les lois, et l'anarchie dans les croyances. Or, le protestantisme, philosophiquement, n'est autre chose que l'anarchie dans les croyances. — Au lieu de *c'est là où*, il faudrait *c'est là que.*

3. *Se dément* n'est pas le mot propre. L'image est irrégulière.

4. Loin de nous la pensée de critiquer ici Massillon ! cependant il n'est peut-être pas inutile de remarquer que la constitution du peuple juif étant *théocratique*, il ne faudrait pas pousser trop loin la comparaison entre les droits et les devoirs des rois de Juda et ceux des autres rois. — Cette remarque pourrait s'appliquer à certains raisonnements de Bossuet.

à la tête de ses armées et des affaires publiques ; ses yeux étaient ouverts sur tous les besoins de l'État ; et, ne pouvant suffire seul à tout, il allait chercher, jusqu'aux extrémités de la Judée, des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés, et partager avec eux les soins qui environnent le trône[1] : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum*[2].

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples[3]. Celui surtout que l'Église honore d'un culte public[4], descendait même dans le détail des différends de ses sujets ; et comme il en était le père, il ne dédaignait pas d'en être l'arbitre[5]. Jaloux des droits de sa couronne, il voulait la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avait reçue de ses pères. Il croyait que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne saurait être l'homme de Dieu s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, SIRE, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès[6]. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles ; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets[7] réveillent leur attention et leur zèle ; ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public[8] ; ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la

1. *Les soins qui environnent le trône.* Expressions un peu vagues. *Les soins* qui regardent les rois, et non pas *les soucis* qui les assiégent.

2. Ps. 180, v. 16.

3. *Appliqués à leurs peuples.* C'est-à-dire au gouvernement de leurs peuples. Expressions trop elliptiques.

4. Saint Louis.

5. Allusion au chêne de Vincennes sous lequel saint Louis s'asseyait pour rendre la justice.

6. *La piété des grands va quelquefois dans un autre excès.* Remarquez la simplicité de ce verbe *va.* Il rend bien l'idée, il suffit.

7. *Tandis que les plus petits objets.....* Saint-Simon, qui a contre Louis XIV des rancunes de grand seigneur, dit de ce prince : « L'esprit du roi, naturellement porté au petit, se plut en toutes sortes de détails. » Saint-Simon a-t-il raison ?

8. *Ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public.* Phrase admirable de précision, ainsi que celle qui termine cette première partie : *Tout doit être grand dans la piété des grands.*

sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des États, qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands[1].

SECONDE PARTIE

Mais si l'inaction[2] en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse, ne paraissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende[3] autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'État avant ceux de l'Évangile; ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'Etat.

Dieu qui est auteur des empires[4], ne l'est-il pas des lois et du gouvernement? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? Et les rois seraient-ils son ouvrage s'ils ne pouvaient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement[5] qui soutiennent les trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? et s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu[6].

Quelle erreur, mes frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes[7]; que les empires et les monarchies

1. Lisez dans le *Télémaque* l'admirable commentaire de ces idées au passage dont nous avons cité une phrase plus haut. Voyez p. 150, n. 1.

2. *Mais si l'inaction*. Transition.

3. *Ce n'est pas que je prétende*, figure qu'on appelle *préoccupation*.

4. Dieu, qui est auteur *des empires*, c'est-à-dire des *sociétés;* parce qu'il a créé l'homme pour la société, et aussi parce que sa providence gouverne le monde.

5. *La justice et le jugement*, expressions bibliques. *Le jugement* signifie ici le bon sens, la raison.

6. Ou *les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu.* Commentaires de l'expression que nous expliquions tout à l'heure : *Dieu est l'auteur des empires*.

7. Massillon, qui va expliquer d'une manière large quelle doit être la piété des grands, insiste sur ces pensées pour qu'on ne se méprenne pas sur son dessein.

ne se mènent point par des maximes de religion [1] ; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les Etats ont une règle supérieure à la loi de Dieu même ; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques ; et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'Etat et l'homme de Dieu !

Quoi ! mes frères, la justice, la vérité, la bonne foi, seraient funestes au gouvernement des Etats et des empires ! La religion qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil ! Un bras de chair [2] soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu qui les a élevés ! Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent ! Et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie ! Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement [3] que par elle !

J'avoue, Sire, que lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture : on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph [4] pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin [5], de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gou-

1. On appelle cette doctrine le *machiavélisme*.

2. *Un bras de chair*, c'est-à-dire tout simplement *un homme*, expression biblique.

3. *Heureusement*, c'est-à-dire avec succès, avec gloire.

4. *Des David* et des *Pharaon*, des *Nathan* et des *Joseph*. Synecdoques.

5. Saint Augustin développe cette doctrine dans *la Cité de Dieu*.

vernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient partout les apparences du mal, et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide; toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce[1] enfin et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles; on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière[2]. L'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété, de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir, et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs[3], et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété : mais ce ne sont pas ceux de la piété même. C'est le caractère d'un esprit faible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot, c'est l'excès de la vertu; mais la vertu finit toujours où l'excès commence[4].

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi

1. *Ne la perce.* Expression vive, plus éloquente que l'expression ordinaire ne la *pénètre*.

2. *Dans la lumière*, au grand jour, sous les yeux de tous.

3. *Toujours suspendue...* Image juste et belle.

4. *La vertu finit toujours où l'excès commence. In medio virtus*, vieille maxime que Massillon sait rajeunir.

au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros[1]; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes[2].

Quel règne, SIRE, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il[3] demeura fidèle à la loi de ses pères? Quel gouvernement plus sage et plus absolu[4]? Tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnait son trône! La piété en avilissait-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et des souverains à la tête des empires[5] plus vastes et plus puissants que le sien, avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devaient pas à sa couronne[6]? Les sages des autres nations ne se regardaient-ils pas comme des insensés devant lui? ne venait-on pas[7] des contrées les plus éloignées, admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisaient gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? et la piété serait-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule[8] qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne

1. *C'est le hasard qui fait les héros.* Pas tout seul.

2. *Il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.* Belle pensée, noblement rendue. Corneille :

Je suis maître de moi, comme de [l'univers.
Cinna.

Bossuet écrivait à Louis XIV : « On ne parle que de la beauté de vos troupes et de ce qu'elles sont capables de faire sous un si grand conducteur. Et moi, sire, pendant ce temps, je songe secrètement en moi-même à *une guerre importante* et à *une victoire plus difficile* que Dieu vous propose. »
Lettre au roi, déjà citée.

3. *Tandis qu'il demeura.* Tour usité au XVII[e] siècle :

Et toute ma grandeur me devient [insipide.
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.
RACINE.

Nous dirions aujourd'hui *tant que.*

4. *Plus absolu*, c'est-à-dire plus parfait, dans le sens d'*absolutus.*

5. *A la tête des empires.* Il faudrait supprimer l'article et dire : *à la tête d'empires.*

6. Cette phrase est un peu embarrassée.

7. *Ne venait-on pas...* Allusion à la reine de Saba.

8. C'est-à-dire : *Comment la piété serait-elle... puisque c'est elle seule...*

commencèrent à éprouver des charges [1] excessives et ne cessèrent d'être heureux que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils [2] le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître [3].

Hélas ! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des États et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même [4] l'intérêt personnel, qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse ; et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les États [5].

TROISIÈME PARTIE

Enfin, l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise ; c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire : la vertu simple et sincère juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité [6] qui nous instruit à la défiance [7] ; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité [8], et les justes sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, SIRE, que la piété

1. *Éprouver des charges* n'est guère français.
2. Roboam.
3. Jéroboam, premier roi du royaume d'Israël.
4. *Pour se cacher à soi-même.* En effet, que de fois ne cherchons-nous pas à nous faire illusion à nous-mêmes et à mentir à notre conscience !
5. Toujours, à la fin d'un développement, une phrase courte qui résume tout. C'est comme le nœud qui arrête la maille.
6. *Obliquité.* Métaphore d'un goût douteux.
7. *Instruit à la défiance.* Tour latin. *Instruire* se construit plus ordinairement avec un verbe qu'avec un substantif
8. *Faire usage de la droiture*, pour dire *agir avec droiture ;* mauvaise périphrase.

doit craindre les préjugés et la surprise : outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disait autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre : *Dum aures principum simplices, et ex suâ naturâ alios æstimantes, callidâ fraude decipiunt*[1].

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables ! Préjugés de crédulité : c'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie ; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vice ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect[2] : la véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal[3], ou, loin de le publier, le cache du moins et l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu ; les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le règlement de ses mœurs ; et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance : l'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien : ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étaient dus qu'à la piété elle-même : ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étaient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures. Des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants ; et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle : c'est ici[4] où les princes les plus

1. *Esther*, c. XVI, v. 6.
2. Parce que le vrai zèle ne va pas sans la charité.
3. *On ne croit pas facilement le mal.* Massillon traduit ici l'*Imitation* : « Perfecti viri non facilè credunt omni enarranti, quia sciunt infirmitatem humanam ad malum proclivem. » IV, 1.
4. *C'est ici où*, incorrection que nous avons déjà rencontrée. Il faudrait : *c'est ici que.*

pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété. Les Constantin[1], les Théodose[2], ont vu autrefois leur amour pour l'Eglise se tourner contre l'Eglise même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, SIRE, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre; leur zèle n'est utile à l'Eglise que lorsqu'il est demandé par les pasteurs. Les sollicitations des dépositaires de la doctrine[3] sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte[4]. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets; mais ils sont leur père selon la foi[5]. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire[6] de se soumettre à celle de l'Eglise. Les princes n'en sont que les premiers enfants; et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés[7] comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et usurper sur la doctrine[8] un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier; leurs

1. *Constantin*, premier empereur chrétien. Il se laissa un moment surprendre par les Ariens.

2. *Théodose* (le Grand) régna depuis 379 jusqu'en 395. — Ce fut en général le tort des empereurs du Bas-Empire d'intervenir dans les questions religieuses.

3. *Les dépositaires de la doctrine*, les évêques. Cette doctrine de Massillon sur les rapports des deux puissances est la vraie.

4. *Toute autre voix que la voix unanime...* Parce que, dans l'Eglise catholique, les pasteurs seuls (les évêques), et à leur tête le pasteur des pasteurs (le pape) sont les juges de la doctrine.

5. «Imperator intra Ecclesiam est, non supra Ecclesiam. » Saint Ambroise. Voyez dans *le Télémaque* (liv. XXIII) les excellents conseils que donne Mentor à Idoménée : « Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des dieux, elle est au-dessus des lois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé, etc.» Ce sont ces mêmes pensées que Massillon va développer tout à l'heure.

6. *Fait gloire de se soumettre.* Remarquez la délicatesse de cette expression.

7. *Le titre de ses fils aînés.* Ce titre fut donné à Clovis, qui se trouvait après sa conversion le seul souverain catholique dans le monde chrétien, et il passa à ses successeurs.

8. *Usurper sur la doctrine*, c'est-à-dire décider sans autorité, sans compétence, les questions de doctrine.

tempéraments[1] ont été de nouvelles plaies, et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte, et leur autorité a toujours perpétué les erreurs quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la verité[2]. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David[3]; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte; mais il ne doit jamais en être la règle ni le tribunal d'où partent ses décisions[4]. Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnaient pas le trône, sans doute la piété des souverains serait la plus sure ressource de l'Eglise; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands[5]: mais c'est l'obstination dans le préjugé[6] qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris. Hélas! comment pourraient-ils s'en défendre? Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper: est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois et qu'ils puissent se laisser séduire[7]? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance; il prend toutes les

1. *Leurs tempéraments*, mot familier aux écrivains du XVIIe siècle, et qui vient du latin *temperare*, modérer apaiser, calmer.

Et vastas aperit Syrtes, et temperat [æquor.
VIRGILE.

Amara risu temperare. HORACE.

2. *Leur autorité a toujours perpétué les erreurs...* La raison en est que *rapprocher de la vérité*, c'est l'œuvre de la persuasion et non de la force. — Massillon condamne ici les *dragonnades*. — Quand Fénelon fut envoyé en mission dans la Saintonge, il demanda expressément à Louis XIV « qu'on éloignât tout appareil de guerre des lieux où il exercerait son ministère de paix. » DE BEAUSSET, *Vie de Fénelon*.

3. *Comme David.* Nous avons déjà remarqué l'art avec lequel Massillon se sert de l'Ecriture.

4. Massillon, dans tout ce passage, paraît se souvenir de l'intervention, quelquefois malheureuse, de Louis XIV dans les questions religieuses; ce prince commanda aux évêques (*De mandato regis*, dit Bossuet) cette déclaration de 1682, si généralement blâmée aujourd'hui.

5. *Inévitables à la piété des grands;* expression vive, que nous avons rencontrée déjà dans ce discours. *Inévitables à leurs ministres.*

6. *Mais c'est l'obstination dans le préjugé.* Transition. Il faut étudier dans les bons écrivains l'art des transitions. Ce n'est souvent qu'un mot; mais sans ce mot les pensées ne se tiennent pas, et le fil du discours est rompu.

7. *Séduire*, du latin *seducere* détourner de la voie.

formes et met à profit tous les moments : et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions [1], nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, SIRE, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise [2] par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est ici une faiblesse de n'oser reculer, quand on sent qu'on nous [3] a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai, affermissent l'autorité loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement ; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper [4] ; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même [5] ; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie : et dans leur esprit rien ne déshonore plus l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire [6] qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

SIRE, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insi-

1. *Ont intérêt que nous nous trompions*, expression délicate. Remarquez aussi l'emploi de la figure appelée *communication*, par laquelle l'orateur, pour ne pas choquer ses auditeurs, se met lui-même au nombre de ceux qu'il blâme.

2. *Sa bonne foi avait été surprise.* Expression très-juste.

3. *Quand on sent qu'on nous.* Mauvaise construction.

4. *Les peuples savent assez*, etc. Langage hardi et mesuré.

5. On l'a dit : *Errare humanum est; errorem agnoscere angelicum.* Horace a dit :

Cur nescire, pudens pravè, quàm discere malo?

Et ailleurs :

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

Massillon excelle à rajeunir une pensée.

6. *La mauvaise gloire. Gloire* est pris dans le sens de *vanité.*

nuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône, si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité [1]. On craindra de vous en imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquée n'aura [2] plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit [3] les adulations et les mauvais conseils ; et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils que la piété des grands deviendra respectable, et qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les faiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtée, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : que les princes pieux sont les moins propres à gouverner, et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois [4].

Puissent ces discours licencieux, SIRE, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles [5] ! Mais si l'adulation ose les porter un jour jusqu'au pied de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire [6] ! Ecoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois. Leur zèle pour la religion les a encore plus

1. *Rien n'est plus beau dans le souverain...* belle antithèse.

2. Quand deux substantifs n'expriment qu'une nuance de la même idée, le verbe se met au singulier.

3. *Autorise et enhardit.* Gradation.

4. Cet alinéa est une récapitulation de tout le discours, et commence déjà la péroraison.

5. *L'innocence de vos oreilles*, plus délicat que *vos oreilles innocentes*.

6. *Qu'il en sorte des éclairs et des foudres.* Belle allusion au Sinaï.

illustrés que leurs victoires. Les louanges que l'Eglise leur donnera à jamais[1], dureront autant que l'Eglise elle-même. Leurs grandes actions, ou auraient été ensevelies dans la révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire[2], si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, SIRE, comme eux le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que[3] la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même, et que, pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde. Mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant[4] auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur[5] contre les dérisions qui avilissent la piété[6], et contre les écueils de la piété même : donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi : faites qu'il respecte ceux qui vous servent[7], et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

1. *Les louanges que l'Église leur donnera à jamais.* Pour ce qui regarde Louis XIV, c'est beaucoup dire. Pour Charlemagne, voyez Bossuet, sermon sur l'unité de l'Eglise, 2e partie. De plus, il y a dans la phrase un pléonasme. En effet, si l'Église *leur donne à jamais* des louanges, il est clair que ces louanges *dureront autant* que l'Eglise elle-même.

2. *N'eussent eu qu'un éclat vulgaire. Ordinaire* serait le mot familier; *vulgaire* est le mot éloquent. Il y a donc une différence entre le style *simple* et le style *tempéré*.

3. *Justifiez que*, pour *prouver que*. Tournure peu oratoire.

4. *Plus une enfance délaissée... expose cet enfant.* Petite négligence dans les mots.

5. *Armez l'innocence de son cœur.* Expression hardie.

6. *Qui avilissent la piété*, c'est-à-dire la font mépriser.

7. *Qu'il respecte ceux qui vous servent. Qu'il respecte :* quelle leçon à un roi! Massillon n'entend pas seulement les ministres de Dieu, les prêtres, mais tous les fidèles. Il fonde sur des pensées de foi ce respect qu'il demande aux rois pour leurs sujets.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel [1], grand Dieu; et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations. Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? regardez-le, grand Dieu! avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

Ecoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici [2], comme autrefois un saint roi [3]: Dieu de mes pères, regardez-moi: laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance: *Respice in me, et miserere meî* [4]. Soyez vous-même le defenseur de mon trône et de ma jeunesse. Conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos enfants [5]: *Da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le fils d'Adélaide [6], des Blanche [7], des Clotilde [8], et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances: *Et salvum fac filium ancillæ tuæ.* Et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi longtemps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il [9].

1. *Jetez les yeux sur lui du haut du ciel.....* Quelle onction dans cette prière! Le cœur de l'orateur s'épanche.
2. Prosopopée.
3. David.
4. Ps. 85, v. 16.
5. *Le premier-né de vos enfants.* Les rois de France s'appelant tous *fils aînés* de l'Eglise, chacun pouvait donc être dit *premier-né.*
6. *Adélaïde* de Savoie, mère de Louis XV.
7. *Blanche*, mère de saint Louis.
8. *Sainte Clotilde*, femme de Clovis.
9. Ce discours est un des plus remarquables du *Petit Carême*, pour la largeur des vues et l'éclat du style.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT

SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE CŒUR DES GRANDS

Adstiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversùs Dominum, et adversùs Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.

(Ps. II, 2.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Proposition. Division. Les passions des grands condamnent à mort Jésus-Christ (1re partie), et la mort de Jésus-Christ condamne toutes les passions (2e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Les passions qui condamnent à mort Jésus-Christ sont :

1° La jalousie dans les pontifes. — Rien n'est plus dangereux que ce vice; il atteint les ministres sacrés eux-mêmes ; il empoisonne tout ce qu'il touche, et couvre du prétexte de l'intérêt public tous ses attentats ; 2° l'intérêt dans Pilate. Les grands sacrifient tout à l'intérêt, à l'ambition; ils n'ont qu'une crainte, celle de déplaire au maître ; 3° l'indifférence dans Hérode. Il fait à Jésus-Christ des questions frivoles, et n'a aucun désir de connaître la vérité. Et tels sont les grands, ou indifférents, ou sceptiques.

SECONDE PARTIE. La mort de Jésus-Christ condamne toutes les passions. — L'orateur n'a pas développé ce point; il s'est contenté d'opposer éloquemment la mort de Jésus-Christ à la vie des grands.

Péroraison. Vœux pour le roi.

SIRE,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre [1].

1. L'exorde commence par la proposition : malheureusement l'antithèse est obscure, et Massillon ne l'éclaircit guère en la répétant au commencement de la première partie.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple, comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son père qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission [1] et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession, par sa mort, de l'empire de l'univers; il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce pontife [2] est livré aujourd'hui par la jalousie des grands prêtres: ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César: ce roi, à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il fallait que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance: *Adstiterunt reges terræ*, etc.

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances [3], contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre, c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE

Sire,

La vérité, toujours odieuse aux grands trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix; la jalousie la per-

1. *Rend témoignage à la vérité de sa mission.* On dirait bien d'une manière absolue : *Rendre témoignage à la vérité.* Mais le mot *vérité* ayant un complément, il eût été plus correct de dire : rendre témoignage *de* la vérité de sa mission.

2. *Ce pontife... ce ministre... ce roi...* La gravité de la chaire permet la lenteur qui résulte de cette reprise de chaque idée.

3. *Puisque nous ne saurions...* Précaution oratoire pour s'excuser de ne pas prêcher sur la passion, selon l'usage.

sécute, un lâche intérêt la sacrifie, l'indifférence la méprise, et la tourne même en risée [1].

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable ; c'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu ; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite [2] ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité ; et il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avaient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence : et leur zèle jaloux ne l'aurait pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* [3] ?

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Mais, hélas ! faut-il que le sanctuaire lui-même [4] devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable ; que les dons éclatants de l'esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres ; que la moisson si abondante, et qui manque d'ouvriers, excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent ; que les anges [5] destinés au ministère ne puissent arracher les scandales [6] du royaume de Jésus-Christ sans y en mettre souvent un nouveau ; que dès la naissance de

1. *La jalousie la persécute.* — La jalousie était le seul motif de la haine des prêtres juifs contre Jésus. — *Un lâche intérêt la sacrifie.* Pilate le condamna par *un lâche intérêt*, quand les Juifs l'eurent fait trembler par cette menace : Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. — *L'indifférence la méprise et la tourne même en risée.* — C'est ainsi qu'Hérode traita le Christ. —

2. *L'enflamme et l'irrite.* C'est l'expression même d'Horace :
Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas.

3. Joan., c. II, v. 47.

4. *Faut-il que le sanctuaire même.* Massillon parle avec une liberté tout évangélique. Mais les désordres qu'il déplore prouvent tout simplement que les ministres de Dieu sont des hommes, et non pas qu'il n'y a rien de divin dans l'Eglise. Il n'est pas inutile de le rappeler aux hommes à la vue faible, ou de mauvaise foi.

5. *Les anges destinés au ministère*, dans le sens du mot grec ἄγγελος, *envoyé*.

6. *Arracher les scandales*, comparaison implicite des scandales avec l'ivraie.

l'Évangile cette triste zizanie [1] se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers [2], et que l'Église souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend que par l'erreur même qui l'attaque ! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment ! Ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement [3], et nos faibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires : il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie ; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées [4].

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien : ces grands prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ : eux qui devaient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence des autres hommes, ils se les associent, et favorisent le crime qui favorise leur passion [5].

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus [6], on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore [7] ; ils nous

1. *Cette triste zizanie.* C'est l'expression même de l'Evangile.

2. *Ses plus saints ouvriers.* Expression qui vient de la parabole des ouvriers et du père de famille.

3. *C'est lui seul qui donne l'accroissement.* Citation de saint Paul : « Ego plantavi, Apollo rigavit ; incrementum autem dat Deus. »

4. *Nature... âmes bien nées...* Même racine. La correction du style exige une minutieuse attention. C'est ce qui faisait dire à Rousseau : « L'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup. »

5. *Favorisent le crime qui favorise leur passion.* Expressions pleines de sens dans leur concision, et telles que les grands écrivains seuls savent en trouver.

6. *Et les plus perdus*, comme en latin *perditus*.

7. *L'amertume secrète*, belle expres-

deviennent chers[1] dès qu'ils peuvent devenir les vils[2] instruments de notre passion ; et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût ; ces hommes corrompus, et[3] qu'on devrait bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même : Doëg l'Iduméen devient cher à Saül dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime ! Non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est le fils de David, et descendu des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance ; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères ; enfin pour un homme de néant, né dans la boue[4] et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux ; rien ne nous paraît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins, et assurer la couronne à son maître ; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sain-

sion, malheureusement gâtée par les verbes qui l'accompagnent.

1. *Chers* n'est pas une expression juste. Voyez dans Démosthène (*Discours sur la couronne*) le magnifique passage où l'orateur prouve qu'Eschine n'est pas l'ami de Philippe, parce qu'un traître ne peut pas être aimé.

2. Ce mot *vils* contredit le mot *chers*.

3. *Et* devrait être supprimé.

4. *Né dans la boue*, image forte que Massillon prodigue trop.

teté de sa vie; les prêtres jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion; la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite [1] : la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'État, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance[2]; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire: les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté [3] et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche [4], et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces [5]; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique; on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public; les intérêts de la nation et la conservation du temple et de la loi paraissent consacrer [6] la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la

1. *La vertu la plus avérée*, c'est-à-dire la mieux établie; *une hypocrisie mieux conduite*, très-heureuse expression.

2. *Insuffisance*, c'est-à-dire *incapacité*. Au XVIIe siècle, au lieu de *capable*, on disait volontiers *suffisant, et vice versâ*.

3. *Enté sur un grand nom*, métaphore hardie. — Etudiez avec soin cette profonde analyse de la passion. Jamais Racine ni Corneille, qui la connaissaient si bien, ne l'ont mieux interprétée.

4. *Flétrit tout ce qu'elle touche*. Ce tour rappelle des expressions de Fénelon, au sujet de Cicéron : « Il fait de la parole ce qu'il veut; il embellit *tout ce qu'il touche*. » *Lett. à l'Acad.*

5. *Les commerces*, les relations de la vie, les rapports mutuels. On n'emploierait guère cette expression aujourd'hui.

6. *Consacrer la jalousie*, par les motifs saints qu'on met en avant.

décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'État, et[1] on n'envie que les places de ceux qui gouvernent; on blâme le choix du maître tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-même choisis : les places où nous aspirons ne sont jamais, selon nous, données au mérite[2] ; la faveur du maître et le bien de l'État ne nous paraissent jamais aller ensemble; on se donne pour amateur[3] de la patrie, et l'on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire; mais ce n'est pas l'État qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre[4]. Les courtisans de Darius[5] accusent Daniel[6] d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux[7], c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les cœurs de ces zèles[8] de jalousie: on étale[9] le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux ; on a sans cesse l'Etat dans la bouche et la jalousie dans le cœur : on paraît contristé quand les événements sont malheureux, et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place ; et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux qu'on n'est touché des maux qui peuvent en revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée[10]. Ces pontifes demandent que le sang du juste soit

1. *Et on n'envie... Et*, dans le sens de *tandis que*.

2. *Les places où nous aspirons...* Comparez *Le Cid*, act. I, sc. 3. Ces rapprochements entre les poëtes tragiques et les moralistes chrétiens initient à la connaissance du cœur humain.

3. *Amateur*, au sens latin, comme tant de mots de la langue du XVIIe siècle. — Comme plus haut *les commerces*.

4. *C'est Mardochée qu'il veut perdre.*

C'est lui, je te veux bien confier ma [vengeance,
C'est lui qui, devant moi, refusant de [ployer,
Les a livrés au bras qui les doit fou-[droyer.
Esther, II, 1.

Lisez la scène entière.

5. *Darius*, fils d'Hystaspe.

6. Le prophète *Daniel*.

7. *Ce n'est pas de la majesté... dont ils sont jaloux*... Il y a double régime, C'est un solécisme, comme dans ce vers de Boileau :

C'est *à vous*, mon esprit, *à qui* je veux [parler.

8. *De ces zèles*. Pluriel rare, qui va bien ici.

9. *On étale*.., Style pittoresque, à la façon de la Bruyère.

10. *Et voilà*... Tour que nous avons souvent noté dans Massillon.

renversé sur eux et sur leurs enfants [1] : la désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paraît rien [2], pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulières, faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux; ménager [3] des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme ! Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux, et chaque siècle presque [4] en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile ; et à l'homme vertueux et qui aime l'Etat, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les pontifes, qui livrent aujourd'hui Jésus-Christ ; la jalousie : mais en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

SECONDE PARTIE

Oui, mes frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César et c'est le seul devoir qui les occupe ; tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience; la probité qui nuirait à leur fortune, et qui leur ferait perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès là qu'on craint plus la disgrâce de César que le reproche de sa conscience, si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

1. *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

2. *La perte de tout ne leur paraît rien.* Phrase à la manière de Bossuet ou de Pascal : « L'homme ne connait le tout de rien. » *Pensées.* Les mots les plus simples suffisent aux grands écrivains.

3. *Ménager*, c'est-à-dire préparer, amener.

4. *Chaque siècle presque.* C'est l'usage de Massillon de placer *presque* après le mot qu'il détermine.

En effet, il paraît d'abord dans le caractère de Pilate des restes de droiture et de probité; sa conscience s'élève en faveur de l'innocent; il semble lui-même plaider sa cause; il n'ose le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre: premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité, lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle [1], qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse; nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité [2].

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César: *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* [3]. A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice et la vérité, quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle: une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre, pour une âme noble, que la colère de César. Mais d'ailleurs, SIRE, c'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions [4]; il est beau d'oser s'exposer à son indignation plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; et si les princes comme vous peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire: plus ceux qui leur applaudissent [5] sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux qui ne se joint

1. Massillon a dit ailleurs énergiquement : « Les lâchetés sûres et secrètes trouvent peu de cœurs scrupuleux. »

2. *Vanité, vérité.* Allitération, figure qui donne du relief aux pensées ; c'est pourquoi les Proverbes l'affectionnent : *Qui se ressemble, s'assemble; Qui terre a, guerre a.*

3. Joan., c. XIX, v. 12.

4. Il y a une nuance entre *servir* construit avec un régime direct, et *servir* construit avec un régime indirect. *Servir la gloire* de quelqu'un, lui être utile, y travailler, *prodesse*. *Servir à ses passions*, en être l'esclave, *servire*. Il n'y a que les bons écrivains qui observent ces finesses de langage.

5. Il y a encore une nuance délicate entre *applaudir à quelqu'un*, c'est-à-dire lui donner intérieurement ou lui exprimer verbalement son approbation, et *applaudir quelqu'un*, c'est-à-dire battre les mains.

point aux adulations publiques doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours : à peine se trouva-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes [1], qui ne connaissaient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains : la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté, il abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du juste : s'exposer à leur violence, ce serait allumer le feu de la sédition ; il vaut encore mieux que l'innocent périsse, que si toute la nation allait se révolter contre César, et il faut acheter le bien public par un crime [2].

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie [3] ; il semble que le bonheur et la sûreté publics ne puissent subsister que par des crimes ; que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déjà dit ailleurs [4], et l'on ne saurait trop le redire, la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des lois humaines ; tout ce qui attire la colère du ciel sur les Etats ne saurait faire le bonheur des peuples ; l'ordre et l'utilité publics ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal sa patrie, quand on la sert aux dépens des règles saintes ; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut ; c'est, en affaiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés : et l'injustice a

1. *Satrape.* C'est le nom que les Perses donnaient aux gouverneurs de provinces.

2. Rapprochez de ce passage de Massillon la deuxième partie du troisième sermon sur la Passion, de Bossuet.

3. *Que le bien public ne justifie*, c'est-à-dire que l'on ne cherche à justifier pour le bien public.

4. *Ailleurs*, dans le cours du Petit Carême.

bien pu détrôner des souverains[1], mais elle n'a jamais affermi les trônes: les ministres qui ont outré la puissance des rois l'ont toujours affaiblie[2]; il n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats; et leur zèle n'a été utile aux Césars[3] qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persécute aujourd'hui Jésus-Christ, un vil intérêt dans Pilate qui le livre, et enfin une indifférence criminelle dans Hérode qui en fait un sujet de mépris et de risée[4].

Hélas! quelle autre destinée ne pouvait se promettre la doctrine de l'Évangile, en se montrant à une cour superbe[5] et voluptueuse! La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté, et il n'y a de grand pour ceux qui habitent les palais des rois, que le plaisir et la gloire. Si vous n'y paraissez pas sous ses étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils[6] vous méprisent comme un homme d'une autre espèce, et un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes nous venons souvent ici affaiblir le langage divin; respecter ce que nous devrions combattre; adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes; autoriser presque leurs préjugés avant d'oser combattre leurs passions, et, sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnaissable[7].

Hérode, instruit des merveilles qu'on publiait de Jésus-

1. *L'injustice a bien pu...* Allusion à la révolution d'Angleterre?

2. *Les ministres qui ont outré...* Massillon reproduit souvent cette idée.

3. *Aux Césars.* Les orateurs sacrés emploient volontiers cette expression pour désigner les souverains en général.

4. Résumé des deux subdivisions précédentes, et transition à la suivante.

5. *Superbe*, dans le sens de *superbus*, orgueilleux.

6. *Ou l'on vous prend... ou ils vous méprisent.* Le sujet change. Incorrection.

7. Le trait suivant montrera quelle gêne les délicatesses de la cour imposaient souvent aux prédicateurs. M. de Noailles, archevêque de Paris, dans un sermon qu'il devait prêcher devant le roi, avait laissé échapper le mot *débauché*. Madame de Maintenon, à qui il avait faire lire le sermon, lui écrivit: « J'ai mis une croix au mot de *débauché*, qui est très-bien placé, mais qu'on trouvera peut-être trop grossier; car à nous autres, pécheurs délicats, il faut nous annoncer l'Evangile avec des paroles de miel. »

Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges; et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie ; ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité [1] qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle : les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés [2] par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent [3] : ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre : il faut que la religion, pour leur plaire, emprûnte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles: *Interrogabat eum multis sermonibus* [4] ; de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes, que par un désir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et où l'on peut opter; de ces questions enfin qui sont plutôt

1. *C'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle...* Changement de construction, ce qu'on appelle *anacoluthe,* tour rare dans notre langue.

2. *Les mystères les plus terribles égayés...* Expression de Boileau, mais que le poëte, ce qui lui arrive rarement, accompagne d'une plate tournure :

De la foi du chrétien les mystères [terribles
D'ornements *égayés ne sont pas sus-* [*ceptibles.*
Art poétique.

3. Une révolution se faisait dans la chaire chrétienne. Le XVIII[e] siècle, siècle sceptique, n'était pas fait pour inspirer l'éloquence religieuse; siècle littéraire, il cherchait de la littérature partout, jusque dans un sermon. Les prédicateurs eurent le tort de se conformer à ces dispositions profanes ; alors, au lieu d'apôtres, on n'entendit guère plus que des rhéteurs.

4. Luc., c. XXIII, v. 9.

des dérisions secrètes de la foi et des recherches respectueuses d'un véritable fidèle [1].

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion, *interrogabat eum multis sermonibus ;* faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte ; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteraient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder ; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleraient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci ; et, par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout à fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge ; et c'est dans le cœur de ceux qui [2] parlent et disputent plus sur la religion, qu'elle est d'ordinaire plus effacée [3]. Oui, mes frères, on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi ; il ne faut, pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs ; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes [4]. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix ; les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière ; elle aveugle les

1. *On traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel comme un problème indifférent...* Voyez le magnifique passage où Pascal, dans les Pensées, combat l'indifférence ; en voici quelques traits : « Ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant. Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance ; et la mort qui doit l'ouvrir les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux. Voilà un doute d'une terrible conséquence... etc. »

2. *C'est dans le cœur de ceux qui...* On a remarqué que deux sortes d'hommes surtout parlent de religion, l'athée et le fidèle : « l'un parle de ce qu'il craint, et l'autre de ce qu'il aime. » Montesquieu, *Esprit des lois*.

3. *Plus,* pour *le plus*.

4. Voyez le premier chapitre du troisième livre de l'*Imitation*.

sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières ; plus on veut raisonner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison, une fois sortie de la règle, ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès [1] : elle n'en voulait d'abord, parmi nous, qu'aux abus prétendus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignait que nous dégradions [2] Jésus-Christ de sa qualité de médiateur, elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité [3] et de sa naissance éternelle : elle voulait réformer la religion, elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connaître aucune; elle prétendait s'en tenir à la lettre aux livres saints, et cette lettre a été pour elle une lettre de mort [4], et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme, et des visions sur l'avenir [5] que l'événement a démenties et dont elle a rougi elle-même. Non, mes frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain; si vous passez au delà, vous n'avez plus de route assurée; vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort [6], vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants [7] des ténèbres ; et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur n'a plus de bornes [8].

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée : *Sprevit autem illum He-*

1. *L'hérésie ne garde plus de mesure dans ses progrès.* Bossuet fait la même remarque dans l'Orais. fun. de la reine d'Angleterre. Comparez les deux passages.

2. *Nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité.* Toujours le sens étymologique, souvent remarqué. *De gradu.*

3. *De sa divinité.* La secte des Sociniens.

4. *Une lettre de mort.* Expression très-forte.

5. *Des visions sur l'avenir.* Le principe du protestantisme contenait l'illuminisme et l'a enfanté.

6. *Vous entrez dans une terre ténébreuse.* Expression de Job.

7. *Les tristes enfants...* C'est une apposition; l'article devrait être supprimé.

8. Cette page est admirable. Rapprochée d'une digression de Bossuet contre les libertins, dans l'oraison funèbre de la princesse palatine, elle donnerait lieu à un parallèle intéressant.

rodes[1]; et toute sa cour suit son exemple : *Cum exercitu suo*. La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli et du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite ; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître[2]; c'est là leur loi et leur Evangile ; et ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent[3].

Aussi l'attention, SIRE, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle ; ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux ; son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété ; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi ; l'irréligion était le seul crime auquel il ne pardonnait point ; tout était sérieux pour lui sur cet article ; nulle joie, nul plaisir n'autorisèrent jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres ; religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi[4], ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, SIRE, tout devient capital dans la bouche d'un souverain ; une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété, ou faire de nouveaux impies ; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

1. Luc., c. XXIII, v. 11.

2. *Sur le visage du maître*. Energique expression, qui rappelle cette phrase de Tacite : « At quibus altior intellectus, resistunt defixi, et Cæsarem intuentes. »

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.
RACINE, *Britannicus*.

3. « Là (dans une monarchie) l'honneur dirige même les principes... il étend ou il borne nos devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique ou dans la morale. » MONTESQUIEU, *Esprit des lois*.

4. Cette appréciation de Louis XIV est exacte. Mais quand Massillon parle de *dissipations inévitables à la jeunesse des rois*, on regrette qu'il n'ait pas lui-même cette sévérité qu'il demandait tout à l'heure aux autres. Voy. p. 156.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité, et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever [1], et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

Hélas! en est-il une seule que sa croix ne confonde? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, il en est le premier martyr ; et les grands craignent la vérité, et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'est roi que pour être la victime de son peuple; et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances; et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts ; et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères. Il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres ; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre [2]. Que dirai-je ? il n'est roi que parce qu'il est sauveur ; ses bienfaits forment tous ses titres, ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous : tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes, il est tout à nos usages ; et les grands comptent le reste des hommes pour rien, et ne croient être nés que pour eux-mêmes [3].

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre : Regardez, leur dit-il [4], et faites selon ce modèle [5] ; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire [6] pour sau-

1. En effet, Massillon n'achève pas ; il n'y a pas de proportion entre la seconde partie de ce sermon et la première.

2. *C'est la vanité des grands...* On pourrait donner de la guerre des raisons plus philosophiques et plus profondes ; M. de Maistre l'a fait dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

3. Toutes ces antithèses de Jésus-Christ et des grands prouvent avec beaucoup de force ce qu'avance l'orateur. On ne peut pas lui reprocher de prodiguer une figure qu'il emploie si bien.

4. Prosopopée.

5. Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est. *Exode.*

6. *Je suis descendu de ma gloire.* Belle expression.

ver mes sujets : vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, SIRE, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu ; ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un roi qui fait de la croix son trône et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances ; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse : c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs ; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples : c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux ; SIRE, régnez pour notre bonheur, et vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur ! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations ; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne [1], et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu ! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds ; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône ; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets [2].

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte ; ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage [3], conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Église que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par

1. *Les prémices sacrés de votre règne;* belle poésie, mais l'antithèse avec les *derniers soupirs* est un peu recherchée.

2. L'orateur s'attendrit et son cœur s'épanche.

3. Souvenir des croisades. — Jésus-Christ était roi des Juifs. — Tu es rex Judæorum? — Tu dixisti. C'est pour cela que Massillon dit de la terre sainte, *votre héritage*.

votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix[1] ; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante[2], que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicitent aujourd'hui surtout vos grâces en sa faveur. N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille[3] : laissez-nous, grand Dieu! jouir de votre bienfait que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à la fois répare nos pertes et essuie nos larmes : comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devaient régner à sa place, et auxquels sa couronne était destinée : réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinait, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle. Ainsi soit-il.

1. La vraie croix. Saint Louis fit construire la Sainte-Chapelle pour recevoir *ce dépôt saint*.
2. *Cette ville régnante*. Paris.

3. *Au milieu des débris de son auguste famille*. Voyez page 23, note 7. Massillon ne se lasse pas dans ses péroraisons de rappeler ce souvenir.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palàm triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.
(Col., II, 15.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Contraste entre le triomphe de Jésus-Christ, et les triomphes des conquérants.

Proposition. La religion de Jésus-Christ triomphe de trois grands ennemis.

Division. Ces ennemis sont l'envie des hommes et de la fortune (1re partie), les passions (2e partie), la mort (3e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Triomphe de la religion sur l'envie.

1° Des hommes. Leur jalousie s'attaque à la gloire; 2° des événements. Leur inconstance l'obscurcit, mais celui qui ne cherche que Dieu est au-dessus des événements et des hommes.

SECONDE PARTIE. Triomphe de la religion sur les passions.

1° Les passions souillent la gloire; 2° et la religion seule triomphe des passions; la philosophie est impuissante.

TROISIÈME PARTIE. Triomphe de la religion sur la mort.

1° Elle rend à l'homme l'immortalité que lui ravit l'impiété; 2° elle lui donne même l'immortalité de la gloire. Exemple de Charlemagne, de saint Louis et de Louis XIV.

Péroraison. Puisse le jeune roi leur ressembler; c'est le vœu de ces glorieux monarques, de son père pieux, de tous ceux qui veillent sur sa jeunesse; c'est le vœu de toute la France.

SIRE,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort : c'était le triomphe lugubre des passions humaines : ils ne

laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la sévérité des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ [1] est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance. Il triomphe du péché; mais, en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation [2], il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion; elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu; tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation, et à l'erreur publique : celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants [3]; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions et de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la foi, et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour [4], qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE

SIRE,

La gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la

1. *Le triomphe de Jésus-Christ.* Sa résurrection.

2. *Mais en effaçant.* Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. Saint Paul, *Col.*, XI, 14.

3. *On en fait une honte aux princes.* Ces expressions sont trop absolues. « Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu, et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes. » *La Rochefoucauld.*

4. *L'instruction de ce dernier jour.* Massillon avait été nommé évêque de Clermont, et prêchait pour la dernière fois devant la cour. Voyez la péroraison de ce sermon.

déshonorent : enfin, la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

La religion seule les met à couvert [1] de ces écueils [2] inévitables et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les élève au-dessus des événements et de l'envie, elle leur assujettit leurs passions; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie [3]. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ; et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie, et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimée [4]. Mais sa résurrection attache à son char de

1. On dit *préserver,* et non pas *mettre à couvert d'un écueil.*

2. *Ces écueils inévitables où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer.* Ecoutez l'impétueux Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé : « Poussons donc à bout la gloire humaine ; détruisons l'idole des ambitieux ; qu'elle tombe anéantie devant ces autels ! » Et dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans : « C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, *le pousse jusqu'au néant,* et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on appuyer quelque dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu, *qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre,* ne nous laisse-t-il aucune espérance ? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de notre corps en quelque endroit écarté du monde que le hasard ou la corruption les jette, verra-t-il perdu sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi, les ombres de la mort se dissipent; les voies me sont ouvertes à la véritable vie. »

3. *Elle leur assure après leur mort la gloire.* Ces idées ont été bien souvent exprimées par les poëtes.

Urit enim fulgore suo qui prægravat [artes
Infra se positas ; exstinctus amabitur [idem.
HORACE.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque * de ses ailes
Tout éclat qui blesse ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme,
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.
LEFRANC DE POMPIGNAN.
Ode sur la mort de J.-B. Rousseau.

Ainsi, les maîtres de la lyre
Partout exhalent leurs chagrins ;
Vivants, la haine les déchire,
Et ces dieux que la terre admire
Ont peu compté de jours sereins.
Longtemps la gloire fugitive
Semble troubler leur noble orgueil ;
La gloire enfin pour eux arrive,
Et toujours sa palme tardive
Croît plus belle au pied d'un cercueil.
DE FONTANES. *Ode à Châteaubriand.*

4. *Succomber aux puissances des ténèbres.* Ecce nunc hora vestra, et potestas tenebrarum.

(*) « La mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. » BOSSUET, *Or. fun. de Henriette d'Angleterre.*

triomphe ces principautés et ces puissances mêmes; sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres[1]; sa croix devient le signal éclatant de sa victoire; la Judée seule l'avait rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre premièrement la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas! c'est à la cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? En un mot, où sont les héros dont la malignité et peut-être la vérité ne fasse des hommes[2]?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auraient trouvé des censeurs, sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auraient excité la jalousie et la défiance de ses voisins; il en deviendra, par sa piété, l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes; parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice[3]. On ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers. Il

1. *Sa gloire sort triomphante.* Image poétique, aussi belle que ce vers de *Zaïre :*

C'est là que de sa tombe il rappela sa [vie.

2. *La malignité et peut-être la vérité.* Tout à l'heure Massillon ne parlait que de la malignité; il ajoute ici, malignement peut-être, un correctif.

3. *Elles seront toujours annoncées par la justice.* Expression très-élégante.

réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais [1] ; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir ; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute : et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples ; par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, SIRE, un de vos plus saints prédécesseurs [2], à qui l'Eglise rend des honneurs publics et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois, ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse ; ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre ; et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, SIRE, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre [3]. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire,

1. *Il n'aura pas besoin...* Cf. *Tél.* passim. Nous avons déjà cité ce beau vers de l'*Œdipe* de Voltaire :

Par l'amour de son peuple il se croyait [gardé.

Malherbe s'est servi du même tour :

Et la garde qui veille aux barrières du [Louvre.

2. *Tel était un de vos prédécesseurs :* saint Louis. L'exemple ne pouvait pas être plus heureusement choisi.

3. *Des retours à craindre. Habet fortuna regressus,* a dit Virgile ; et Lucain :

Summisque negatum
Stare diu.

Tite Live : Puncto sæpe temporis maximarum rerum momenta verti. — Bossuet. « La bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changement inouïs. »

à elle-même des nuages[1]. L'histoire des Etats et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès[2] semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie[3] finir par des revers et par des disgrâces.

Mais, sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et immortelle[4]. Tout semble fondre[5] et s'éclipser autour de lui ; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire ; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus ; il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités[6], qu'il vît tomber autour de lui tous les princes[7], les appuis de son trône ; que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paraître tout ce qu'il était : ses succès inouïs lui avaient valu le nom de grand; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré, pour tous les âges à venir, le nom et le mérite[8].

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements[9] ; tous les autres motifs

1. *S'attire, pour ainsi dire, des nuages*. Le correctif adoucit la hardiesse de l'image. — Horace :

. . . . Feriuntque summos
Fulmina montes.

2. *Les bons et les mauvais succès*. Au XVIIe siècle, le mot succès se prenait souvent dans le sens étymologique de *succedere*, pour un *événement*. La phrase de Bossuet, que nous citions tout à l'heure, où ce mot est accompagné de l'épithète *bons*, en est encore une preuve.

3. *Le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie*. Celui de Louis XIV. Il dura soixante-douze ans.

4. *Une plus solide et immortelle*.

J'ai de l'ambition, mais plus noble et [plus belle ;
Cette grandeur périt, j'en veux une [immortelle.
Polyeucte.

5. *Tout sembla fondre*. Excellente métaphore. Montesquieu : « Il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées, sans avoir combattu, *se fondent*, pour ainsi dire, dans une campagne. »

6. *Il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités*. Bossuet : « La félicité sans bornes, aussi bien que les revers. »

7. *Il vit tomber tous les princes*. Voyez le premier discours.

8. On ne peut que s'associer à ce jugement de Massillon.

9. *Nous mettre au-dessus des événements*. — Corneille :

Au-dessus de l'envie, au-dessus du [destin.
Polyeucte.

nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse[1]. La raison, la philosophie, promettaient la constance à son sage, mais elles ne la donnaient pas ; la fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre[2]. La plaie qui blesse[3] le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même ; or, la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même : la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis ; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients ; elle apprenait à l'orgueil à cacher, et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses ; elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant[4] qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes ; elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature[5], et ne veut

1. *Les mains de notre faiblesse.* Expression biblique.

2. Allusion à cette parole du stoïcien Posidonius : O douleur, tu as beau faire, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.

3. *La plaie qui blesse. Plaie*, du latin *plaga*, un coup.

4. *La gloire de paraître constant.* L'accord est plus logique que grammatical. L'orateur fait rapporter *constant* au héros qu'il a dans l'idée, et non pas à la philosophie. — Peut-être le texte est-il altéré, et faudrait-il lire : Et *qui aspiraient* à la gloire ?

5. *Elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature.* Lisez dans Corneille la scène deuxième du quatrième acte de *Polyeucte*. En voici la fin :

Monde, pour moi tu n'es plus rien ;
Je porte en un cœur tout chrétien,
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstable à mon bien.
Saintes douceurs du ciel, adorables [idées !
Vous remplissez un cœur qui vous [peut recevoir !
De vos sacrés attraits les âmes possé- [dées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse [émouvoir.

pour témoin de son sacrifice, que celui seul qui peut en être le rémunérateur ; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières, qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors; si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base ; le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse; tous ces appuis de chair [1] s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur [2]; on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable [3]. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

SECONDE PARTIE

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif [4] ce premier auteur de la captivité de tous les hommes ; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend, par la grâce, la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées; en vain, pour cacher la haine des passions, il

Vous promettez beaucoup et donnez [davantage,
Vos biens ne sont point inconstants.
. . . .
C'est vous, ô feu divin, que rien ne [peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline... sans [la craindre, etc.

1. *Tous ces appuis de chair*, c'est-à-dire *humains*, expression biblique.

2. *Inutiles à votre malheur*, c'est-à-dire incapables de vous consoler.

3. Belle image qui donne de la force à la pensée.

4. Expression de saint Paul.

fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes : leurs vices venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront, jusqu'à la fin, le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions et qui déshonore leur histoire [1].

Plus même il sont élevés, plus le dérèglement des mœurs les dégrade ; et *leur ignominie*, dit l'esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire* [2]. Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public, quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois [3] se trouvent confiées à ceux qui ne connaissent de loi que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse ! Ils devraient régler les mœurs publiques [4], et ils les corrompent ; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne. C'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs [5] du héros et ses lauriers [6] flétris par ses faiblesses ; le monde,

1. Massillon retrouve le langage libre et hardi qu'il avait oublié tout à l'heure quand il parlait de *dissipations inévitables à la jeunesse des rois*.

2. Mach., I, c. I, v. 41.

3. *La pudeur des lois*, le respect. Latinisme que nous avons déjà rencontré.

4. *Ils devraient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent*. Les verbes *régler* et *corrompent* sont parfaitement en rapport pour le sens étymologique. *Régler* dérive de *regula, rego, rectus*. *Et corrompre* de *corrumpere, briser* (la ligne droite).

5. *La réputation* qui *échoue contre les mœurs du héros* est une expression brillante, mais recherchée.

6. *Ses lauriers*, périphrase qui a été usée à force d'être répétée.

qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie trompeuse [1] les chante et les immortalise : chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise [2] pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète [3] et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion ; la morale même des païens en est convenue.

Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse [4] toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours [5] : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers : l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre [6] : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches : il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ;

1. *Une poésie pompeuse.* Ce mot n'est pas pris ici en mauvaise part, dans le sens de fastueux, comme il l'est assez souvent aujourd'hui. Massillon l'emploie comme Boileau :

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix.
Art poétique.

2. *L'éloquence s'épuise pour...* Belle expression.

3. Exemple d'inversion.

4. *La nature ramasse toutes ses forces.* Expression simple et forte, comme en emploie Bossuet.

5. Militia est vita hominis super terram. (*Job.*)

6. *L'orgueil, loin de vous aider.* « Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons à nos autres défauts. »

La Rochefoucauld, *Maximes.*

mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait pas à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion, que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorié de sa raison, ou à la beauté de la vertu même ; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce [1].

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre Lycée [2], ou, au milieu des places publiques [3], elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie : ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères ; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres [4] : il fallait que la

1. Considérations aussi solides qu'élevées, que tous les Pères de l'Eglise ont faites.

2. *Un lycée.* Le lycée était le péristyle d'un ancien temple d'Apollon *lycien*, à Athènes; c'était là qu'Aristote enseignait ; c'est pourquoi on désigne son école sous le nom de *lycée*, de même qu'on dit *le portique* (στοά) pour l'école de Zénon, et l'*académie* (à cause des jardins d'*Académus*, situés dans un faubourg d'Athènes) pour l'école de Platon.

3. Prov., c. VI, v 3.

4. Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. SAINT PAUL.

véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je ? sa doctrine était insensée en apparence[1], et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie ; elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les Césars devinrent ses disciples ; elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté[2], l'humilité et la tempérance, pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence : quelle gloire pour la religion !

Mais, SIRE, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres le plus honorable c'est la vertu : un prince, maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres : ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache ; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus[3] ; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins ; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre ; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur[4] montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre ; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant ; l'un a été le héros d'un jour, et l'autre l'est de toute la vie.

1. Prædicamus Jesum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Græcis autem stultitiam. SAINT PAUL.

2. *La chasteté*. Ceux qui exaltent les vertus des philosophes païens, de Socrate par exemple, homme admirable à tant d'égards, doivent toujours être ramenés à ce point important et décisif de la chasteté. Massillon n'exagère pas : la doctrine de Jésus-Christ *seule vint l'apprendre aux hommes*. Les Pères de l'Église l'ont vu, et en ont triomphé. (Origène, *Traité contre Celse*, passim.)

3. *Les lui déguisent en vertus*. Expression spirituelle et vive.

4. On a oublié le mot auquel ce *leur* se rapporte ; il est trop loin.

TROISIÈME PARTIE

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché : mais il triomphe encore de la mort ; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées ; et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle [1].

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête [2] ; tout devait mourir avec son corps : et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours [3].

La superstition païenne lui promettait au delà du tombeau une félicité oiseuse [4], où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances [5] plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substituer la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux [6] et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginés.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi-même : ses promesses sont la récompense de ses maximes [7] ; et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

1. Remarquez la magnificence de ce style.

2. Unus est interitus hominum et jumentorum.

3. Comparez avec ce passage les paroles de Bossuet dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans : « Mais dis-je la vérité ? » etc.

4. *La superstition païenne lui permettait.* Lisez, au sixième livre de l'Enéide, la description des Champs Elysées, et des tristes jouissances qu'on y goûte. — Fénelon dans la description qu'il en fait aussi dans son Télémaque n'a pas pu ne pas répandre des idées chrétiennes ; par exemple, cette lumière pure qui nourrit les bienheureux dans l'*Elysée* est celle qui éclaire les élus dans le *Paradis* chrétien.

5. *Nous ouvre des espérances.* Belle et simple image. On la rencontre aussi à la péroraison : *Déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances.*

6. *Ces champs fabuleux :* les Champs-Élysées.

7. *Sont la récompense de ses maxi-*

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire [1] : les vaines louanges dont on les avait abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau : ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes; ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien [2]; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); de nouvelles espérances forment un nouveau langage; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes, vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! Et que sont les histoires des Etats et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappés de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siècles est demeurée dans l'oubli?

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire [3] des hommes : les princes religieux sont écrits [4] en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires [5] ; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité; sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevait

mes, c'est-à-dire de l'observation de ses maximes; la phrase est trop abstraite.

1. Voyez ces idées magnifiquement développées par Bossuet dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, *passim.*

2. Phrase concise et simple.

3. On ne dit pas *périr de la mémoire.*

4. *Les princes religieux sont écrits* : leurs noms.

Ce livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu [chéris.
Racine, *prologue d'Esther.*

5. *Elles s'effacent, pour ainsi dire.* Expression ingénieuse.

au-dessus de toute la multitude des tribus; sa gloire va même croissant en s'éloignant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie ; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis [1] dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français, a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie ; et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ [2].

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales, seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez l'éclat immortel de la justice et de la piété : c'est ce que répètent tous les jours à Votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers ; et la piété coule de plus près [3] dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

1. *Ils sont demeurés ensevelis*. Massillon a beaucoup d'esprit dans tout ce passage ; peut-être trop. Il n'est pas aussi solide que de coutume.

2. *Nous ne commençons...* N'est-ce pas un peu jouer sur les mots ?

3. *La piété* peut-elle *couler de plus près* ou de plus loin ? On comprend

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône; puissiez-vous l'être de leurs vertus[1] ! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom ! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs !

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas ; si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions ; déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances; déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future ; déjà la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées[2]. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu ! si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos églises[3], me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste ; si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières ; eh ! qui suis-je, pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône[4] ? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leur couronne devant l'autel éternel, aux pieds de l'agneau[5], vous demandent, pour cet enfant auguste, la couronne de justice[6] qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux[7] surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous

cependant ce que l'orateur veut dire.

1. Cette péroraison est la plus touchante de toutes celles du Petit Carême. Qu'il y a de sagesse, de modestie, de piété et de tendresse dans ce langage ! Par un art habile, emprunté de Bossuet (péroraison de l'oraison funèbre de Condé), Massillon s'insinue dans l'âme des auditeurs, pour s'en faire l'éloquent interprète, et en s'associant ainsi toutes les âmes, il a rendu sa parole plus solennelle et plus touchante.

2. La répétition de ce mot *déjà*, l'habile suspension de la phrase, peignent bien l'ardeur du désir et l'inquiétude de l'amour. — Outre que toutes les expressions sont d'une exquise élégance ou d'une belle poésie.

3. Massillon venait d'être nommé évêque de Clermont.

4. Image empruntée à la Bible.

5. Souvenir de l'Apocalypse.

6. Expression biblique.

7. Le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon !

l'espérons, devant la face de votre gloire[1], ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu[2] lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés[3] du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée[4], répandent ici leur cœur[5] en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes[6], non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere*[7] *!* Regardez du haut du ciel, et voyez non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée[8], et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs : *Respice de cælo, et vide et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant[9] que vous avez établi sur nous, vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés[10], grand Dieu! essuyez enfin

1. Expression biblique.
2. Ce mot *prévenu* est de la langue théologique.
3. Madame la duchesse de Ventadour.
4. Villeroi, Fleury
5. *Répandent leur cœur.* Admirable expression empruntée aux psaumes.
6. Encore une expression biblique. C'est le talent du prédicateur de fondre dans son style les paroles de l'Ecriture.
7. Ps. 79, v. 15.
8. Voyez dans Isaïe, ch. XII, la belle allégorie dans laquelle le peuple de Dieu est comparé à une vigne.
9. Motif extrêmement touchant. — Rappelez-vous dans Thucydide Thémistocle proscrit allant s'asseoir au foyer d'Admète son ennemi, et lui présentant son enfant pour le fléchir.
10. Allusion aux malheurs des dernières années de Louis XIV.

les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère, nous font répandre : faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé [1], et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu ! un roi selon votre cœur [2], c'est-à-dire, le père de son peuple, le protecteur de votre Eglise, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins, et que l'Europe entière envie plus notre bonheur, et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit [3] jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu ! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité[4]. Ainsi soit-il.

1. Encore la Bible. Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.

2. *Un roi selon votre cœur.* Expression biblique.

3. *Qu'elle ne soit.* Il faudrait simplement *que.*

4. Cette péroraison est admirable, et les jeunes gens ne sauraient trop l'étudier. — C'était comme l'adieu de Massillon à son auditoire. — Conf. Péroraison de l'oraison funèbre du prince de Condé par Bossuet. Le parallèle serait fort intéressant, et ferait ressortir admirablement le génie divers des deux orateurs. Voyez la notice littéraire sur Massillon, où nous avons indiqué et esquissé ce parallèle.

FIN DU PETIT CARÊME.

SERMON

SUR LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS

Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si, cadens, adoraveris me.

Le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes du monde, et toute la pompe et la gloire qui les environnent ; et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.

(Matth., IV, 8, 9.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Si la grandeur a ses dangers, elle a aussi ses avantages.

Proposition. Division. Nous allons donc examiner les maux qui accompagnent les vices des grands (1re partie), et les biens qui suivent leurs vertus (2e partie).

Première partie. Les vices des grands ont pour terribles conséquences :

1° Le scandale ; 2° l'ingratitude.

Seconde partie. Leurs vertus ont des suites très-étendues :

1° Par l'influence de leurs exemples ; 2° à cause de l'autorité de leurs personnes.

Péroraison. Puissent-ils se sanctifier, afin de sanctifier les peuples.

Sire,

Les prospérités humaines ont toujours été un des piéges les plus dangereux dont le démon s'est servi pour perdre les hommes : il sait que l'amour de la gloire et de l'élévation nous est si naturel, que rien ne nous coûte pour y parvenir, et que l'usage en est si séduisant, que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur et de puissance.

Cependant, mes frères, c'est Dieu seul qui élève les grands et les puissants : qui vous place au-dessus des autres, afin que vous soyez les pères des peuples, les consolateurs des affligés, les asiles des faibles, les soutiens de l'Eglise, les protecteurs de la vertu, les modèles de tous les fidèles.

9.

Souffrez donc, mes frères, qu'entrant dans l'esprit de notre [1] Evangile, je vous expose ici les périls et les avantages de votre état ; et qu'avant que d'entrer [2] dans le détail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de salut, je vous marque, à l'entrée presque de cette carrière [3], les obstacles et les facilités que vous offre, pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais aussi il s'y trouve de grandes ressources; on y naît [4], ce semble avec plus de passions que le reste des hommes : mais aussi on peut y pratiquer plus de vertus : les vices y ont plus de suite [5] : mais aussi la piété y devient plus utile : en un mot on y est bien plus coupable que le peuple quand on y oublie Dieu; mais aussi on y a bien plus de mérite quand on lui est fidèle.

Mon dessein donc aujourd'hui est de vous représenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices; est de vous faire sentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes nés ; est [6] enfin de vous rendre le désordre odieux en vous développant les suites inexplicables que vos passions traînent après elles [7], et la piété aimable par les utilités incompréhensibles [8] qui suivent toujours vos bons exemples. Ce ne serait pas assez de vous marquer les périls de votre état, il faut aussi vous en découvrir [9] les avantages : la chaire chrétienne invective [10] d'ordinaire contre les grandeurs et la gloire du siècle ; mais il serait inutile de vous parler sans cesse de vos maux, si l'on ne vous en présentait en

1. *Notre Évangile.* L'Évangile dont il a pris un verset pour texte.

2. *Avant que d'entrer.* Le *que* pourrait être retranché. *Entrer* a déjà été employé dans la phrase : *Souffrez donc qu'entrant.*

3. *Cette carrière.* Ce que les prédicateurs appellent aussi une *station.* S'agit-il ici de l'Avent ou du carême ? On ne sait trop. On ignore à quelle époque Massillon prononça ce sermon.

4. *On y naît,* peu harmonieux.

5. *Les vices y ont plus de suite,* c'est-à-dire s'y développent avec plus de facilité ; y ont des conséquences plus funestes. Ces deux sens sont renfermés dans ces mots *plus de suite.*

6. *Est.* La répétition de ce monosyllabe est un peu fatigante.

7. *Vos passions traînent après elles.* Excellente métaphore.

8. *Les utilités incompréhensibles*, expression un peu étrange.

9. Remarquez la parfaite justesse de ces verbes, *marquer les périls, découvrir les avantages.*

10. *Invective.* La racine de ce mot est *invehi,* s'emporter, se déchaîner contre. C'est le mot propre, bien qu'il semble un peu fort.

même temps les remèdes. C'est ces [1] deux vérités que je me propose de réunir dans ce discours, en vous exposant quelles sont les suites infinies des vices des grands et des puissants, et quelles sont les utilités inestimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Un jugement très-sévère est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu : on fera miséricorde aux pauvres et aux petits ; mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les grands et les puissants : *Exiguo conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur* [2].

Ce n'est pas, mes frères, que le Seigneur rejette les grands et les puissants, comme dit l'Ecriture, puisqu'il est puissant lui-même ; ou que le rang et l'élévation soient auprès de lui des titres oiseux qui éloignent ses grâces, et fassent presque tout seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personne [3] ; il est le Seigneur des cèdres du Liban, comme de l'hysope [4] qui croit dans les plus profondes vallées ; il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes comme sur les lieux les plus bas et les plus obscurs ; il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre : les grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur et de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux [5] de ses libéralités et de sa magnificence ; et je ne viens pas ici, mes frères, selon le langage ordinaire, prononcer des anathèmes contre les grandeurs humaines, et vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, et qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

1. *C'est ces deux vérités.* Un peu dur. La règle qui prescrit de mettre le verbe au pluriel après *ce*, quand le substantif est au pluriel, n'était pas encore bien établie.

2. Sap., c. VI, v. 7.

3. Non est acceptio personarum apud eum (saint Paul). L'orateur va prouver cette proposition par des exemples.

4. *L'hysope.* Plante aromatique.

5. *Les canaux.* Sur le mot *canal* voyez notre remarque page 104, note 1.

Mais je dis [1], mes frères que les péchés des grands et des puissants ont deux caractères d'énormité [2] qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu que les péchés du commun des fidèles ; premièrement le scandale, secondement l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes frères, auquel l'Evangile laisse moins d'espérance de pardon qu'à celui d'être un sujet de chute à nos frères : « Malheur à l'homme qui scandalise! dit Jésus-Christ ; il lui serait plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte et de scandale au plus petit d'entre mes disciples [3]. » Premièrement parce que vous perdez une âme qui devait jouir éternellement de Dieu. Secondement, parce que vous faites périr votre frère pour lequel Jésus-Christ était mort. Troisièmement, parce que vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des âmes. Quatrièmement, parce que vous êtes cet homme de péché, cet antechrist dont parle l'apôtre [4] : car Jésus-Christ a sauvé l'homme et vous le perdez ; Jésus-Christ a formé de véritables adorateurs à son père et vous les lui ôtez ; Jésus-Christ nous a acquis par son sang, et vous lui ravissez sa conquête ; Jésus-Christ est le médecin des âmes, et vous en êtes le corrupteur ; il est leur voie, et vous êtes leur piége ; il est le pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, et vous êtes le loup dévorant qui tuez et perdez les ouailles que son père lui avait données [5]. Cinquièmement enfin, parce que tous les autres péchés meurent, pour ainsi dire, avec le pécheur ; mais les fruits de ses scandales seront immortels, ils survivront à ses cendres, ils subsisteront après lui, et ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses pères [6].

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris

1. *Mais je dis.* Nous avons déjà eu occasion de remarquer que cette tournure, qui serait froide partout ailleurs, est permise en chaire. Il en est de même des subdivisions que l'orateur va énoncer d'une manière un peu scholastique.

2. *Enormité.* Ce qui sort des règles communes. Racine, *enormis* (è normâ).

3. Mat., c. XVIII, v. 6.

4. *L'apôtre* saint Jean, dans l'Apocalypse. *Antechrist* de ἀντι Χριστός, l'adversaire du Christ.

5. *Ouailles*, brebis, de ovis : l'*u* et le *v* étant la même lettre.

6. Toutes ces antithèses ne sont que des citations de l'Ecriture.

seulement une règle d'or parmi les dépouilles que le Seigneur s'était consacrées[1]; mon Dieu! quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jésus-Christ une âme qui était sa dépouille précieuse, rachetée, non avec de l'or et de l'argent, mais de tout le sang divin de l'agneau sans tache? Le veau d'or[2] fut réduit en poussière pour avoir fait prévariquer Israël, grand Dieu! et[3] tout l'éclat qui environne les grands et les puissants les mettrait-il à couvert de votre colère, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute et d'idolâtrie? Le serpent d'airain[4] lui-même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux tribus, mon Dieu! et le pécheur déjà si odieux par ses propres crimes, sera-t-il épargné, lorsqu'il devient un piége et une pierre d'achoppement[5] à ses frères.

Or, mes frères, voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élève sur le commun des fidèles: le scandale. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules[6]: confondues dans la foule et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies et le spectateur invisible de leurs chutes; si elles tombent ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge: le monde qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples: leur vie n'a point de suite[7]; ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout seuls; et, s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux et ne devient pas celle de leurs frères.

1. *Que le Seigneur s'était consacrées*, après la prise de Jéricho. Voyez le livre de *Josué*, c. 7.

2. Pendant que Moïse, s'entretenait avec Dieu sur le Sinaï, les Hébreux, ne le voyant pas venir, se firent un veau d'or et l'adorèrent. Moïse réduisit l'idole en poudre, et la fit boire aux prévaricateurs. Voltaire a sottement plaisanté sur ce fait. Voyez *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée.

3. Remarquez la vivacité de ce tour oratoire.

4. *Le serpent d'airain*. Comme beaucoup d'Hébreux périssaient, mordus par des serpents dans le désert, Moïse dressa un serpent d'airain dont la vue seule guérissait; c'était l'image de Jésus-Christ.

5. *Achoppement*. De *chopper*, vieux mot qui veut dire heurter du pied contre une pierre.

6. Massillon a développé les mêmes pensées dans le premier sermon du Petit Carême.

7. *Leur vie n'a point de suite*. *Suite* dans le même sens que plus haut: *Les vices y ont plus de suite.*

Mais les personnes nées dans l'élévation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne, qui ne sauraient se cacher, et que leur situation toute seule découvre ; ces flambeaux luisants qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandeur et des dignités ; vous ne vivez plus pour vous seuls ; à votre perte ou à votre salut est attachée la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent ; vos mœurs forment les mœurs publiques, vos exemples sont les règles de la multitude, vos actions ont le même éclat que vos titres ; il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public, et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale, premièrement d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent ; ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égarements, parce que c'est par là qu'ils vous ressemblent ; le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces ; la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour ; vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les Etats, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût, et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence des mœurs anciennes la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions, et de vos indécences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devrait être peinte, la fureur des jeux[2], la faci-

1. *Les artifices.* Le blanc, le rouge, la poudre et les mouches. Comparez la périphrase de Massillon avec les vers si connus de Racine dans le songe d'Athalie :

Même elle avait encore cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

2. *La fureur du jeu.* Boileau l'atteste et l'attaque en plusieurs endroits de ses satires.

L'un et l'autre à mon sens a le cerveau troublé,
Répondra chez Frédoc ce marquis sage et prude,

lité [1] des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions et toute la corruption de notre siècle.

Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous, dans les provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence ; ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs ; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chars des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua, et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu ! que le compte des riches et des puissants sera un jour terrible ; puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle, et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres !

Secondement, un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant ; vos inférieurs, vos créatures [2], vos esclaves [3], se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance ; ils copient vos vices, parce que vous les leur comptez comme des vertus ; ils entrent dans vos goûts pour entrer dans votre confiance : ils s'étudient à l'envi ou de [4] vous suivre ou de vous surpasser, parce que vous n'aimez en eux que ce qui vous ressemble. Hélas ! mes frères, combien d'âmes faibles, nées

Et qui sans cesse au jeu dont il fait [son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou [d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son [cornet, etc.

Rapprochez de cette page de Massillon un passage des *Caractères* de La Bruyère : « Mille gens se ruinent au jeu... un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du désir du gain, désespéré de la perte, etc. *De quelques usages.* Ce passage est fort remarquable.

1. *La facilité des mœurs ;* des mœurs *faciles* sont des mœurs peu sévères, peu retenues.—C'est le portrait fidèle de la cour du régent.

2. *Vos créatures*, ceux dont vous avez fait la fortune; c'est le mot consacré.

3. *Vos esclaves.* Hyperbole oratoire.

4. *Ils s'étudient de ;* nous dirions *à*.

avec des principes de vertu, et qui, loin de vous, n'auraient trouvé en elles que des dispositions favorables au salut, ont trouvé, dans l'obligation où leur fortune les mettait de vous imiter, le piége de leur innocence!

Troisièmement un scandale d'impunité. Vous ne sauriez plus reprendre, dans ceux qui dépendent de vous, les abus et les excès que vous vous permettez vous-mêmes; vous êtes obligés de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire; il faut fermer les yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs et, de peur de vous condamner vous-mêmes, faire grâce à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine, et tout occupée de plaire, répand sur tout son domestique [1] un air de licence et de mondanité [2]; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière [3]; chacun imite au dedans les passions qu'elle fait éclater au dehors; il faut qu'elle dissimule ces déréglements, parce que ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures [4]. Vous le savez, mes frères, et la dignité de la chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici, quel désordre dans ces maisons destinées et ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini! Que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés, qui loin de vos yeux n'ayant plus de frein qui les retienne et cherchant à occuper une oisiveté où vos amusements les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation, et d'un sang vil et méprisable [5]! O mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise, et qui leur fait trouver la mort et la condamna-

1. *Son domestique,* c'est-à-dire, les gens de sa maison.

2. *Mondanité,* mot usité dans la chaire seulement.

3. On sort bien d'une *maison,* mais non pas d'un écueil. Sans cette incorrection, l'expression serait belle.

4. *Ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures,* c'est-à-dire leur enlèvent toute autorité. Molière a dit dans le Misanthrope :

Il faut mettre le poids d'une vie [exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on [veut faire.

Massillon, dans un autre sermon, s'exprime ainsi : « Le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd, par ses égarements, le droit de reprendre ceux qui s'égarent. »

5. *Un sang vil et méprisable.* Encore une hyperbole.

tion où ils auraient dû trouver des secours de salut, et l'asile de leur innocence.

Quatrièmement, un scandale d'office et de nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs et à vos passions injustes! Les arts dangereux ne subsistent que par vous; les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassements criminels; les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts, et ne corrompent tant de cœurs, que pour flatter la corruption du vôtre; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms et de votre protection [1]. C'est vous seuls, mes frères, qui donnez à la terre des poëtes lascifs, des auteurs pernicieux, des écrivains profanes; c'est pour vous plaire que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talents, et cherchent, dans un succès qui n'a pour but que la perte des âmes, leur élévation et leur fortune; c'est vous seuls qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même en les honorant de votre familiarité, ce caractère de honte et d'infamie que les lois de l'Eglise et de l'Etat leur avaient laissé, et qui les flétrissait aux yeux des hommes.

Ainsi, c'est par vous que les peuples participent à ces désordres, que ce poison infecte les villes et les provinces, que ces plaisirs publics deviennent la source des misères et de la licence publique, que tant de victimes infortunées[2] renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, et cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talents que vos passions toutes seules ont rendus utiles et recommandables, viennent sur des théâtres criminels [3] chanter des passions pour flatter les vôtres [4], périr pour vous plaire, perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent, devenir des écueils publics et le scandale de la religion, porter même le malheur et la

1. Allusion aux Epîtres dédicatoires, et à la domesticité des gens de lettres auprès des grands. Voltaire ne s'avisa-t-il pas, plus tard, de dédier *Mahomet* au pape?

2. Les comédiens et les danseuses.

3. Voyez la lettre de Bossuet sur les spectacles.

4. *Chanter des passions pour flatter les vôtres.* Trait admirable!

dissension dans vos familles, et vous punir, femmes du monde [1], de l'appui et du crédit que vous leur donnez par votre présence et par vos applaudissements, en devenant l'objet criminel de la passion et de la mauvaise conduite de vos enfants, et partageant peut-être avec vous-même le cœur de votre mari, et ruinant sans ressource ses affaires et sa fortune.

Cinquièmement un scandale de durée. C'est peu, mes frères, que la corruption de nos siècles soit presque le seul ouvrage des grands et des puissants; les siècles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence et de leurs désordres. Ces poésies profanes, qui n'ont vu le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront; ces auteurs dangereux que vous honorez de votre protection passeront entre les mains de nos neveux, et vos crimes se multiplieront avec le venin [2] dangereux qu'ils portent avec eux, et qui se communiquera d'âge en âge; vos passions mêmes, immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siècle, le deviendront encore aux siècles suivants; la lecture de vos égarements conservés à la postérité se fera encore des imitateurs après votre mort ; on ira encore chercher des leçons de crime, dans le récit de vos aventures, et vos désordres ne mourront point avec vous [3]. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphèmes et des dérisions aux impies, et des motifs de sécurité[4] au libertinage; l'emportement de la femme de Putiphar s'est conservé jusqu'à nous, et son rang a immortalisé sa faiblesse. Telle est la destinée des vices et des passions des grands et des puissants; ils ne vivent pas pour leur siècle seul, ils vivent pour les siècles à venir, et la durée de leur scandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le savez vous-même, mes frères, encore aujour-

1. *Et vous punir, femmes du monde.* Remarquez l'énergie de cette apostrophe.

2. *Avec le* venin... qu'ils portent *avec* eux. Petite négligence.

3. *Vos désordres ue mourront point avec vous.* Plus haut, plus poétiquement : *Ses crimes ne descendent pas avec lui dans le tombeau de ses pères.*

4. *Des motifs de sécurité au libertinage.* « Ego me, etsi peccato absolvo, supplicio non libero, nec ulla deinde impudica Lucretiæ exemplo vivet. » *Tite Live.*

d'hui ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires[1] scandaleux faits dans les siècles de nos pères, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des cours précédentes, et immortalisé les passions des principales personnes qui les composaient? Les déréglements d'un peuple obscur et du reste des hommes qui vivaient alors sont demeurés ensevelis dans l'oubli; leurs passions ont fini avec eux; leurs vices obscurs comme leurs noms, ont échappé à l'histoire, et ils sont à notre égard comme s'ils n'avaient jamais été; et tout ce qui nous reste de ces âges passés, ce sont les égarements de ceux que leur rang et leur naissance distinguaient dans leur siècle; ce sont leurs passions qui en inspirent tous les jours de nouvelles par la naïveté du style et par la licence des auteurs qui nous les ont conservées: et l'unique privilége de leur condition, c'est que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des grands et des puissants renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres, passent d'âge en âge, sont gravés dans les monuments publics, et ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu! qui sont le scandale de tous les siècles, l'écueil de tous les Etats, et qui serviront jusqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur et de modèle au déréglement et à la licence!

Enfin, un scandale de séduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu méprisable; la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous; l'extérieur de la piété est un mauvais air[2] dont on se cache en votre présence comme d'un travers qui déshonore. Combien d'âmes touchées de Dieu ne résistent à sa grâce et à son esprit, que par peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donné! Combien d'âmes dégoûtées du monde, n'osent se déclarer et revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées, imitent encore vos mœurs et vos plaisirs, dont la grâce les a détrompées, et donnent à la complaisance et à des égards injustes pour votre rang, mille démar-

1. *Ces mémoires.* Ils abondent au XVIIIe siècle. Voyez page 35, note 2.

2. *Un mauvais air;* c'est le contraire de *bon air*, mais d'un moins bon emploi.

ches [1] dont leur propre goût et leur nouvelle foi les éloignent !

Je ne parle pas, mes frères, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde : de ces discours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme, qui de vous passent jusqu'au peuple et maintiennent dans tous les Etats ces vieilles préventions contre la piété et ces dérisions éternelles des justes, qui ôtent à la vertu toute sa dignité, et confirment les pécheurs dans le vice.

Et de là, mes frères, que de justes séduits ! que de faibles entraînés ! que d'âmes chancelantes retenues dans le désordre ! que d'impies et de libertins [2] rassurés ! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère ! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons que les longs engagements qui les lient à vos mœurs et à vos plaisirs, et ne trouvent que vous seuls en eux qui servent comme de mur et de bouclier à la grâce ! Mon Dieu ! quel fléau pour un siècle, quel malheur pour les peuples, qu'un grand, selon le monde, qui ne vous craint pas, qui ne vous connaît pas, et qui méprise vos lois et vos ordonnances éternelles ! C'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colère [3], et la plus terrible marque de votre indignation sur les villes et sur les royaumes.

Oui, mes frères, voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale : votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples ; les désordres des petits sont toujours la suite de vos désordres : et les péchés de Jacob, dit le prophète, c'est-à-dire, du peuple et des tribus, ne viennent que de Samarie, le siége des grands et des puissants : *Quod scelus Jacob ? nonne Samaria* [4] ?

Mais quand le scandale [5], inséparable des péchés des grands et des puissants, n'y ajouterait pas un nouveau de-

1. *Donnent à la complaisance mille démarches.* C'est-à-dire se portent par complaisance à mille démarches.

2. *Libertins.* Nous avons déjà insisté sur le sens de ce mot au XVIIe siècle. Il signifiait libre penseur.

3. *C'est un présent que vous faites dans votre colère.* Nous avons rencontré plus d'une fois cette expression dans le Petit Carême.

4. Mich., c. I, v. 5.

5. Transition bien amenée par le résumé qui précède.

gré d'énormité qui leur est propre, l'ingratitude, qui en fait le second caractère [1], suffirait pour attirer sur eux cet abandon de Dieu qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté et à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude, mes frères, car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémissent dans l'obscurité et dans l'indigence ; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat et de l'abondance ; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits ; il a rassemblé sur vous seuls les biens, les honneurs, les titres, les distinctions et tous les avantages de la terre ; il semble que sa providence ne veille que pour vous seuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation et d'amertume ; la terre ne semble produire que pour vous seuls, le soleil ne se lever et ne se coucher que pour vous seuls : le reste des hommes même ne paraissent nés que pour vous, et pour servir à votre grandeur et à vos usages : il semble que le Seigneur n'est occupé que de vous seuls, tandis qu'il oublie tant d'âmes obscures dont les jours sont des jours de douleur et de misère, et pour lesquelles il semble qu'il n'y a point de Dieu sur la terre : et cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui ; votre abondance sert à vos passions, votre élévation facilite vos plaisirs, et ses bienfaits deviennent vos crimes [2].

Oui, mes frères, tandis que mille malheureux sur lesquels sa main s'appesantit avec tant de rigueur ; tandis qu'une populace obscure, pour qui la vie n'a rien que de dur et de triste, l'invoque, le bénit, lève les mains vers lui dans la simplicité de son cœur, le regarde comme son père, et lui donne des marques d'une piété simple et d'une religion sincère, vous, mes frères, qu'il accable de bienfaits [3], vous, pour qui le monde tout entier semble fait, vous ne le connaissez pas, vous ne daignez pas lever les yeux vers lui, vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se

1. *Qui en fait le second caractère*, dans l'analyse de Massillon ; mais, logiquement, les grands qui pèchent sont premièrement ingrats, puis scandaleux.

2. *Et ses bienfaits deviennent vos crimes.* Ces mots résument tout.

3. *Qu'il accable de bienfaits.* Forte expression que nous avons déjà notée.

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler,

Cinna.

mêle des choses de la terre, vous lui rendez pour action de grâces des outrages, et la religion n'est que pour le peuple.

Hélas! mes frères, vous trouvez si noir et si indigne lorsque ceux dont l'élévation était votre ouvrage vous oublient, vous méconnaissent, se déclarent contre vous, et n'usent du crédit dont ils vous sont redevables que pour vous éloigner[1] et pour vous détruire[2] ! Mais, mes frères, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage? N'est-ce pas sa main toute seule qui a séparé vos ancêtres de la foule, et qui les a placés à la tête des peuples? N'est-ce pas la disposition seule de la Providence qui vous a fait naître d'un sang illustre, et qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant, et sans qu'il vous en coûtât rien, ce qu'une vie entière de soins et de peines n'aurait pas pu même vous faire attendre[3]? Qu'aviez-vous à ses yeux de plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la misère? Ah! s'il n'avait eu égard qu'aux qualités naturelles de l'âme, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie, combien d'âmes obscures, nées avec toutes ces vertus, auraient dû vous être préférées, et occuper la place où vous êtes! S'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits, combien de malheureux, dans la même situation où vous vous trouvez, auraient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, et glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui, dans leur indigence même, l'invoquent et le bénissent, au lieu que vous le faites blasphémer, et que votre exemple devient une séduction pour son peuple!

Et cependant il vous choisit, et il les rejette; il les humilie, et il vous élève; il est pour eux un maître dur et sévère, et pour vous un père libéral et magnifique. Que pouvait-il faire davantage pour vous engager à le servir et à lui être fidèles? Qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs, et pour s'assurer des hommages? C'est de

1. *Vous éloigner*, de la cour, des faveurs.

2. *Vous détruire*, bien plus énergique que *détruire votre fortune*.

3. « C'est un grand avantage que la qualité, qui dès dix-huit ou vingt ans met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans : c'est trente ans gagnés sans peine. » PASCAL.

vous seul, Seigneur, disait David au milieu de sa prospérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puissance où je suis élevé; et il est juste, ô mon Dieu, de vous glorifier dans vos dons; de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi, et de faire servir mon élévation et ce que je suis à votre gloire : *Tua est, Domine, magnificentia, et potentia, et gloria...... Nunc igitur, Deus noster, confitemus tibi, et laudamus nomen tuum inclytum*[1].

Et cependant, mes frères, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les riches et les puissants qui vivent sans autre Dieu dans ce monde que leurs plaisirs injustes; c'est vous seuls qui lui disputez les plus légers hommages, qui vous croyez dispensés de tout ce que sa loi a de pénible et de sévère, qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes[2], pour faire servir ses bienfaits à vos passions, et qui laissez au simple peuple le soin de le servir, de lui rendre grâces, et d'observer avec religion les ordonnances de sa loi sainte.

Ainsi souvent, mes frères, le peuple l'adore, et vous l'outragez; le peuple l'apaise, et vous l'irritez; le peuple l'invoque, et vous l'oubliez; le peuple le sert avec un bon zèle, et vous méprisez ses serviteurs; le peuple lève sans cesse les mains vers lui, et vous doutez même s'il existe, vous qui seuls ressentez les effets de sa libéralité et de sa puissance : ses châtiments lui forment des adorateurs, et ses bienfaits ne lui valent que des dérisions.

Je dis ses bienfaits, mes frères : car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune; il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à la vertu que le simple peuple[3], un cœur plus noble et plus élevé, des inclinations plus heureuses, des sentiments plus dignes de la grandeur de la foi; plus de lumière, plus d'élévation, plus de connaissance, plus d'instruction, plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature[4] ces inclinations fortunées qui se com-

1. Paul, c. XXIX, v. 11.
2. *Jouir de vous-mêmes.* Expression aimée de Massillon.
3. Massillon a déjà développé ces pensées dans le Petit Carême.
4. *De la nature*, et surtout de l'édu-

muniquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu : cette politesse qui adoucit [1] l'humeur, cette dignité qui retient les saillies du tempérament, cette humanité [2] qui rend plus sensibles aux impressions de la grâce. De combien de bienfaits abusez-vous donc, mes frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu ! Quel monstre d'ingratitude qu'un grand, qu'un homme comblé d'honneur et de prospérité, et qui ne lève jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui dispense?

Et d'où croyez-vous aussi, mes frères, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes et les provinces? Ce n'est que [3] pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quelquefois de stérilité les terres et les campagnes. Sa justice, indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions, répand son indignation sur la terre, permet les guerres et les dissensions, renverse vos fortunes, éteint vos familles, fait sécher la racine de votre postérité [4], fait passer à des mains étrangères vos titres et vos possessions, et vous rend les exemples éclatants de l'inconstance des choses humaines, et les monuments anticipés de sa colère contre les mœurs ingrats et insensibles aux soins paternels de sa providence.

Voilà, mes frères, les deux caractères inséparables de vos péchés; le scandale et l'ingratitude. Voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas fidèles à Dieu. Voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables dès que vous l'êtes. Les passions sont les mêmes dans le peuple et parmi les puissants; mais il s'en faut bien que le crime soit égal; souvent un seul de vos crimes [5] entraîne plus de malheurs, et a devant Dieu des

cation. Ces inclinations *fortunées*. Nous préférerions *heureuses*.

1. *Politesse qui adoucit l'humeur*, etc. Tout cela est très-bien dit.

2. Ce mot *humanité*, comme en latin *humanitas*, comprend tout ce qui vient d'être dit.

3. *Ce n'est que pour punir*. Exagéré.

4. *Fait sécher la racine de votre prospérité*. Expression de la Bible. Racine :

Le Ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie.

5. *Un seul de vos crimes entraîne*. Cette image, quoique employée souvent, n'en est pas moins fort belle.

suites plus étendues et plus terribles, qu'une vie entière d'iniquité dans une âme obscure et vulgaire [1]. Mais aussi [2], mes frères, vos vertus ont le même avantage et la même destinée; et c'est ce qui me reste à vous dire par la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE

Si le scandale et l'ingratitude sont les suites inséparables des vices et des passions des personnes élevées, leurs vertus aussi ont deux caractères particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des fidèles : premièrement, l'exemple; secondement, l'autorité. Et voilà, mes frères, une vérité bien consolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, et bien capable de vous animer à servir Dieu et de vous rendre la vertu aimable. Car ce serait vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés comme un obstacle au salut et aux devoirs que la religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives et plus fréquentes; et en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jésus-Christ nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux seulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le simple peuple; qu'il revient à la religion infiniment plus d'avantages de la vertu d'une seule personne élevée que de celle presque [3] d'un peuple entier de fidèles; et que vous êtes d'autant plus coupables, quand vous oubliez Dieu, qu'il tirerait plus de gloire de votre fidélité, et que vos vertus ont des suites plus étendues pour l'utilité de l'Eglise et pour l'édification des fidèles.

La première, c'est l'exemple. Une âme d'entre le peuple qui craint Dieu [4] ne le glorifie que dans son cœur; c'est un

1. *Une vie de... dans une âme.* Cela ne paraît pas très-bien écrit.
2. *Mais aussi.* Transition toute naturelle.
3. *De celle de presque tout un peuple entier.* Le correctif est loin d'être inutile.
4. *Une âme d'entre le peuple qui craint Dieu.* Phrase assez mal faite.

enfant de lumière[1] qui marche pour ainsi dire dans les ténèbres : elle lui rend des hommages, mais elle ne lui en attire point. Renfermée dans l'obscurité de sa fortune, elle ne vit que sous les yeux de Dieu seul, elle souhaite que son nom soit glorifié, et lui rend par ses désirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ses exemples. Ses vertus sont utiles à son salut; mais elles sont comme perdues pour le salut de ses frères : elle est ici-bas comme ce trésor caché dans la terre[2], que le champ de Jésus-Christ porte à son insu, et dont il ne fait aucun usage.

Mais pour vous, mes frères, qui vivez exposés aux regards publics et à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatants que vos noms : vous répandez la bonne odeur de Jésus-Christ[3] partout où celle de votre rang et de vos titres est répandue; vous faites glorifier le nom du Seigneur partout où le vôtre se fait connaître. La même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le ciel; les avantages de la nature découvrent partout en vous les merveilles de la grâce[4]. Les peuples, les villes, les provinces, qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public; vous la prêchez à ceux que vous ne connaissez pas : vous devenez, dit le prophète, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples. Tout un royaume a les yeux sur vous, et parle de vos exemples; et jusque dans les cours étrangères votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon était répandu dans toutes les cours de l'Orient, dit l'Ecriture; et celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Héman et de Calcol, les principaux des enfants de Mahol, n'était pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisait vivre si loin de la Palestine.

1. *C'est un enfant de lumière.....* L'antithèse, malgré le correctif, ne vaut rien.

2. Allusion au trésor caché de l'Evangile.

3. *La bonne odeur de Jésus-Christ.* Expression de saint Paul : Christi bonus odor sumus.

4. La théologie chrétienne oppose sans cesse la *nature* à la *grâce*.

Or, dans cet état, quel attrait de vertu pour les peuples ! Premièrement[1], les grands modèles touchent bien plus, et la piété devient comme un bon air[2] pour le peuple, dès que l'exemple des grands l'autorise. Secondement, l'idée de faiblesse que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle est ennoblie de vos noms, pour ainsi dire, et qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troisièmement, la modestie et la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand et modeste, et que la fuite du luxe et de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation et à la naissance. Quatrièmement, combien d'âmes faibles rougiraient de la vertu, que votre exemple rassure, qui ne craignent plus de marcher après vous, et qui trouvent même beau de suivre vos traces ! Cinquièmement, combien d'âmes, trop sensibles encore aux intérêts de la terre, craindraient que la piété ne fût un obstacle à leur élévation, et trouveraient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs désirs de penitence, si elles n'apprenaient, en vous voyant, que la piété est utile à tout[3], et qu'en attirant les grâces du ciel elle n'éloigne pas celles de la terre ! Sixièmement, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est sûre de vous plaire, et que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance et dans votre estime.

Enfin, mes frères, quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes qu'elle sait encore se former des justes qui méprisent les honneurs, les dignités, les richesses ; qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis ; qui sont élevés aux premières places sans perdre de vue les biens éternels ; qui possèdent tout comme ne possédant rien[4] ; qui sont plus grands que le monde entier, et regardent comme de la boue[5] tous les avantages

1. Massillon, par amour de la symétrie, va reproduire les énumérations sèches de la première partie.

2. *Un bon air*, ce que nous appelons aujourd'hui le bon *ton*.

3. « Pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est, et futuræ. » SAINT PAUL.

4. C'est encore Saint Paul. Tanquam nihil habentes et omnia possidentes.

5. Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucri faciam.

de la terre dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la foi leur montre dans le ciel! Quelle confusion pour les impies, de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller[1]; qu'en vain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu que lorsque le monde nous manque, puisque, comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jésus-Christ! Quelle consolation même pour notre ministère de pouvoir nous servir de vos exemples dans ces chaires chrétiennes pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuses qu'ils nous opposent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu, en leur montrant que les périls qui les environnent ne sont pas plus grands que les vôtres, que les objets des passions au milieu desquels ils vivent sont moins séduisants, que le monde ne leur offre pas plus de charmes et plus d'illusion qu'il vous en offre, que si la grâce peut se former des cœurs fidèles jusque dans les palais des rois, elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes et sous le toit du citoyen et du magistrat, et qu'ainsi on trouve le salut partout, et que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise!

Oui, mes frères, je le répète, vous donnez, quand vous servez Dieu, une nouvelle force à notre ministère, plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples, plus de confiance à notre zèle, plus de dignité à la parole de Jésus-Christ, plus de crédit à nos censures, plus de consolation à nos travaux, et en jetant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avait contestées. Que de biens, mes frères, reviennent donc à l'Eglise de vos exemples! Vous donnez du crédit à la piété, vous honorez la religion dans l'esprit des peuples, vous animez les justes de tous les états, vous consolez les serviteurs de Dieu, vous

1. *La vertu n'est pas un pis-aller.* Expression familière, simple, mais énergique.

répandez dans tout un royaume une odeur de vie qui confond le vice et qui autorise la vertu, vous maintenez les règles de l'Evangile contre les maximes du monde; on vous cite dans les villes et dans les provinces les plus éloignées pour encourager les faibles et agrandir le royaume de Jésus-Christ; les pères apprennent vos noms à leurs enfants pour les animer à la vertu, et, sans le savoir, vous devenez le modèle des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états et de tous les ordres. A peine les principaux des tribus dans le désert, et les femmes les plus distinguées, eurent apporté à Moïse leurs ornements les plus précieux pour la construction du tabernacle, que tout le peuple, entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons et ses présents, et qu'il fallut que Moïse mît des bornes à leurs pieux empressements, et modérât l'excès de leurs largesses [1].

Ah! mes frères, que de biens, encore une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples! les plaisirs publics décriés dès que vous ne les autorisez plus par votre présence; les modes indécentes proscrites dès que vous les négligez; les usages dangereux, surannés dès que vous les abandonnez; la source de presque tous les désordres tarie dès que vous vivez selon Dieu : et de là que d'âmes préservées, que de malheurs prévenus, que de crimes arrêtés, que de maux empêchés! Quel gain pour la religion, qu'une seule personne élevée qui vit selon la foi! Quel présent Dieu fait à la terre, à un royaume, à un peuple quand il lui donne des grands et des puissants qui vivent dans sa crainte! Et quand l'intérêt seul de votre âme, mes frères ne suffirait pas pour vous rendre la vertu aimable, l'intérêt de tant d'âmes, à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devrait-il pas préférer la crainte et l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre! Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur [2] que de devenir

1. Massillon est toujours heureux dans le choix de ses exemples.

2. Sentez l'onction de ces paroles. La voix de l'orateur s'attendrit et vous pénètre. — Comparez quelques strophes d'un chœur d'Athalie, acte III.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre et dans le ciel même

une source de salut et de bénédiction pour ses frères?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes frères, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siècle ; je l'ai déjà dit, vos exemples passeront jusqu'aux siècles suivants : les vertus des simples fidèles périssent, pour ainsi dire avec eux, mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modèle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous ; vos rangs et vos emplois, vous liant aux principaux événements qui se passent dans notre siècle, vous feront passer avec eux jusqu'aux siècles à venir ; les cours qui succéderont à la nôtre trouveront encore l'histoire de vos mœurs et de vos saints exemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours ; vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous suivront ; le souvenir de vos vertus conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendants qui les liront ; et l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célèbres et pleins de gloire et de justice dont parle l'Ecriture, que votre piété n'a pas fini avec vous, que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge, que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse et vos exemples, que l'Eglise publiera vos louanges et les biens que vous avez faits ; et l'odeur de votre vie [1] se conservera toujours au milieu de nous avec les descendants qui naîtront de la gloire de votre sang et qui succéderont à vos noms et à vos titres : *Quorum pietates non defuerunt; cum semine eorum permanent bona* [2].

Mais ce n'est pas tout, mes frères : l'exemple rend vos vertus un bien public, et c'est là leur premier caractère ; mais l'autorité, qui en est le second, achève et soutient les biens infinis que vos exemples ont commencés : et quand

Est-il d'autre bonheur que la tran- [quille paix
D'un cœur qui t'aime?

1. *L'odeur de votre vie.* Expression qui se rencontre un peu plus haut. Elle appartient au style mystique.

2. Ecc., c. XLIV, v. 10.—La symétrie des deux parties de ce sermon est parfaite. Chaque avantage de la grandeur est opposé à chaque danger ; les mêmes pensées reviennent en quelque sorte retournées ; c'est en comparant ces développements que vous sentirez l'inépuisable fécondité du style de Massillon. Il est fâcheux que dans cette symétrie l'art se laisse trop apercevoir. « L'art, a dit Fénelon, se discrédite lui-même ; il se trahit en se montrant. »

je dis l'autorité, mes frères, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immense dans les suites fécondes de la piété des grands et des puissants !

Premièrement la protection de la vertu. La vertu timide [1] est souvent opprimée, parce qu'elle manque ou de hardiesse pour se montrer ou de protection pour se défendre ; la vertu obscure est souvent méprisée, parce que rien ne la relève aux yeux des sens, et que le monde est ravi de pouvoir faire un crime à la piété, de l'obscurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que vous en prenez vous-mêmes le parti, mes frères, ah ! la vertu ne manque plus de protection ; vous devenez les interprètes des gens de bien auprès du prince, déjà si favorable lui-même à la piété, et les canaux [2] par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du trône ; vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics ; vous produisez [3] des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumières, de science, de vertu, qui seraient demeurés dans la poussière, et qui, à la faveur de votre nom et de votre appui, paraissent dans le public, mettent en œuvre leurs talents, enrichissent quelquefois l'Eglise d'ouvrages sains et chrétiens, contribuent à l'édification des fidèles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints [4], apprennent les règles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, et feront passer dans tous les siècles suivants avec les monuments pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, et de votre amour pour les justes.

Que dirai-je, mes frères? vous soutenez le zèle des gens de bien dans les entreprises saintes, et votre protection les anime et leur fait surmonter tous les obstacles dont le démon traverse [5] toujours les œuvres qui doivent glorifier

1. *La vertu timide.* « Le mérite a sa pudeur, » a-t-on dit avec justesse.

2. *Les canaux par lesquels.* Image qu'on n'emploierait guère aujourd'hui, et qui revient trop souvent.

3. *Vous produisez,* dans le sens de *producere,* mettre en lumière et non pas former : toute la période n'est que le commentaire de ce mot.

4. *La consommation des saints.* Expression biblique.

5. *Traverse,* excellent mot formé de *trans vertere.*

Dieu et contribuer au salut des âmes. Que d'établissements utiles aujourd'hui, et qui sont une source de bénédictions dans l'Eglise, n'ont dû autrefois leur naissance qu'au crédit d'une seule personne élevée, à qui Dieu avait mis dans le cœur de protéger une œuvre dont il devait tirer un jour tant de gloire! que de pieux desseins et avantageux [1] à l'Eglise exécutés [2] auraient échoué, si l'autorité d'un juste en place et élevé dans l'Eglise n'eût aplani toutes les voies qui semblaient en rendre l'exécution impossible! que de saints ministres de Jésus-Christ, soutenus dans leurs fonctions, auraient cédé aux contradictions, et privé par leur retraite les peuples de leurs instructions et de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piété des grands et des puissants une protection qui assurait la paix à leur troupeau et l'autorité à leur ministère!

Que dirai-je encore, mes frères? Vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas : et ce n'est plus une honte d'être chrétien, dès que par là on vous ressemble; vous ôtez à l'impiété cet air de confiance et d'ostentation avec lequel elle ose tous les jours paraître et le libertinage n'est plus un bon air [3] dès que votre conduite l'improuve : vous maintenez parmi les peuples la religion de nos pères, vous conservez la foi aux siècles qui nous suivront; et souvent il ne faut qu'un grand

1. C'est pour l'harmonie que Massillon n'a pas placé ces deux adjectifs l'un à côté de l'autre, selon la construction ordinaire.

2. *Exécutés.* Qui ont été exécutés. Sorte de participe absolu, qui forme une incise trop courte.

3. *Le libertinage n'est plus un bon air.* « S'ils y pensaient sérieusement (les libertins), ils verraient que cela (le libertinage) est si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté et s'éloigne en toutes manières de ce *bon air* qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu; rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. » PASCAL, *Pensées.* Rapprochez des ces paroles certains passages de la Bruyère dans son chapitre des Esprits forts : « Il y a des hommes qui attendent à être dévots et religieux que tout le monde se déclare impie et libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse et si profonde, ils ne suivent la mode et le commun que dans les choses de rien et de nulle suite. Qui sait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure et d'intrépidité à courir le risque de l'avenir. Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, l'on songe à croire comme les savants et les peuples. » Quelle amère et fine ironie!

dans un royaume, ferme dans la foi, pour arrêter les progrès de l'erreur et des nouveautés, et conserver à tout un Etat la foi de ces ancêtres. La seule Esther conserva le peuple et la loi de Dieu dans un grand empire; le seul Mathatias[1] tint bon contre les autels étrangers et empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda; et la France ne doit les lumières de l'Evangile et la connaissance de Jésus-Christ qu'à la piété d'une sainte princesse[2] qui conquit à la foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui et la portion la plus pure et la plus florissante. Oh! mes frères, que vous êtes grands quand vous êtes à Jésus-Christ! et que votre naissance et votre élévation paraissent avec bien plus d'éclat et de dignité dans les fruits immenses de votre piété que dans le faste de vos passions, et tout le vain attirail des magnificences humaines.

Secondement, les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur, en lui donnant, dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui sont dues, et ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant sur la fidélité des subalternes qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, et recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience et l'innocence des mœurs, sans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque qui devient ou nuisible ou inutile.

Et de là, mes frères, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un royaume où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, et qui ne comptent pour rien le gain du monde entier s'ils venaient à perdre leur âme[3].

Quel avantage pour les peuples lorsqu'ils trouvent leurs

1. *Mathatias*, père des Machabées, qui souleva les Juifs contre les rois de Syrie persécuteurs.

2. *Sainte Clotilde*. Massillon parle en orateur en disant : *ne doit qu'à...* Cependant, voyez dans le beau livre de M. Ozanam intitulé *Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle*, un magnifique chapitre sur l'influence des saintes femmes dans le monde.

3. Voyez le Sermon sur les Exemples des grands.

pères dans leurs juges, les protecteurs de leurs faiblesses dans les arbitres de leur destinée, les consolateurs de leurs peines dans les interprètes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus, que de larmes essuyées, que d'injustices évitées, quelle paix dans les familles, quelle consolation pour les malheureux, quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place, et que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs et pour juges! Quel attrait pour la vertu, lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des grâces, et qu'outre les promesses du siècle à venir, elle a encore pour elle les récompenses de la terre! *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ*[1].

Et ne dites pas, mes frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs, et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, et quels abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins; mais du moins vous obligez le vice de se cacher, du moins vous lui ôtez l'éclat[2] et la sécurité qui le répand et le communique, vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples, vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les fidèles; et s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, et il est temps de finir. Oui, mes frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien et charitable de vos richesses! Vous mettez l'innocence à couvert, vous préparez des asiles de pénitence aux crimes, vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre; vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses, aux pères le salut de leurs enfants, aux pasteurs la sûreté de leurs brebis, la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin; le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu ou le remède de leurs vices.

1. Ep. ad Tim., c. IV, v. 8.

2. *L'éclat*. La publicité, le scandale.

Et ici, mes frères, comprenez, si vous pouvez, les fruits immenses de votre vertu et les avantages inexplicables qu'en retire l'Eglise. Que de scandales évités, que de crimes prévenus, que de maux publics arrêtés, que de faibles conservés, que de justes affermis, que de pécheurs rappelés, que d'âmes retirées du précipice! Que vous contribuez, mes frères, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Eglise, à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, à l'honneur de la religion, à la consommation des saints, au salut de tous les fidèles! Qu'il se trouvera un jour d'élus dans le ciel de toute langue et de toute tribu[1], qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables? Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-mêmes qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, et que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples! Non, mes frères, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache, c'est d'y pouvoir devenir, en servant Dieu, la source des biens publics, le soutien de la religion, la consolation de l'Eglise et les principaux instruments dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes frères, en ne vivant pas selon Dieu, que l'Eglise perd en vous perdant; que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez; de combien d'avantages privez-vous les fidèles! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-mêmes! Quelle joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siècle! Que vous êtes coupables, mes frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu! Vous ne pouvez ni vous perdre ni vous sauver tout seuls[2]; vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse[3], qui, en tombant du ciel où il était élevé, entraîne

1. Vidi turbam magnam ex omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis, stantes ante thronum. *Apocalypse.*

2. « Les exemples des grands roulent sur cette alternative inévitable; ils ne sauraient se perdre, ni se sauver tout seuls. » C'est le sujet du premier sermon du Petit Carême.

3. Et visum est aliud signum in cœlo: et ecce draco magnus... Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eas in terram. *Apocalypse.*

par sa chute la plupart des étoiles dans l'abîme, ou à ce serpent mystérieux dont parle Jésus-Christ, qui, étant élevé sur la terre, attire heureusement tout après lui; vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs, des plaies ou des ressources publiques. Puissiez-vous, mes frères, connaître vos véritables intérêts, sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Eglise, ce que nous en attendons nous-mêmes! Ah! vous avez une si grande idée de votre rang et de vos places par rapport au monde!

Mais, mes frères, permettez-moi de vous le dire, vous n'en connaissez pas encore toute la grandeur, vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes; vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété et les priviléges de votre vertu sont bien plus brillants et plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes frères, remplir toute votre destinée! Et vous, ô mon Dieu! touchez, durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les grands et les puissants; attirez à vous des cœurs dont la conquête vous assure celle du reste des fidèles; ayez pitié de vos peuples, en sanctifiant ceux que votre providence a mis à leur tête; sauvez Israël en sauvant ceux qui le régissent; donnez à votre Eglise de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, et qui aident jusqu'à la fin à former cette assemblée immortelle de justes, qui vous bénira dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

1. *Israël.* Nous avons expliqué le sens de ce mot. Voyez page 22, note 5.

DISCOURS

PRONONCÉ

A UNE BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX

DU RÉGIMENT DE CATINAT[1]

Posuerunt signa sua, signa; et non cognoverunt sicut in exitu super summum.

Ils ont mis leurs drapeaux dans le temple comme un présage de leur victoire; et ils n'ont pas connu quelle était la fin de cette pieuse solennité.

(Ps. LXXIII, 4, 5.)

PLAN DU SERMON

Exorde. Ministre de paix, l'orateur ne vient pas exhorter à la guerre.

Proposition et division. Il parlera aux guerriers des périls de leur état (1re partie), et de ses avantages, relativement au salut (2e partie).

PREMIÈRE PARTIE. Dangers de l'état militaire :

1° La piété est rare dans les camps; 2° et cependant, la mort menace sans cesse les hommes de guerre.

SECONDE PARTIE. Les avantages de cet état :

1° Les durs travaux qu'il impose sont des moyens de salut, si on sait les sanctifier; 2° la piété se concilie admirablement avec la valeur.

Péroraison. Prière à Dieu pour les soldats.

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et, par le souvenir de vos victoires passées, vous animer à de nouvelles, que je viens dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre, est une parole de réconciliation et de vie[2], destinée à réunir les

1. Nicolas de Catinat, maréchal de France, né en 1637, mort en 1712. Remarquable par sa modestie et sa simplicité autant que par sa bravoure.

2. *La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre est une parole de réconciliation et de vie.* Comparez Fléchier, oraison funèbre de Turenne, première partie : « Je pourrais, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrais vous décrire des combats gagnés... Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des batailles; la langue d'un prêtre destiné à louer

Grecs et les Barbares; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu et toute nation; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes désirs à ceux qui doivent avoir la même espérance; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grâce.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre; dans un temple consacré au chef d'une légion sainte [1] qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire [2] pour suivre l'étendard de la croix; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connaît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, et le mérite de celui qui la commande [3]; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement que des exhortations pour la bien faire [4].

Souffrez donc, messieurs, que laissant là le corps, pour ainsi dire, et les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux [5], je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; et que loin de vous entretenir de la gloire des armes, et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Jésus-Christ, le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction, et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels. » Cependant, comme Massillon, il s'accommode à son auditoire : « Quoi donc! N'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? etc. »

1. Saint Victor de Marseille.

2. Les étendards romains étaient surmontés d'aigles.

3. Le régiment portait le nom de Catinat, mais n'était pas commandé par lui.

4. Modèle d'exorde insinuant, et de ce langage plein de bonne grâce et de politesse que parlait si bien Massillon.

5. Il en touche cependant quelque chose quand il demande : *pourquoi croyez-vous*... mais, comme il dit, sans approfondir.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toujours eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi [1] les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain ; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal [2] de toutes les nations au milieu de ces armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles [3], allassent recevoir l'étendard sacré [4] au pied des autels; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension; sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux ; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples [5] ; qu'il n'est point de véritable grandeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des Etats ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain [6] ?

1. *Mêlé parmi.* Locution un peu vieillie, mêlé à.

2. *Ce signal.* Le labarum.

3. Les croisades.

4. L'oriflamme.

5. *Les conquérants ne sont bien souvent.* Bossuet : « Les conquérants ne sont que des instruments de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, et puis il l'exerce sur eux-mêmes. » Et ailleurs : « Tout tombe, tout est abattu par la justice divine dont Nabuchodonosor est le ministre ; il tombera à son tour. » *Discours sur l'histoire universelle.*

6. Cf. le dernier chapitre du *Discours sur l'histoire universelle.*

Il est vrai, messieurs, que la piété, si pénible même dans les cloitres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve, dans les dissipations et la licence des armes, des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce, viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu, sous les yeux mêmes d'un Josué, d'un général sage et religieux, donner dans[1] tous les excès et les crimes des nations. C'est là que des chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, et se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air[2]; la foi, une faiblesse; la religion, un songe; les vérités du salut, le partage des âmes oiseuses[3]; les terreurs de l'éternité, une vaine frayeur, et la sainteté de nos mystères, souvent l'assaisonnement des débauches[4]. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté; que le crime est une bienséance; la volupté, un mérite; la fureur une distinction[5]. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'interêt même, sous un prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire et la vengeance, et ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions, que pour être plus vifs sur celles-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune et de leur avancement; qui sacrifient tout, bien, repos, conscience, à leur gloire[6]; qui, insensibles sur la félicité des saints et sur les biens solides de l'éternité, ne sont occupés qu'à saisir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, et à se ménager des établissements qui

1. *Donner dans.* Expression familière mais énergique.

2. *Est d'un bon air.* Voyez le sermon précédent, page 219, note 2.

3. *Oiseuses.* Encore une expression familière à Massillon. Il ne dit presque jamais oisif.

4. Allusion aux plaisanteries militaires. — Remarquez l'admirable précision de ce style.

5. *La fureur une distinction.* La fureur des duels.

6. Boileau loue Malherbe, qui

D'un mot mis en sa place enseigna le [pouvoir.

Essayez de changer de place le mot *gloire*.

sont fondés sur le sable [1] et dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles, et que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu! des hommes armés pour votre querelle [2] et pour la défense de vos autels? Vous, qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices [3] et devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacriléges le soin de rétablir votre culte et la majesté de vos temples? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des fidèles ou par l'infidélité de vos ennemis? Qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs? Qu'importe que les dispersions d'Israël [4] se rassemblent, si les tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes et loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière et d'une mort chrétienne. Et en effet, messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laissent aux réflexions; le long usage des plaisirs et le dégoût ou les désagréments qui les suivent; l'expérience du monde et de ses inutilités, dont un bon esprit même se lasse et revient tôt ou tard; les perfidies et les supercheries du commerce, qui toutes seules sont capables de dégoûter une âme bien faite, et lui faire prendre le parti de la retraite et de la piété; tout cela aide les opérations de la grâce [5] dans le cœur des mondains,

1. *Sont fondés sur le sable.* Régnier :
Le bien de la fortune est un bien [périssable,
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le [sable.
Stances sur la vie champêtre.

2. Voyez le même tour dans Racine :
Voilà donc les vengeurs armés pour ta [querelle,
Des prêtres! des enfants! ô sagesse [éternelle!
Athalie.

3. Citation de la Bible. Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas.

4. *Les dispersions d'Israël*, les parties dispersées d'Israël. Encore une citation, pour les auditeurs instruits. Cette expression ne peut passer qu'en chaire.

5. Massillon a tonné souvent lui-même contre les pécheurs qui remettent leur conversion à la mort. Voyez le sermon sur les délais de la conversion. Mais ici il use du privilége de l'o-

leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion, les arrache peu à peu à leurs faiblesses, et quelquefois fait que, fatigués du monde, ils se donnent à Jésus-Christ[1].

Je sais que cette espérance des pécheurs périt souvent; que se flatter d'une conversion tardive, c'est insulter à la grâce et à la justice d'un Dieu vengeur; que renvoyer à des années de langueur et d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours[2]; que, négligé, il néglige à son tour; et que la vertu qui vient si tard n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, et une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jésus-Christ[3]. Cependant la religion ne veut pas qu'on désespère; et plus d'une fois, ô mon Dieu! vous avez appelé des ouvriers à la onzième heure du jour[4], et guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitents, et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs[5].

Mais pour vous, messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort: *Uno tantum gradu ego morsque dividimur*[6]; vous

rateur de ne présenter que le côté de la question favorable à son sujet. Il va du reste mettre un correctif; et son raisonnement ne laisse pas d'être solide vis-à-vis des militaires dont la vie est sans cesse menacée.

Une chose qui frappe quand on lit les oraisons funèbres de Bossuet, c'est la manière dont meurent les hommes au XVII[e] siècle: leur foi tout à coup se réveille ou se déploie dans toute sa grandeur aux approches du moment suprême.

1. *Fatigués du monde ils se donnent à Jésus-Christ.* Tout ce passage est fort remarquable; il explique ces vocations pour le cloître si nombreuses au XVII[e] siècle. Que de femmes du monde, du grand monde, allaient cacher leur vie dans les communautés religieuses! M. Cousin, dans son livre sur madame de Longueville, a révélé quels trésors de beauté, de grâce et de vertu étaient renfermés dans le seul couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques à Paris.

2. *N'est pas un Dieu de tous les jours*, c'est-à-dire n'attend pas toujours notre bon plaisir, n'est pas au service de nos caprices. Expression simple mais énergique.

3. Admirez encore l'inépuisable fécondité de ce style.

4. Allusion à la parabole de la vigne.

5. *Et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.* Pensée terrible, en forme de trait, qui termine bien le développement. Le mot *amuser* est très-heureux.

6. Reg. c. XX, v. 3.

qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin ; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus faible de tous les liens : ah! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie [1] ? et de quel espoir pouvez-vous vous abuser vous-mêmes ? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance? est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre? Mais vous, qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur? Vous est-il jamais arrivé de repasser, en pareille occasion, dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie [2] ? Avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme [3] ? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais, on éloigne même ces pensées, comme dangereuses à la valeur : on redouble les plaisirs et les excès pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper; et l'on passe, hélas! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu ! et si commune cependant aux personnes à qui je parle ! Vous le savez, mes frères [4], et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès ; vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranlerait-elle pas ? Pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise? Est-ce [5] parce que ces exemples sont trop fré-

1. *Des passions d'ignominies.* Energique expression empruntée à saint Paul. Tradidit illos Deus passionibus ignominiæ.

2. Encore la Bible. Recogitavi tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. *Cantique d'Ezéchias.*

3. Remarquez le rapprochement touchant de ces deux mots misère et miséricorde.

4. Cet appel aux souvenirs personnels de l'auditeur est très-éloquent.

5. Remarquez l'heureux emploi de l'interrogation.

quents que vous n'en êtes plus frappés? c'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté et à la longanimité de votre Dieu[1], qui ne vous a sauvés de tant de périls et conservés jusqu'à présent que pour vous ménager plus de loisir de vous convertir à lui? Pourquoi changeriez-vous ses desseins de miséricorde en des desseins de colère, et emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut, à prolonger le cours de vos iniquités?

Eh! si dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige[2], et dont vous-même crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été, mon frère, votre destinée? quelle âme auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ? quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances! N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face, et les abîmes éternels ouverts à vos pieds? Sa main toute-puissante vous délivra; il vous couvrit de son bouclier; son ange détourna lui-même les coups qui, en décidant de votre vie, auraient décidé de votre éternité; et quel usage en avez-vous fait depuis? quelle reconnaissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? Vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie[3]. Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut? vous l'avez fait valoir auprès du prince; mais en a-t-il été question auprès de Dieu? vous en êtes monté d'un degré dans le service; et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie

1. *La bonté et la longanimité de votre Dieu.* Expression de l'Ecriture.
2. Même remarque que tout à l'heure, p. 235, note 4.
3. C'est l'énergique langage de saint Paul. Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis!

Achab [1], et qu'un coup parti de sa main invisible n'aille, à la première occasion, terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, messieurs! La voie des armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est, à la vérité, brillante aux yeux des sens; c'est le seul chemin de la gloire, c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom; mais, en matière de salut, de toutes les voies, c'est la plus terrible. Voilà les périls, voici les moyens de les éviter [2].

Car enfin le bras de Dieu n'est pas raccourci [3]; le salut n'est nulle part impossible : le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter; le Seigneur a ses élus partout; et les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occasions de mérite aux justes.

Et, pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir, quels sont, dites-moi, dans votre état, les écueils que la grâce ne puisse vous faire éviter? quels sont les maux qui n'aient en même temps leurs remèdes?

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Evangile, qui fait un vice de cette passion, ne saurait prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais, outre que le désir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins et établir votre fortune sur les ruines de celles d'autrui; outre, dis-je, que ce désir, environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale

1. Racine :

L'impie Achab détruit, et de son sang [trempé
Le champ que par le meurtre il avait [usurpé.

Athalie, act. I, sc. 1.

2. Transition excellente, parce qu'elle est simple; tout à fait semblable à celle qui relie dans Racine les deux parties du fameux discours d'Agrippine à Néron :

Voilà tous mes forfaits; en voici le [salaire.

Les jeunes gens doivent s'appliquer à saisir dans les bons écrivains le grand art des transitions.

3. Brachium Domini non est abreviatum.

chrétienne puisse être blessée, qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là! que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble! Et d'ailleurs est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais; mais peut-il tout voir de ses yeux? Combien de vertus obscures et négligées! combien de services oubliés ou dissimulés! et, d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plain-pied[1] saisir les premiers postes! et de là quelle source de désagréments et de dégoûts! On se voit passer sur le corps[2] par des subalternes, gens qu'on a vus naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? Vous-mêmes, qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux[3]; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, et qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendons aux rois de la terre, qui souvent ou ne peuvent les voir ou ne sauraient les récompenser[4].

1. *De plain-pied.* Expression simple et vive.
2. *Passer sur le corps.* Expression familière, excellente ici, parce qu'elle témoigne de l'indignation que l'orateur éprouve, et qu'il veut faire partager.
3. *Les heureux*, ceux qui obtiennent les faveurs.
4. Voyez dans les Confessions de saint Augustin, livre VIII, le beau récit d'Alypius sur la conversion d'un officier de l'empereur. «... Quid quærimus? Cujus rei causâ militamus? Majorne esse poterit spes nostra in palatio,

Mais quand même votre bonheur répondrait à vos espérances, quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort, deviendraient un jour des réalités; quand même, par un de ces coups du hasard qui entrent toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevés à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines : que sont les félicités d'ici-bas? et quelle est leur fragilité et leur rapide durée! Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, et disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts[1]? Les chimères de la gloire et de l'immortalité ne sont là d'aucun secours; le Dieu vengeur, qui du haut de son tribunal pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux ici-bas; et tous ces grands traits, qui font tant d'honneur à leur mémoire et qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, et les traits les plus honteux de leur âme aux yeux de Dieu[2].

Hélas! messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux; ce n'est partout que représentation; et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène[3]. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre : tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent : ainsi la figure

quam ut amici imperatoris simus?... Et quando istud erit? Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio. »

1. Ecoutez l'harmonie de ce style.

2. On peut citer ce passage comme un exemple de style sublime. Mais tout à l'heure Massillon va s'élever plus haut encore.

3. *L'affaire d'une scène.* Expression dédaigneuse, à dessein.

du monde change sans cesse[1] ; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux ; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice[2].

Eh! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation : nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses ; prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur : et ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croirait pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y était[3].

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille! Les soupçons, les jalousies, les craintes, les agitations éternelles et inévitables aux grands emplois, le sort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements et des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, et tant de revers à essuyer, le vide même des prospérites temporelles qui, de loin, piquent et attirent

1. « Præterit figura hujus mundi. » Saint Paul.

2. En lisant ce passage, pour emprunter des expressions du père Laordaire à propos du sublime (Conférence sur la Vie intime de Jésus-Christ) : La peau se contracte, la respiration devient haletante, et un glaive froid va jusqu'à l'âme : C'est le sublime qui nous est apparu. » « Ce contraste, dit le cardinal Maury, du rapide instant de notre vie avec l'éternité de Dieu, rend plus frappante la démence des hommes ; et au moment même où nous sommes entraînés par le cours fatal, le délire de *l'insulter en passant* devient un trait sublime. » Maury passe, dans sa citation, ces mots *avec un air de vengeance et de fureur*. Peut-être croyait-il, et avec raison, qu'ils n'ajoutent rien à l'effet total. Il y a dans l'*Essai sur l'indifférence* une magnifique comparaison, qui a peut-être été inspirée à M. de Lamennais par ce passage de Massillon. L'Eglise est représentée « pareille à ces antiques monuments de l'Égypte, dont l'Arabe voyageur, qui plante le soir à l'abri de leur masse immobile la tente qu'il enlèvera le matin, essaye *en passant* de détacher quelques pierres ; mais bientôt, fatigué d'un travail sans fruit, *s'enfonce et disparaît* dans des solitudes inconnues. » Il y a encore du rapport entre le passage de Massillon et une autre comparaison de M. de Lamennais, à la première page de l'Essai. « Le bien, le mal, l'arbre qui porte la vie, et celui qui porte la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans lever les yeux, *passent*, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. »

3. *Si l'expérience de tous les jours n'y était.* Fin de phrase peu harmonieuse.

le cœur, mais qui, touchées de près, ne peuvent ni le fixer ni le satisfaire; est-il de félicité que tout cela ne trouble et n'altère? et ceux que vous regardez comme les heureux du siècle, sont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui seul appartient la gloire et la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point pour lui de félicité durable et tranquille hors de vous! que tout ce qui plaît ici-bas peut amuser le cœur, mais ne saurait le satisfaire; que la gloire et les plaisirs ne piquent[1] presque que dans le moment qui les précède; que les inquiétudes et les dégoûts qui les suivent sont des voix secrètes qui nous appellent à vous; et que quand même on pourrait se promettre une fortune paisible, ce ne serait qu'une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment[2]?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, messieurs, c'est que dans une vie rude et pénible, dans des emplois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur et les travaux des cloîtres les plus austères, vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie, et très-souvent pour celle-ci. Ah! du moins le solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair et de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée, et par l'onction secrète de la grâce qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous, au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jésus-Christ vos fatigues et les désagréments journaliers[3] de votre emploi? oserez-vous le solliciter d'une récompense[4]? Et qu'a-t-il dû mettre sur son compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession : dix ans de services ont plus usé votre corps qu'une

1. *Piquent*, métaphore expressive qu'on lit quelques lignes plus haut, et qu'il n'aurait pas fallu répéter.

2. *Une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir, dans un moment.* L'image est bien dessinée.

On voit à l'horizon des deux points [opposés
Des nuages monter dans les airs em- [brasés,
On les voit s'élever, s'épaissir et s'éten- [dre.
SAINT-LAMBERT.

3. *Les désagréments journaliers.* Expression plus familière qu'oratoire.

4. *Solliciter d'une récompense.* Sorte d'hellénisme.

vie entière de pénitence. Eh ! mon frère, un seul jour de ces souffrances, consacré au Seigneur, vous aurait peut-être valu un bonheur éternel ; une seule action pénible à la nature et offerte à Jésus-Christ vous aurait peut-être assuré l'héritage des saints : et vous en avez tant fait en vain pour le monde !

Ah ! la mollesse et l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes : mais pour vous, messieurs, ce sera le méchant usage que vous faites de vos peines et de vos fatigues. Eh quoi ! vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins même, quand il sagit de votre devoir : eh ! voilà le plus difficile fait ; ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien. Soutenez ces travaux avec une foi chrétienne ; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités ; et puisqu'il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite. Si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune. Vos services ne seront, comme cela, jamais perdus ; et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix [1] et d'éternité. Mais, encore une fois, vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut, et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

C'est ainsi, Seigneur, que votre loi se justifie devant les hommes [2], que vous paraissez vous-même juste dans vos jugements, et qu'au jour terrible de vos vengeances, vous vous servirez de la vie rude et laborieuse d'un homme de guerre pour confondre la lâcheté du mondain et ses excuses sur la difficulté de vos préceptes ; et que, d'autre part, l'amour du mondain pour les plaisirs condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grâce.

Mais cette réputation de valeur, si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur et l'humilité chrétienne ? Mais qu'est-ce que la valeur, mes-

1. *Des fruits de guerre* qui seront *des fruits de paix*, antithèse subtile.

2. Lex Domini justificata in semetipsa.

sieurs[1]? est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité mal entendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaîté de cœur seulement pour avoir la gloire d'en être sorti? Quel siècle fut jamais plus corrigé[2] là-dessus que le nôtre? Quel est le goût des honnêtes gens[3] sur ce qui fait la véritable valeur? La sagesse, la circonspection, la maturité, n'y entrent-elles pour rien? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers? Les Turenne, les Condé, les Créqui, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation au delà duquel il est défendu de prétendre? Le sage et vaillant général[4] à qui cette province[5] doit sa sûreté, et le reste du royaume sa paix et son abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation, où le choix du prince et le bonheur de l'État l'ont placé, par une valeur indiscrète? et la sagesse, qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté ou à son mérite ou à sa fortune?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu; et cette noble ardeur qui au milieu des combats, est générosité et grandeur d'âme, n'est plus, hors de là, que rusticité, jeunesse de cœur, ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on, dans les troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion[6]? Eh quoi! Seigneur, il y aurait donc de la gloire à servir les rois de la terre; et ce serait bassesse et lâcheté que de vous être fidèle! Et qu'y

1. Modèle de définition oratoire.
2. *Corrigé*, c'est-à-dire détrompé.
3. *Les honnêtes gens*, les gens de bonne maison, par opposition aux gens du peuple; c'est le sens que ce mot a souvent au XVII[e] siècle.
4. Catinat.
5. La Provence.
6. Cependant Racine, chargé d'accompagner Louis XIV dans ses campagnes pour les écrire, cite dans ses lettres à Boileau des traits fort édifiants de la piété des soldats.

avait-il autrefois dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens? Cependant, messieurs, c'étaient des gens qui[1], au milieu de la licence des troupes, avaient leurs heures marquées pour la prière, passaient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savaient fort bien courir à l'échafaud, et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme, ce noble respect pour votre Dieu, ce fonds solide de foi et de religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison; qui peut vous dispenser de l'avoir? et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé?

Croyez-moi, messieurs, la religion rassure l'âme, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort, quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme voit le péril de sang-froid, et l'affronte courageusement dès que le devoir l'y appelle[2]. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du prince, honore le Seigneur, et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Et en effet, la piété est déjà elle-même une grandeur d'âme. Rien ne me paraît si héroïque, ni si digne du cœur que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes ses passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son âme entre ses mains, régler ses dé-

1. *C'étaient des gens qui.* Etudiez le procédé par lequel Massillon mêle quelquefois (un peu plus haut : Vos services ne seront, *comme cela,* jamais oubliés), des expressions familières au langage soutenu. Ce laisser-aller de l'orateur fait qu'on croit à sa sincérité, et inspire de la confiance.

2. M. de Maistre dans une lettre appelle son fils *un brave jeune homme qui croit en Dieu, et n'a pas peur du canon.* C'est une admirable définition du soldat chrétien.

marches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal[1], étouffer mille désirs qui flattent, mille espérances qui amusent, tenir contre les séductions du commerce et la force des exemples, et, toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du ciel? Ah! il faut n'être pas né médiocre pour cela. La grâce a ses héros, qui ne doivent rien à ceux que les siècles passés ont admirés; et assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques, et qui, dès longtemps, s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'État, et aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, messieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'est dans ce siècle de cette vieille erreur qui faisait consister le courage à mépriser sa religion et son Dieu? C'est là aujourd'hui le partage des malheureux. Les devoirs du christianisme entrent dans les bienséances du monde poli, et l'on donne au moins les dehors de la religion à l'usage[2].

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la religion. Les siècles chrétiens ont eu leurs Constantins et leurs Théodoses, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. Nous vivons sous un prince[3] qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devait en être le dernier trait; qui, tous les jours, va humilier[4] sous le joug de Jésus-Christ une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui, dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait ré-

1. *Arrêter la pente...* Quelle vivacité d'expression!
2. Sous la régence Massillon parlera bien autrement. Voyez page 74.
3. Louis XIV.
4. Tu le vois tous les jours devant toi [prosterné
Humilier ce front de splendeur cou- [ronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes [exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes tem- [ples.
RACINE, *Prologue d'Esther*.

pandre son âme devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées! sous un prince si religieux, des esprits de foi et de piété[1] sur ces guerriers armés pour sa querelle. Bénissez vous-même ces étendards sacrés ; laissez-y des traces de sainteté, qui, au milieu des batailles, aillent aider la foi des mourants et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent; faites-en des signes assurés de la victoire : couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple ; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi : servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servîtes autrefois pour exterminer les Assyriens; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort; répandez sur ses ennemis des esprits de terreur et de vertige, et faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les empires et les royaumes : apaisez les esprits des princes et des peuples; laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris et les plaintes des peuples montent jusqu'à vous; que la désolation des villes et des provinces aille attendrir votre clémence; que le péril et la perte de tant d'âmes désarment votre bras depuis si longtemps levé sur nous; que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi[2] vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre Église. Ecoutez les gémissements des justes, qui, touchés des calamités d'Israël, vous disent tous les jours avec les prophètes : Seigneur, nous avons attendu la paix, et ce bien n'est pas encore venu : nous croyions toucher au temps de consolation, et voilà encore des troubles.

1. *Des esprits de foi*, des inspirations.

2. *Après soi* pour *après elles*. Le XVIIe siècle aimait cette façon de parler, plus générale et plus ample.

Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
BOILEAU.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.
RACINE.

Ce sont vos iniquités, chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglements. En vain nous gémissons sur les malheurs du temps et sur l'accablement de nos familles. Eh ! gémissons sur nous-mêmes; apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs; rétablissons la paix de Jésus-Christ dans nos cœurs ; calmons nos passions et nos ennemis domestiques : et nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix rétablie partout, et un repos éternel succéder à celui d'ici-bas. Ainsi soit-il.

FIN.

FIN DE LA TABLE.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN.